

U d'/of OTTAWA
39003002162070



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 46.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS
COMPOSÉ
DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restés au Théâtre Français;
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XII.



A PARIS,
CHEZ MME VEUVE DABO,
A la Librairie Stereotype, rue Hautefeuille.
1822.

LES
TROIS SULTANES,
OU
SOLIMAN SECOND,
COMÉDIE,
PAR FAVART,

Représentée, pour la première fois, au théâtre François en 1802.

PERSONNAGES.

SOLIMAN SECOND, surnommé le Magnifique, empereur des Turcs.

OSMIN, kislar aga, ou chef des eunuques.

ELMIRE, Espagnole.

DÉLIA, Circassienne.

ROXELANE, Françoise.

Eunuques noirs.

Bostangis.

Muets, et autres esclaves du sérail.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du grand seigneur.

LES

TROIS SULTANES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas et autres meubles, selon la coutume des Turcs. Il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

SCÈNE I.

SOLIMAN, OSMIN.

(Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.)

OSMIN.

Très gracieux sultan, votre esclave fidèle,
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur?

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin:
Depuis qu'à tes soins, à ton zèle

J'ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu, c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille beautés, ces délices des âmes,
En as-tu vu, Osmin, dont les attraits
Égalent ceux d'Elmire?

OSMIN.

Oh! non, seigneur, jamais:
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux!

OSMIN.

Fort bien.
Allez, allez, seigneur; il est encore
Un état pire: c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fière et si touchante;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l'offrit à mes yeux;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit; ô dieux, qu'elle étoit belle!
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressants, si doux,
Embellis encor par ses larmes!
Déja tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattois d'être aisément vainqueur

D'une âme sensible au malheur.
Je m'abusois, Osmin : enivré de ses charmes,
Je ne fus plus son maître. Hélas ! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux;
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre;
Mais un mois seulement demeurez en ces lieux;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parents,
Si mes soupirs vous sont indifférents.
Je l'ai juré, le terme expire;
Que vais-je devenir ?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son âme,
Autant que vous elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu ?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme;
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole, elle est fière, mais tendre;
Et son cœur en secret ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh ! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer; manège de coquette,
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement;
On veut les arranger soi-même.
Moi désintéressé, je sens le stratagème.
Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux,
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule;
Elmire veut le rattacher,
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule:
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre;
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire, en rougissant,
Lève des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujétir un habit du matin,
Se fait une piqûre : on jette

Au loin l'épingle : aye, aye ; on fait un petit cri,
Dont le sultan est attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin, apprends à mieux connoître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien ! j'ai tort, je connois mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point !

OSMIN.

Mais, non ; c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute :
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère ;
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois ;
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales ;
Car toutes briguent à la fois

L'emploi de favorite, et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin c'est un sabbat...

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien! soyez moins délicat:
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différents des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste; effet très naturel.
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerois mieux quitter le gouvernail:
On ne tient plus dans le sérail.
Entr'autres, nous avons une jeune Françoise,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout;
Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine:
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour,
Je l'étudie et l'examine,
C'est bien la plus drôle de mine !

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh ! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là, qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laissons cela ; les présents pour Elmire
Sont-ils prêts ?

OSMIN.

Oui, seigneur : puis-je ici l'introduire ?

SOLIMAN.

Oui.

SCÈNE II.

SOLIMAN, *seul.*

Quel moment ! quel funeste départ !
Je n'avois point encor éprouvé ce martyre.
Hélas ! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour !
Elle vient....

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, *et plusieurs esclaves chargés de présents, qui se tiennent dans le fond du théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah! je sais ce que vous m'allez dire.
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même;
Vous aviez comme moi l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre âme généreuse
Me procure un plaisir bien doux;
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; et j'étois trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer,
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne;
Les sentiments que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne!
Et ce jour va nous séparer!

ELMIRE.

Comment! déja le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites-vous? Se pourroit-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive;
Et par égard je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez; de mon bonheur il faut que je me prive:
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'étoit par amour... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie:
Allez embrasser vos parents;
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent, sur notre sort, ils sont indifférents.
Leur amitié s'affoiblit avec l'âge;
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux:
Et l'on appartient davantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une règle pour eux;
Vous leur direz combien vous m'étiez chère;
(Montrant les présents que portent les esclaves)
Ils verront ces présents, tribut d'un cœur sincère.

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi! vous me feriez cet outrage!
Quoi! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser!

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image;
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoissance.

Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance,
(*Avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez!
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit, courage.

SOLIMAN.

Et ces présents ne sont point acceptés!
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux,
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh bien!... vainement je désire,
Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien!... partirez-vous, Elmire?

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présents.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre
Qui peut dissimuler n'aime que foiblement.
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.

Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes alarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder sitôt.*

Ah ! je n'espérois pas être sitôt heureux.
(A part.)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime ;
Mon cœur se livre au plus ardent transport ;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(A part.)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, je vous fais compliment :
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment ! depuis un mois qu'elle est à se défendre !
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur ait tardé si long-temps à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne seroit-elle pas
Plus ambitieuse que tendre?
Je ne sais; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garant d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est se forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degrés j'aurois fait naître;
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire, et tout obstacle cesse;
Ah! que son cœur encor ne s'est-il déguisé?
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister long-temps?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles?
Dans ce pays surtout, il n'est point de cruelles:
On connoît le prix des instants.
Je vous l'ai déja dit, toutes femmes sont femmes:
Croyons-en Mahomet, notre législateur;
La nature prudente imprime dans leurs âmes
La complaisance, la douceur.
Eh! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état, et foibles par devoir;

Une résistance infinie
Violeroit les lois de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la société :
Pour l'intérêt commun, tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre :
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits ;
Mais quoi ! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'âme succombe !
Ah ! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.
Mon art vous sera favorable ;
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table
Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCÈNE V.

ELMIRE, SOLIMAN, OSMIN.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

Seigneur, j'ai choisi cet habit ;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN.

Ah ! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure;
Mais cependant, l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre:
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui; c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime;
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire...

ELMIRE.

Ah! laissez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater....

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grâce,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse:

La craindre, c'est la mériter;
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi! toujours insister!

OSMIN, *s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin :
Une fête! en est-il besoin?
L'amour se suffit à lui-même,
Lui seul doit remplir nos moments.
Solitaire au milieu des vains amusements,
On ne voit que l'objet qu'on aime;
Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés :
A tout autre plaisir l'âme est inaccessible.
Les spectacles, les jeux ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amants heureux :
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux;
Il n'en est point pour l'âme indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit : seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse
Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail; on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point mon goût.
Vous aimer, vous chérir est mon plaisir unique,
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure....

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre désir.

SOLIMAN.

Elle vient : si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.
(Il fait asseoir Elmire à coté de lui sur le sopha de l'avant-scène, et dit, en voyant Délia :)
Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure.

ELMIRE.

Mais... oui... ses sourcils peints font ressortir ses traits;
Cependant elle perd, quand on la voit de près.

SCÈNE VII.

DÉLIA, SOLIMAN, ELMIRE.

(Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le sultan.)

DÉLIA, *au sultan.*

À tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulois m'entendre;
Je ne m'attendois pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, *à Délia, froidement.*

Levez-vous et chantez.

DÉLIA, *se levant.*

Pardon, je suis tremblante.
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton âme soit indulgente.
(Elle chante.)

Dans la paix et dans la guerre,
Tu triomphes tour à tour.
Tu lances les traits de l'amour,
Tu lances les traits du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte et m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante

Est conforme à la vérité.

(*A part, regardant Délia.*)

Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.

(*A Elmire, en lui prenant la main.*)

Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.

(*En regardant Délia.*)

Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour!

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez; ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA *chante.* [1]

Jeunes amants, imitez le zéphyr.
Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose,

---

[1] Pendant que Délia chante, Soliman bat la mesure dans la main d'Elmire. Elmire, qui s'aperçoit de l'attention du sultan pour Délia, retire sa main par un mouvement de jalousie.

Jamais son vol ne se repose;
Nouvel objet, nouveau désir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune;
Les belles sont les fleurs du jardin des amours.

SOLIMAN, *se levant.*

Rien n'est plus parfait à mon gré:
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille;
(*A Elmire.*)
Qu'en pensez-vous?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah! vous avez raison: elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponse est très juste; eh bien! écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.
(*A part.*)
Cachons-leur mon dépit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu'Elmire se retire.*

O BELLE Délia!
Un cœur, comme il te plaît, change de caractère.
Sur tout ce que tu dis un charme se répand;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*
Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment ! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave.
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours ; oh ! c'est en vérité
Un prodige d'espiègleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries ;
Elle pince en riant, méchante avec gaîté,
Elle badine avec la haine ;
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême,
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier !

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans son appartement ;
Je lui défends expressément

D'en sortir, sous peine exemplaire :
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois ;
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCÈNE X.

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

Ah ! voici, grâce au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave? Eh bien ! prenez la peine,
Mon cher seigneur, de chasser à l'instant
(Montrant Osmin.)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem ! le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en,
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah ! ah !

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France,
Ayez l'esprit plus liant et plus doux,

Et croyez-moi, soumettez-vous;
On punit au sérail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grâce!
Qu'un empereur turc est galant!
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs âmes;
En vérité, c'est avoir du talent.
Mais, mais je vous trouve excellent.
(*Montrant Osmin.*)
Et de vos volontés voilà donc le ministre?
Respectons ce magot avec son air sinistre.
Aveuglément nous devons obéir;
Il a vraiment de brillants avantages.
Hom! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui sans cesse nous gronde;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail.
Ah! comme il étoit en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets!
Est-ce encor par votre ordre? Eh! quel mal peut-on faire?
Nous est-il défendu d'y respirer le frais?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?
Et quand cela seroit, voyez le grand malheur!
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh bien! eh bien! seigneur,
Qu'en dites-vous?

SOLIMAN, *à Osmin, considérant Roxelane.*

Quel jeu de physionomie !
Qu'elle a de feu dans le regard !

ROXELANE.

Comment ! vous vous parlez à part?
Je vous avertis en amie,
Qu'il n'est rien de plus impoli.
Oui, vous feriez mieux de m'entendre ;
Je veux faire de vous un sultan accompli,
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser,
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser ;
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire ;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(*Montrant Osmin.*)
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier, jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable,
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir.
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule, et si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,

On vous en instruira. J'ai dit, je me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire,
Voilà ma première leçon :
Profitez ; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN.

Bon !

(*A Soliman.*)
Elle vous parle en souveraine.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir, si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en sortant.*

Il a le ton bien imposant ;
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est un enfant, une petite folle,
Il faut l'excuser.

(*Il sort.*)

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaine, et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très grand prix; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main; les esclaves se retirent.)

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*

Je ne sors point de mon étonnement;
Une esclave parler avec cette arrogance!
(Il fume.)
Elmire, Elmire, ah! quelle différence!
Que vous méritez bien tout mon attachement!
Osmin ne revient point; je meurs d'impatience.
(Il fume.)
Douceur de caractère, égards, respect, décence...
(Il fume.)
Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux

De démêler au fond ce qu'elle pense.
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
(*Il fume.*)
Nous allons voir ce qu'elle me dira.
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
(*Il fume.*)
Osmin ne revient point. A la fin le voilà.
Eh bien?

SCÈNE II.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

SEIGNEUR, j'ai fait votre message.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormoit...

SOLIMAN.

Parle sans verbiage.
Au fait, le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussitôt on l'éveille; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge?
Dit-elle, en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux,

Je réponds : Trésor de lumière,
Je viens de la part du sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal; tu pouvois bien attendre...
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous!

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre :
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse;
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du sultan, n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN.

A Délia? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire...

SOLIMAN.

Elmire! ah! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane, va, cours...
Qui peut lever cette portière? [1]

SCÈNE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *lestement.*

C'EST moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première...
(*A part.*)
Mais elle ne sait pas les devoirs imposés;
(*A Roxelane.*)
Passons. Roxelane, excusez:
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis!

---

[1] Les appartements intérieurs du sérail n'ont point de portes fermantes; mais de riches portières de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du grand-seigneur ou du kislar aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant sa hautesse sans être annoncées.

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence.

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très volontiers, tenez.

(*Roxelane prend la pipe et la jette au fond du théâtre.*)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence.

(*Osmin se retire tout étonné.*)

Roxelane...

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc! mais cela n'est pas beau.
Comment! comment! Devant des femmes.....
Vous qui faites la cour aux dames!
En vérité...

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.

(*A Roxelane.*)

Qu'elle est folle! Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit sans doute
Aussi légèrement.

ROXELANE.

À peu près.

SOLIMAN.

Par bonté

Je veux bien excuser votre vivacité ;
A l'avenir soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment?

ROXELANE.

Sans contredit :
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh! comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous corrige?

SOLIMAN.

Me corriger? De quoi donc, s'il vous plaît?

ROXELANE.

De quoi? de quoi? Ces sultans me font rire,
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelqu'intérêt,
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit ; quand ce seroit la haine,
Vous pourriez y gagner encor ;
La haine est franche, elle vaut un trésor :
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conseille.

Notre ennemi connoît tous nos défauts,
D'une gloire usurpée il distingue le faux :
L'amitié dort, la haine veille ;
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe ; eh ! faut-il l'épargner?
Non...

SOLIMAN, *à part.*

Cette femme est étonnante.
(A Roxelane, fièrement.)
Brisons là.

ROXELANE, *respectueusement.*

Soit, ce seroit vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher :
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor ! vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes grand seigneur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah ! que n'y suis-je encor ! quels dégoûts ! quels ennuis !
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous ; on ne respire en France

Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est roi, sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée,
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément, je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXELANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez-vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi! jamais...

ROXELANE, *minaudant.*

Oh!... jamais!... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien!
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi?

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrois! Eh! seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur et de devoir
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément,
En ce cas laissez-vous conduire;
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement:
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant:
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très volontiers. Osmin?

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN *entre.*

ROXELANE.

C'EST à moi d'ordonner.

(A Osmin.)

Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines [1]
Que je traite ici le sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

(Osmin se retourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.)

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(Osmin sort.)

SCÈNE V.

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'AVEZ-VOUS point quelqu'aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne:
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

---

[1] Le Mout-pak Emini, intendant des cuisines du grand seigneur. Il a treize cents personnes sous ses ordres,

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire,
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui-dà !

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN *tire Osmin à part, et lui dit tout bas:*

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur, promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous?

SOLIMAN, *à Roxelane.*

(A Osmin.)

Rien, rien. J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire?

SOLIMAN, *à Osmi*

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le moi, s'il vous plaît,
J'en ai besoin.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Osmin.*

Et suis comme un arrêt,
Tout ce que je vais te prescrire.
(*A Soliman.*)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre Empire.
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vu de ma vie,
De si plaisant. Contentons son envie,
Je veux m'en donner le plaisir.

(*Il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.*)

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le grand seigneur.*

SOLIMAN veut se divertir,
C'est un moment de fantaisie:
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour;
Son ascendant pourroit nous nuire:
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
(*A Roxelane.*)
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi! cela t'étonne?

OSMIN.

Oh! point du tout, vous méritez très fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord.
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon!

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidèle
Qui vous est attaché; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connois, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens;
Je vois ton cœur à travers ton visage:
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelqu'avantage;
Ils marquent à coup sûr les changements de temps,
Le froid, le chaud, et le calme et l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidents;
Ils ne sont bons qu'à cet usage. [1]

---

[1] Huit esclaves noirs entrent et font pendant le reste de cette scène tous les apprêts d'un dîner à la turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif,

OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écraser.
(*Haut.*)
Non, je ne sais point déguiser.
En vérité, je suis plus que personne...

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia ; de là va chez Elmire :
Dis-leur que Soliman les attend à dîner ;
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part ; ta tête m'en répond.
Que le sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment ! tu ne pars pas encore ?
Dépêche, et garde-toi surtout de me trahir.

SCÈNE VIII.

ROXELANE ET LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh ! je ne veux point qu'on s'endorme,
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme.

---

haute d'un pied et demi, et de quatre pieds de diamètre, avec un rebord de deux doigts. Ils rangent à l'entour quatre grands carreaux ornés de réseaux et de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, et dans le silence profond que l'on observe au sérail.

(Apercevant les esclaves.)
Qu'est-ce que je vois là ? des carreaux, un tapis !
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(Elle donne du pied dans les carreaux.)
Un dîner à la turque ! oh ! le plaisant usage !
Vous autres, vous mangez sur la terre accroupis,
Comme des sapajoux. Une table, des chaises,
Suivez les coutumes françoises.
(Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.)
Eh bien ! ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies ;
Leur éclat nous suffit, il répand à l'entour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose ;
Il nous faut du vin, songez-y.
(Les esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le sérail.)
Comment ! ils ont horreur de ce que je propose !
Hem ! quoi ! plaît-il ? on n'en a point ici ?
Que l'on aille chez le Muphti [1],
On en trouvera, j'en suis sûre :
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin : c'est par là qu'il s'assure

---

[1] Le Muphti est le souverain pontife de la loi mahométane. Il affecte une grande simplicité et la régularité la plus exacte. Il condamne l'usage du vin, et cependant en boit comme d'autres en secret.

Qu'aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne,
Tout ce que nous voudrons.

SCÈNE IX.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Étoile du sérail,
Vous êtes obéie, Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

(A part.)
Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
(A Osmin.)
Je reviens à l'instant.

SCÈNE X.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie!
Il est donc vrai que Soliman t'envoie?
Ah! je croyois que Délia...

OSMIN.

Bon! bon! rassurez-vous; ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au sérail ont une préférence,
Qui ne dure pas plus long-temps
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non; elles ont un empire,
Qui bien souvent mène au délire :
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole;
Le premier des talents est celui d'amuser.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non : sa hautesse
Ne s'est point prise à ses foibles appas.

SCÈNE XI.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(*Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence, elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.*)

OSMIN, *continuant sans voir Roxelane.*

Mais un danger d'une autre espèce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!
Achève, Osmin.

OSMIN, *sans voir Roxelane.*

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave? Ah! je ne le crois pas.
Le beau sujet pour faire une sultane!

OSMIN.

Elle seroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.

Soliman vous rend bien justice;

Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,

Daigne recevoir cet écrin;

Et sers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin et le mettant dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.

Il ne voit rien que par tes yeux,

Il n'entend que par tes oreilles;

Tu le guides, tu le conseilles,

Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux:

J'aurois trop à rougir de me voir des égales.

Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;

En toute occasion rabaisse mes rivales:

N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, *haut.*

Fort bien.

OSMIN, *à part.*

(Bas, à Roxelane.)

Je suis perdu. Vous me croyez un traître;

En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE *se lève, et présente une bague à Osmin qui la reçoit, et elle dit, en parodiant Elmire :*

Osmin,

Reçois ce bijou de ma main.

O toi qui règnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales;
En toute occasion vante-lui mes égales.
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie
Vous sied très mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie:
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*A Elmire, bas.*) (*A Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un souris moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage! allons; j'aime assez les querelles:
C'est un revenant-bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet* à parte *d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier et dédaigneux.*)

SCÈNE XII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

Eh bien ! comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chère amie :
Embrassez-moi; gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie?
Mais point du tout : allons, débarrassez-nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien ! vous me jugez très mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être :
Mais mon amant ne sera point mon maître;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cède mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierois que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces discours.

Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner,
Avec votre sultan ; voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner ;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidèle.
(A la cantonade, en élevant la voix.)
Holà ! faites venir ici le grand seigneur.

ELMIRE, *à part.*

Veut-elle me tromper ? J'aurai les yeux sur elle.
(A Roxelane.)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnoissance...

ROXELANE.

Taisons-nous, voici Délia ;
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence !

ROXELANE.

Bon ! bon ! la craignez-vous ? on s'en amusera.

SCÈNE XIII.

ROXELANE, ELMIRE, DELIA.

ROXELANE, *à Délia.*

Venez sur l'horizon, astre de Circassie :
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Étalez vos brillants appas ;
(A Elmire.)
Il va paroître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas :
Point de flegme espagnol ; vive l'étourderie !
Le sentiment est beau ; mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia ?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être;
Pour un amant le ciel nous a fait naître :
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres?

ROXELANE.

Leurs foiblesses.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien; n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons-nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie,
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un François,
Et l'amène à vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre;
Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa hautesse paroît : cessons notre entretien.
(*A la cantonade.*)
Esclaves, servez-nous. [1]

---

[1] Douze eunuques de l'has-oda (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil et une table toute servie à la françoise et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de mertabani, espèce de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux, qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du grand-seigneur. Le kilargi bachi (intendant de l'échansonnerie et des offices) fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin. Les verres

SCÈNE XIV.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, *à part.*

O CIEL! je vois Elmire.

(Bas, à Roxelane.)

J'ai cru vous trouver seule; encore Délia?

ROXELANE.

Oui, ce sont les objets que votre cœur désire :

(Soliman salue.) (Il salue plus bas.)

Saluez donc..... Plus bas....Fort bien. Vous y voilà.

(A Elmire et à Délia.)

Mesdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor; mais il se formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette saillie est un peu vive,
Roxelane, songez...

SOLIMAN, *bas, à Elmire.*

Laissez, laissez cela.

Elle m'amuse.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là;

(A Elmire et à Délia.)

Et vous à ses côtés. Je prendrai cette chaise;
Car je fais les honneurs.

---

sont sur la table. On descend en même temps du cintre un grand lustre orné de cristaux de différentes couleurs, et d'œufs d'autruches.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la françoise.*

Quel est cet appareil?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

ROXELANE.

C'est un diner à la françoise.

(*Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Delia à gauche, et Roxelane à côté de Delia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table.*)

(*L'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.*)

Que veut cet estafier?

SOLIMAN.

C'est l'écuyer tranchant. [1]

ROXELANE.

Les dames serviront; c'est l'usage à présent :
La peine est un peu fatigante :
Mais tout le monde y gagne : une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors,
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.

---

[1] L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes, on leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un diner à la françoise, et que les pièces sont entières, l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer à la coutume que d'introduire ici cet officier.

(*A Elmire, en lui présentant une volaille.*)
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.

(*A l'écuyer tranchant.*)
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous, très agréablement
Vous verserez à boire à sa hautesse.
(*A Osmin.*)
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin!

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin!

ROXELANE.

Du vin.

C'est la source de l'allégresse.
C'est l'âme du plaisir.

(*Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vue.*)

(*A Osmin.*)
Pourquoi donc ce dédain?
(*A part.*) (*A Osmin.*)
Commençons par l'esclave. Approche : pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.

(*Roxelane remplit de vin un verre et le présente à Osmin.*)

Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéit.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O ciel! je frissonne.

(A Soliman.)

Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN *prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire :*

O Mahomet! ferme les yeux.

(A part, après avoir bu.)

Bon! bon!

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE, *à Osmin.*

(A Délia.)

C'en est assez. Allons, charmante Délia,
Versez à Soliman les trésors de la vigne.
Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE *tend le verre du sultan.*

Le voilà.

(Délia verse.)

SOLIMAN.

Dispensez-moi.

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.

(Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.)

(A Soliman.)

Eloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France;
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance;
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Établissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir,
Et le respect que l'on imprime,
Doit être un sentiment, et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime;
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité:
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes:
Pour qui seroit la volupté,
Si l'on en privoit les grands hommes?
Cette imposante gravité
Qui vous interdit la gaîté,
Éloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité!

(Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.)
Et celui d'obéir souvent plus doux encore.
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.

(Il boit avec Elmire, Roxelane et Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(A Soliman, après qu'il a bu.)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(A Délia.)
Délia, vous rêvez! allons, animez-vous:
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Et qu'importe? parlez toujours:
Lorsque la gaîté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais, oui: si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte,
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d'un volcan la parole élancée,
Part sans attendre la pensée;
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais oui, dans les soupers qu'à Paris on se donne,
Sur tout légèrement on discute, on raisonne,

Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les François sont charmants.

SOLIMAN, *d'un air complaisant pour Roxelane.*

Et surtout les Françoises.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Espagnoles aussi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aises,
Que la liberté règne ici;
(*Montrant Elmire.*)
Au cher objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN, *à part.*

Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
(*Haut, à Elmire.*)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits..

ELMIRE.

Ah! seigneur, c'est un foible avantage.
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE.

Ah! nous allons tomber dans la langueur;
Y pensez-vous de tenir ce langage?
Vous le ferez redevenir sultan.
Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.

(Osmin fait un signal; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent, et se rangent dans le fond de la salle.)

(A Délia.)

Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

DÉLIA *chante au son des instruments turcs.*

Dans l'univers tout aime, tout désire;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser,
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser,
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

ROXELANE.

(A Délia.)

Ils sont tout occupés de leur amour transi.

(A un musicien qui tient une harpe.)

Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.

(On lui donne la harpe; elle prélude. Le grand seigneur se lève et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Roxelane. Elmire et Délia se lèvent aussi, et se parlent tout bas; pendant ce temps les officiers enlèvent la table.)

ROXELANE *chante et s'accompagne sur la harpe.*

O vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire:
Mais tout l'éclat de votre gloire
S'anéantit devant l'amour,
Et vous cédez à votre tour.
O vous, etc.

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus : mon cœur est dans l'ivresse.
(*À Roxelane, en lui donnant le mouchoir.*)
Acceptez...

ROXELANE *prend le mouchoir et le présente à Délia.*

Délia, recevez ce présent:
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse;
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris!

DÉLIA, *s'inclinant devant le sultan.*

Quel bonheur!

ELMIRE, *se laissant tomber sur le sofa.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia et le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.

C'est trop souffrir ; ingrate, tu me braves :
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son âme. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparoissent, excepté Osmin que Soliman retient, et Elmire qui s'éloigne dans le fond du théâtre.)

SCÈNE XV.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Viens, Osmin : je suis furieux !

(Il veut sortir, Osmin lui fait apercevoir qu'Elmire l'attend.

OSMIN.

Mais Elmire, seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux !
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.

(Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ELMIRE, *seule.*

Soliman ne vient point : je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop ; il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane ;
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi ! je verrois... je verrois ma rivale
Jouir !... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas !
(*Apercevant Soliman.*)
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
(*A Soliman.*)
Seigneur...

SCÈNE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN *voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.*

Osmin !

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Rassurez-vous ; vous triomphez, Elmire.

(*A Osmin.*)

Un air altier, un fier coup-d'œil,
Dans le moment de sa disgrâce,
Annonçoit encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil?

(*A Elmire.*)

J'ai conçu des désirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez : qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate!

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi:
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger; son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-elle aucun égard?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire.
Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez-vous?

ELMIRE.

Ordonner son départ:
Du sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Attends, attends, je serois peu vengé;
Elle n'est pas assez punie:
Va la chercher.

ELMIRE, *à Osmin.*

Arrête, Osmin.
(A Soliman.)
Seigneur, quel est votre dessein?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous;
Que devant elle je déclare,
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,

(Plus vivement.)
De ce cœur qui l'aimoit, et qui vous étoit dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie;
Que, pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare;
(Après un temps.)
N'y pensons plus. Qu'elle compare
Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués.
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(A Osmin.)
Va la chercher...
(Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.
(Osmin sort.)

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'elle soit confondue, Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Et que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Françoise imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaîté vive, un frivole enjoûment:
Mais ce n'est pas assez; il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant,
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité:
Sa raison perce à travers sa gaîté.
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane;
Mais qu'appréhendez-vous? N'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait; mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera, croyez-en vos appas.
(*Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.*)
Je l'aperçois: elle est dans la tristesse,

Et sa main cache un front humilié.
(*A part.*)
N'écoutons point un reste de pitié.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Approchez, approchez ; voilà votre maîtresse.
(*A Elmire.*)
Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets ;
Elle est assez punie, en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah ! que ce sentiment augmente ma tendresse !
Je sors d'une honteuse ivresse.
(*Regardant Roxelane.*)
Je ne sais par quel art elle m'avoit surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit ; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(*A Elmire tendrement.*)
Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel, lorsque l'on est aimé.
(*D'un ton plus bas.*)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son âme.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.

6.

(Il examine Roxelane.)

J'excite ses regrets...

(Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage : leurs regards se rencontrent, Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.)

O ciel! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah! ah! ah! ah! seigneur, vous allez vous fâcher;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE.

Ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire, de grâce.
Ah! ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.

Je ne suis pas dupe du stratagème.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir, qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor, quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi : nous y gagnerons tous.
Déja je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh bien! préférez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.
(A Roxelane.)
Roxelane, sortez; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien; c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(Elle veut se retirer : Soliman l'arrête avec colère.)

SOLIMAN, *à Roxelane.*
(A Elmire.)

Demeurez, demeurez. Éloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(A part, en sortant.)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCÈNE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un temps.*

Si je cédois à mon transport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grâce à ta foiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse:
Ton âme ne sent rien, ne connoît point son tort;
Loin de gémir dans la tristesse...
(*Roxelane sourit.*)
Ah! tu mérites bien ton sort:
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fièrement.*

Tu te trompes, sultan : céder à son malheur
Est l'effet d'une âme commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace:
Quand le sort a marqué sa place,
Il cède, et lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien; ce n'est pas mon système:
Mais dans les fers, ou sous le diadème,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger:
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne;
Il est en moi : rien ne m'étonne.

Tenez... Je ris toujours. Eh! pourquoi m'affliger?
(*Gaîment.*)
Le monde est une comédie;
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différents.
Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfants que tous vos projets,
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue:
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur.
Qui ne craint rien, n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah! Roxelane, quelle image!
Me croyez-vous un barbare, un tyran?
Ah! connoissez mieux Soliman:
Il n'abusera point de son pouvoir suprême,
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé:
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé,
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé!
(*En minaudant.*)
Venez, venez, on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit;
Vous guérir de votre foiblesse.
Vos fureurs, vos dédains sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse.
(*Avec sentiment.*)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre, et je reste interdit.
De mes transports elle se rend maîtresse.
(*A Roxelane, avec un peu d'émotion.*)
Il est vrai, je vous chérissois;
Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate. O dieux! je t'aime encore...
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvements opposés que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine
Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.

Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amants dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez-vous que vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? pour le Grand-Turc? mais quelle extravagance!
Je devois prendre patience:

(En riant.)

Je devois vous attendre. Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé? Ciel! j'en aurai vengeance.
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi!

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Écoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.

(Elle fait deux pas pour se retirer.)

SOLIMAN, *à part.*

Elle est unique.

(A Roxelane.)

Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée :
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe et l'Afrique et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.
(D'un ton ferme et avec noblesse.)
A quoi s'occupe ici le plus brave des princes?
L'Arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir, laisse gémir l'amour :
Donne-lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon âme!
Est-ce un génie, est-ce une femme,
Qui me présente le miroir?
(A Roxelane.)
Quel être êtes-vous donc? Quel être inconcevable!
Tout à la fois frivole et respectable,
Vous séduisez mon cœur et tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie :
Jusqu'à présent on m'a flatté.
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître

Et l'amour et la vérité;
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être!
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah! je vous vois venir.
Eh bien! mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais:
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce sont ces gardiens si revoltants, si laids,
Supplices des yeux et des âmes.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents!
Mais, entre nous, cinq cents!... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout temps;
Ce sont nos lois; c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses!
Vous prétendez peut-être encor
Que de votre hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul, on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même,
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerois par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure,
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre;
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, *du ton de la reconnoissance et du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche.

Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN *appelle Osmin.*
(A part.)
Osmin? Enfin ce cœur farouche
De quelqu'espoir flatte mes vœux.
(A Osmin.)
Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté.
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je désire.
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire,
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en soupirant.*

Non, seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle, Osmin; c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien, je l'aime;
Avant de la connoître, une sombre langueur,
Au milieu des plaisirs, engourdissoit mon cœur.

Je jouissois de tout, sans jouir de moi-même.
Que dis-je? rien ne pouvoit me charmer.
L'indifférence est le sommeil de l'âme.
Un feu triste et couvert cherchoit à s'animer;
Roxelane paroît, elle y donne la flamme:
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage.
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend; c'est pour te confirmer
Un doux aveu, qui de mon sort décide,
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer:
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, UN MUET, *qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

Qu'est-ce? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.
(Il lit.)
« Sultan, ta parole est sacrée:
« Roxelane est à moi, je puis en disposer;
« Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser:
« Une saïque [1] préparée,

[1] Navire turc.

« Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
« L'esclave que tu m'as livrée.
« Tu ne reverras plus un objet odieux,
« Et je t'épargne ses adieux. »
(Après avoir lu, il frappe des mains. A ce signal, les noirs, les muets et les bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.)
Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête;
Qu'on cherche Roxelane : allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!
Je suis juste, Elmire a raison;
J'ai donné Roxelane... Ah! trop barbare Elmire;
S'il faut vous payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire;
Mais j'exige sa liberté.
(Au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.)
Annonce-lui ma volonté.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.
Osmin, je t'attendois avec impatience;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te suit-elle?

OSMIN.
Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnoissance...

SOLIMAN.
Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.
Donnez-vous patience :

J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré;
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance!

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque!... Ciel! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, seigneur, on vous l'amène.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

ROXELANE, venez; vous me tirez de peine:
Elmire osoit...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite;
Nous étions d'accord sur ce point:
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends ; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,
Les honneurs du sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir ! ils ne sont pas pour moi ;
Quel titre aurois-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi, mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous?

ROXELANE, *avec trouble, embarras et tendresse.*

Non... laissez-moi vous fuir... peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez.

ROXELANE.

Eh bien! quoi? Quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laissez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,

Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui, mais n'en espérez rien.

Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,

Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir; mais quelle inconséquence!

ROXELANE.

L'amour aime la liberté,

Il veut encor l'égalité :

Votre pouvoir emporte la balance.

Mon très auguste souverain

Me prendroit aujourd'hui pour me quitter demain.

Oh! je dois m'assurer contre son inconstance;

Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y pensez-vous?

ROXELANE.

Si mon amant n'avoit qu'une chaumière,

Je voudrois partager sa chaumière avec lui.

Je soulagerois sa misère;

Je le consolerois, je serois son appui.

L'offre même d'une couronne

Ne me feroit jamais changer de sentiment :

Mais mon amant possède un trône,

Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement!...

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi :
Vos grandeurs ne sont rien, mais ma gloire m'est chère.
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci.
Je ne désire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu'ici.
Toute femme jolie, en France, est souveraine.
De grâce, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine;
Mais il le faut; adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y consentir?
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le temps...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre :
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le muphti, le visir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux, il vous défend de l'être?
Est-ce à lui de borner les désirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur?
Épouse d'un sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protège l'innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets la rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque;
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Eh! quel autre auroit le courage
D'en offrir seulement l'image?
Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?

Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une foiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

SCÈNE X.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, *esclaves du sérail de l'un et de l'autre sexe, avec les officiers.*

OSMIN.

SEIGNEUR, et vite, et vite.

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane en proie à ses chagrins....

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite,
Elle part.

SOLIMAN.

Elle part?

OSMIN.

Oui, seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.
Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,

Et comblez-la de mes bienfaits.
(A Osmin.)
Toi dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire,
Informe les visirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
(A Roxelane.)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux:
Vous m'enseignez la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton âme;
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflamme.
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour tu vas me connoître:
Je t'aime, Soliman; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté:
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.
Tu me soupçonnerois d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise;
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentiments le trône vous est dû.

(*Aux officiers et aux femmes du sérail.*)
O vous, d'un si doux hyménée,
Célébrez l'heureuse journée!

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée.

SOLIMAN, *en lui présentant la main.*

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah! qui jamais auroit pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changeroit les lois d'un empire?

FIN DES TROIS SULTANES.

LA

JEUNE INDIENNE,

COMÉDIE,

PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 30 avril 1764.

PERSONNAGES.

BETTI.

BELTON.

MOWBRAI.

MYLFORD.

UN NOTAIRE.

JOHN, laquais.

La scène est à Charlestown, colonie angloise de l'Amérique septentrionale.

LA
JEUNE INDIENNE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

A Charlestown enfin vous voilà revenu :
L'ami que je pleurois à mes vœux est rendu.
Je vous vois : vous calmez ma juste impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense ?
J'arrive : au moment même, en entrant dans le port,
J'apprends votre retour ; j'accours avec transport.
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le sein d'un ami que le ciel me renvoie ;
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me rassurer ; ouvrez-moi votre cœur.
Tout semble vous promettre un destin plus tranquille.
De ces lieux à Boston le trajet est facile :
D'un père avant trois jours vous comblerez les vœux...

BELTON.

Ah ! j'ai fait son malheur ! Comment puis-je être heureux ?
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un père.
Je regrette mes jours perdus dans la misère ;
Ces jours si prodigués, dont un plus sage emploi
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.

Dès long-temps, cher Mylford, une fougueuse ivresse,
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon père, et le ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt.
Je fus porté mourant vers une île sauvage :
Un vieillard et sa fille accourent au rivage.
J'allois périr, hélas! sans eux, sans leur secours!
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours!
Leur chasse me nourrit; leur force, leur adresse,
Pourvut à mes besoins et soutint ma foiblesse.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis!
J'avois passé quatre ans dans ce triste pays,
Quand ce vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon père, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour,
A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour;
Tout me rendit alors ma retraite importune :
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous savez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers,
Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.
Mais quels chagrins encore il faudra que j'essuie!
Il faudra retourner vers un père indigné
Contre un fils criminel et plus infortuné.
Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste?
Irai-je de sa vie empoisonner le reste?
Prodigue de ses biens et même de ses jours,
Puis-je encor justement prétendre à ses secours?

MYLFORD.

L'amour et l'amitié vont, d'une ardeur commune,
D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

BELTON.

L'amour?...

MYLFORD.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
Fut promise à vos vœux?... Eh! vous l'aimiez, je crois?

BELTON.

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle:
Mais quand Mowbrai formoit cette union si belle,
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le sens, il n'étoit pas le prix.
Votre oncle affermissoit une amitié sincère
Qui joignoit ses destins aux destins de mon père;
Mais croyez-vous encor qu'il voulût aujourd'hui,
Après cinq ans passés...

MYLFORD.

Quoi! vous doutez de lui?
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse:
Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour;
Je lirai dans son cœur: il sera sans détour.
Pour vous, voyez mon oncle. Il est d'un caractère
Excellent, sans façon, d'une vertu sévère.
La secte dont il est, tranche les compliments;
Les quakres, comme on sait, ne sont pas fort galants.

BELTON.

Eh! depuis si long-temps vous croyez qu'Arabelle...

MYLFORD.

Répondez-moi de vous; je réponds presque d'elle.

BELTON.

Revenez au plus tôt; un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.

Votre oncle m'est fort cher; je l'aime : mais son âge
M'impose du respect, et m'interdit l'usage
De ces épanchements à l'amitié si doux;
Mon cœur en a besoin et les garde pour vous.

SCÈNE II.

BELTON, *seul.*

Je revois ce séjour, je vis parmi des hommes.
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes?
Cet hymen d'Arabelle, autrefois projeté,
Devient, dans ma disgrâce, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins et ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage.
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une amante au bout de l'univers!
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage?
Étois-je malheureux? Ton cœur fut mon partage.
O ciel! je possédois, dans ma félicité,
Ce cœur tendre et sublime avec simplicité.
Heureux et satisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre!
Le mépris n'y suit point la triste pauvreté.
Le mépris! ce tyran de la société,
Cet horrible fléau, ce poids insupportable
Dont l'homme accable l'homme et charge son semblable.
Oui, Betti, je le sens, j'aurois bravé pour toi
Les maux que ton amour a supportés pour moi.
Mais je ne puis domter l'horreur inconcevable.
Ma foiblesse à Betti semblera pardonnable,
Quand elle connoîtra nos usages, nos mœurs,
Mon déplorable état et nos communs malheurs.

SCÈNE III.

MOWBRAI, BELTON, *lui faisant une profonde révérence.*

MOWBRAI.

Laisse là tes saluts, mon cher. Couvre ta tête.
Pour être un peu plus franc, sois un peu moins honnête.
Je te l'ai déja dit et le dis de nouveau.
Aime-moi ; tu le dois : mais laisse ton chapeau.
Mon ami, tes erreurs et ta folle jeunesse
De ton malheureux père ont hâté la vieillesse.
Ce père fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin : je lui rendrai son fils.

BELTON.

Mais, monsieur...

MOWBRAI.

Heum, monsieur, c'est Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON.

Pensez-vous?...

MOWBRAI.

Penses-tu ; je ne suis qu'un seul homme,
Et non deux. Souviens-t'en, et parle au singulier.

BELTON.

Tu le veux : eh bien ! soit. Je vais vous... tutoyer.
Mon père est indulgent ; mais ma trop longue absence
A peut-être depuis lassé sa patience.
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penses-tu ? peut-il encor me pardonner ?

MOWBRAI.

Tu ne sais ce que c'est que l'âme paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aile,

On n'examine plus s'il est coupable ou non;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encore un imprudent délire
T'égaroit, t'éloignoit des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osois prévaloir,
Je te mépriserois sans retour : mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs et d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux,
Puisqu'il s'adresse à moi, veut être vertueux;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misère...

(*Ici Belton frémit.*)

Ta misère!... oui; voyez un peu la belle affaire!
Regardez comme il est confus, humilié
Pour ce mot de misère... O ciel! quelle pitié!
De ton père envers moi l'amitié peu commune,
Dernièrement encore a sauvé ma fortune.
Je perdis deux vaisseaux presqu'au port sous mes yeux :
On me crut sans ressource. Un créancier fougueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veut que je fixe un terme et que j'aille en justice,
Par un serment coupable autant que solennel,
Déshonorer pour lui le nom de l'Éternel.
A l'être tout-puissant faire une telle injure!
J'allois m'exécuter, la faillite étoit sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

BELTON *prend le billet et lit.*

« Monsieur.

MOWBRAI.

Ah! sans doute.

BELTON *continue.*

« Je viens d'apprendre le malheur

« Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
« A quelqu'arrangement. Je vous demande en grâce
« D'accepter de ma part cinquante mille écus,
« Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
« Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.
« Si la fortune un jour vous redevient propice,
« Je le réclamerai. Conservez ce billet :
« Il est votre quittance, et je suis satisfait. »

MOWBRAI, *reprenant le billet.*

Ton père de ce trait me parut seul capable,
C'est en effet à lui que j'en suis redevable...
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !
Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
Te voilà maintenant en état de comprendre
Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre :
Mais n'attends pas de moi des protestations,
Des élans d'amitié, des exclamations ;
Je suis tout uni, moi : sois donc de la famille :
Dès ce jour mon neveu te présente à ma fille.

BELTON.

Votre... ta fille !...

MOWBRAI.

Eh ! oui. Tu sembles t'étonner ?
A ton aise, s'entend, ne va pas te gêner.

BELTON.

Dès long-temps, en faveur d'une amitié fidèle,
Ta bouche à mon amour promettoit Arabelle.
J'aspirois à ces nœuds, et cet espoir flatteur,
Précieux à mon père, étoit cher à mon cœur :
Mais je me rends justice, et j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû, peut-être, éteindre
Cet espoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.

Je sens que cet hymen, entre nous concerté,
Seroit le seul moyen de me rendre à mon père,
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

Va; mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois:
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
Belton, il faut du sort mettre à profit les coups;
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.
Adieu... bon! glisse donc le pied, la révérence;
(A part.)
Il me fait enrager avec son élégance.
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
Il ne se forme pas : il est toujours poli.
(Haut.)
La franchise, mon cher, voilà la politesse.
Les bois t'en auroient dû donner de cette espèce.
(Il veut sortir et revient sur ses pas.)
A propos : j'oubliois... Quel est donc cet enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant?
En habit de sauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable créature!

BELTON.

C'est elle dont les soins et les heureux travaux
Ont protégé mes jours, m'ont conduit sur les eaux.
Elle étoit avec moi lorsque ton capitaine,
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,
Cingla soudain vers nous, et nous prit sur son bord.

MOWBRAI.

Ah! ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.

Elle a des droits sacrés sur ta reconnoissance.
Mais je te laisse. Adieu : la voici qui s'avance.
(*Il sort.*)

BELTON, *seul.*

Hélas ! puis-je à mon cœur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits?

SCÈNE IV.

BETTI, BELTON.

BETTI.

Ah ! je te trouve enfin? L'on m'assiège sans cesse.
D'où vient qu'autour de moi le monde ainsi s'empresse?
On me fait à la fois cinq ou six questions,
J'écoute de mon mieux; à toutes je réponds :
On rit avec excès. Que faut-il que j'en croie,
Belton? Le rire ici marque toujours la joie?...

BELTON.

Tu leur as fait plaisir...

BETTI.

Oh bien ! si c'est ainsi,
Tant mieux : mais toi, d'où vient ne ris-tu pas aussi ?
On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raison de l'être.

BETTI.

Quelle raison, dis-moi? Ne puis-je la connoître?
Tu parois inquiet....

BELTON.

Je le suis... Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami?

BELTON.

Le dirai-je? Pour toi.

Je crains que dans ces lieux ton sort ne soit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il suffit : que puis-je avoir à craindre?

BELTON.

Non, il ne suffit pas. Il faut, pour être heureux,
Quelque chose de plus...

BETTI.

Que faut-il en ces lieux?

BELTON.

La richesse.

BETTI.

A parler tu m'instruisis sans cesse :
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'étoit la richesse.

BELTON.

Eh! peut-on se passer...

BETTI.

Tu parles de l'amour.
On ne s'aime donc pas dans ce triste séjour.

BELTON.

On s'aime : mais souvent l'amour laisse connoître
Des besoins plus pressants...

BETTI.

Eh! quels peuvent-ils être?

BELTON.

L'amour sans d'autres biens...

BETTI.

L'amour sans la gaité
Ne peut guère suffire à la félicité :
Mais dans votre pays, ainsi que dans le nôtre,
Ne peut-on à la fois conserver l'un et l'autre?

BELTON.

Il faut pour bien jouir de l'un et l'autre don,
Être riche...

BETTI.

Eh ! dis-moi : suis-je riche, Belton?

BELTON.

Toi? Non ; tu n'as pas d'or.

BETTI.

Quoi ! ce métal stérile
Que j'ai vu !...

BELTON.

Justement.

BETTI.

Il te fut inutile :
Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens ;
Ils t'en donneront tous, s'il t'est si nécessaire :
Ils ne voudront jamais laisser souffrir leur frère.

BELTON.

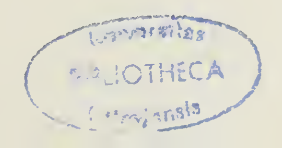
Écoute-moi, Betti : tu n'es plus dans tes bois.
Les hommes en ces lieux sont soumis à des lois.
Le besoin les rapproche et les unit ensemble.
Ces mortels opposés, que l'intérêt rassemble,
Voudroient ne voir admis dans la société
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais... cela me paroît tout-à-fait raisonnable.

BELTON, *à part.*

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.
(*Haut.*)
Betti.... La pauvreté.... m'inspire un juste effroi.



BETTI.

La pauvreté !.. Mais... c'est manquer de tout, je croi?

BELTON.

Oui.

BETTI.

J'en sauvai toujours et toi-même et mon père.
Quoi ! nous pourrions ici manquer du nécessaire?

BELTON.

Non : mais il ne faut pas y borner tous nos soins.
Nous sommes assiégés de différents besoins.
Ils naissent chaque jour : chaque instant les ramène ;
Et lorsque par hasard la fortune inhumaine
Ne nous a pas donné...

BETTI.

Je ne te comprends pas...
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté : je n'en connois point d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne, hélas ! connois quelle est la nôtre.

BETTI.

Une autre pauvreté ! vous en avez donc deux?
On doit en ce pays être bien malheureux.

BELTON.

C'est peu de contenter les besoins de la vie :
Une prévention parmi nous établie
Fait ici, par malheur, une nécessité
Des choses d'agrément et de commodité,
Dont tes yeux étonnés ont admiré l'usage :
Et d'éternels besoins un funeste assemblage...

BETTI.

Oh ! cette pauvreté... c'est votre faute aussi.
Pourquoi donc inventer encore celle-ci?

Chez nous, grâce à nos soins, la terre inépuisable
Étoit de tous nos biens la source intarissable.
Belton, comment ont fait et comment font encor
Tous ceux qui parmi vous possèdent le plus d'or?

BELTON.

L'un le tient du hasard, et tel autre d'un père.
Du crime trop souvent il devient le salaire :
Mais la vertu par fois a produit....

BETTI.

Que dis-tu?
Avec de l'or ici vous payez la vertu?

BELTON.

Contre le besoin d'or l'infaillible remède...

BETTI.

Eh bien?...

BELTON.

C'est de servir quiconque le possède,
De lui vendre son cœur, de ramper sous ses lois.

BETTI.

O ciel! j'aime bien mieux retourner dans nos bois:
Quoi! quiconque a de l'or, oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire?

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchants!
Mais vous n'y pensez point, et cela n'est pas sage.
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux usage?

Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.
De vous et de vos jours ils peuvent disposer.
La flèche qui dans l'air cherchoit ta nourriture,
Étoit entre mes mains moins terrible et moins sûre.

BELTON.

Chacun, suivant son cœur, s'en sert différemment.
Des vertus ou du vice il devient l'instrument.
Avec avidité celui-ci le resserre,
L'enfouit en secret et le rend à la terre...

BETTI.

Ah! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller,
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
A leur société. Si la terre est fertile,
Ils en auront de trop : nous le demanderons:
Et comme elle est à tous, soudain nous l'obtiendrons.

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne suffisant qu'à peine aux habitants des villes...

BETTI.

Tant pis; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux
On épargne à ton sexe un travail odieux.

BETTI.

C'est que vos femmes sont languissantes, débiles;
J'en ai déja vu deux tout-à-fait immobiles.
Mais pour moi le travail eut toujours des appas;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes :
L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes?

BELTON.

Sans doute il le permet.

BETTI, *avec joie.*

Belton, embrasse-moi.

BELTON.

Quoi donc?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah! c'est trop prolonger un supplice si rude.
Vois la cause et l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti, j'ai déja regretté ton pays:
Ici par ces travaux nous sommes avilis.
Vois à quel sort, hélas! nous devons nous attendre.
Des besoins renaissants l'horreur va nous surprendre.
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.
Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
Il faudra dévorer, mendier les dédains,
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints.
Tout aigrira nos maux, jusqu'à notre tendresse.
Nous haïrons l'amour; nous craindrons la vieillesse;
En d'autres malheureux, reproduits quelque jour,
Nos mains repousseront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel!

SCÈNE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD, *à Belton.*

Je quitte Arabelle, et je vais vous instruire...

BETTI, *à Mylford.*

Aimes-tu Belton?...

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon! il vient de me dire

Qu'il n'a point d'or...

BELTON, *à Mylford.*

O ciel! oseriez-vous penser!...

MYLFORD.

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.
Vous connoissez mon cœur, mes sentiments, mon zèle;
Je sais l'heureux devoir d'une amitié fidèle;
Tout mon bien est à vous.

BELTON, *bas, à Betti.*

A quoi me réduis-tu!

BETTI, *à Belton.*

Mais il t'offre son or; que ne le reçois-tu?
(A Mylford.)
Nous ne prendrons pas tout.

BELTON, *à Mylford.*

Souffrez que je l'instruise.

(A Betti.)
Il se fait tort pour moi : son cœur le lui déguise.
Il m'offre tout son bien : je dois le refuser,
Ou de son amitié ce seroit abuser.

Cette offre où quelquefois un ami se résigne.
Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi! l'on rejette ici les dons de l'amitié?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entends point. Si chez vous la parole
Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole?
Des cris dans nos forêts parloient plus clairement,
Que ce langage vain que votre cœur dément.
Quoi! tu veux que les dons puissent être une tache?
Que sur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache?
Que la main d'un ami?... Non, tu t'es abusé;
J'en suis sûre. Jamais je ne t'ai méprisé.

MYLFORD.

Belton, vous entendez la voix de la nature.
Elle me venge, ami; vous m'aviez fait injure.
(A Betti.)
Je voudrois lui parler, Betti; retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc? Ne peux-tu lui parler devant moi?
Est-ce quelque secret que l'on doive me taire?
(A Belton, qu'elle regarde tendrement.)
Quand je t'en confiois, éloignois-je mon père?
(Belton lui fait un signe de tête.)
Tu le veux?... Allons donc.
(Betti en sortant soupire et regarde plusieurs fois Belton.)

SCÈNE VI.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

Enfin tout est conclu.
Je suis sûr d'Arabelle, et son cœur m'est connu.
Sa réponse pour vous est des plus favorables.
« Ces nœuds, a-t-elle dit, me semblent désirables.
« Mon cœur depuis six ans à Belton fut promis.
« Mes yeux ont vu Belton, et ce cœur s'est soumis.
« Je déplorois sa mort, le ciel nous le renvoie.
« Mon père a commandé, j'obéis avec joie. »
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser?
L'amitié doit savoir...

BELTON.

Ah! c'est trop l'offenser.
Connoissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée...
L'homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur :
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir sa tendresse fidèle.
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.
Il m'est doux de trouver mon ami généreux;
Mais mon premier désir est de vous voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage;
Observez que déja vous touchez à cet âge,
Où pour un état sûr, votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la société.
Pour vous par cet hymen la fortune est fixée,
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

BELTON.

Je le sens : vos raisons pénètrent mon esprit.
Sans peine il les admet ; mais mon cœur les détruit.
Qui, moi? trahir Betti ! la rendre malheureuse !
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.
Hélas ! si vous saviez tout ce que je lui dois !
Mais qui peut le savoir?... C'est elle ; je la vois,
Le remords à ses yeux m'agite et me dévore.

SCÈNE VII.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

BETTI, *à Belton.*

As-tu quelque secret à me cacher encore?
Hélas ! oui... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah ! je veux t'arracher ce secret odieux.
Mais qui vient nous troubler?

MYLFORD, *à Belton.*

C'est mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays ! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu : décidez-vous ; vous n'avez qu'un instant.
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à votre père,
Et prenez un parti que je crois nécessaire.

BETTI, *à Belton, en lui montrant Mowbrai.*

Ne faut-il pas sortir encor pour celui-là?
Moi, j'aime ce vieillard ; je reste.

SCÈNE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

Te voilà !
Je te cherchois. J'apporte une heureuse nouvelle.
J'ai pour toi la promesse et l'aveu d'Arabelle.
Le contrat est tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur...
Autant qu'il est en vous... peut faire mon bonheur.

BETTI, *à Mowbrai, avec ingénuité.*

Bien obligé...

MOWBRAI.

Betti, tu serviras ma fille,
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh ! pour moi je ne veux servir que mon ami.

MOWBRAI, *à Belton.*

Combien tu dois l'aimer ! je me sens attendri :
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit assurer aussi le bonheur d'Arabelle ;
Et par l'égalité cet hymen assorti
A ma fille...

BETTI.

Belton, que parle-t-il ici
De sa fille, et qu'importe?...

MOWBRAI, *à Belton,*

Eh ! daigne lui répondre.

BELTON, *à part.*

Dieux ! quel affreux moment ! que je me sens confondre !

MOWBRAI.

Son amitié mérite un meilleur traitement;
Et tu dois avec elle en user autrement.
Eh! quand elle sauroit qu'un prochain hyménée
De ma fille à ton sort joindra la destinée,
Elle prend part assez...

BETTI.

Bon vieillard, que dis-tu?

MOWBRAI, *à Belton.*

Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu?
(*A Betti.*)
Dès aujourd'hui ma fille...

BELTON, *à part.*

Il va lui percer l'âme.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

BETTI, *à Belton.*

Sa femme! votre fille!... Est-il bien vrai, cruel!
Aurois-tu bien formé ce projet criminel?
Quoi! tu pourrois trahir l'amante la plus tendre?
O malheur! ô forfait que je ne puis comprendre!...
Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux lois;
J'ose les implorer : tu m'y forces, perfide.
Respectable vieillard, sois mon juge et mon guide;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAI.

(*A part.*) (*A Betti.*)
Qu'allois-je faire? O ciel!... Je serai ton appui.
Mais, mon enfant, ces lois que ton amour réclame,
En vain...

BETTI.

Quoi! par vos lois il peut trahir ma flamme?
Il pourroit oublier... Dieu! quels affreux climats!
Dans quels pays, ô ciel! as-tu conduit mes pas?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un amant chéri font un amant parjure;
Exécrable séjour, asile du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur,
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage...
De la fidélité quel est ici le gage?...
Quel appui...

MOWBRAI.

Des témoins sûrs garants de l'honneur...

BETTI, *vivement.*

Oh! j'en ai...

MOWBRAI.

Quels sont-ils?

BETTI.

Moi, le ciel, et son cœur.

MOWBRAI.

Si par une promesse auguste et solennelle...

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit?

BETTI.

O ciel! qu'ai-je entendu?
Quoi! tu peux demander un écrit? l'oses-tu?
Un écrit! oui, j'en ai... Les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus;
Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,

Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire.
Partout à chaque pas l'amour sut les écrire,
Au sommet des rochers, dans nos antres déserts
Sur le bord du rivage et sur le sein des mers.
Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie,
Qu'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie.
Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour.
Entre mon père et lui partageant mon amour...
Mon père!... ah! je l'entends à son heure dernière,
Au moment où nos mains lui fermoient la paupière,
Nous dire : Mes enfants, aimez-vous à jamais.
Je t'entends lui répondre : Oui, je te le promets.
(*Se tournant vers le quakre.*)
Tu t'attendris...

BELTON, *à part.*

O ciel! quel homme impitoyable
Pourroit...

MOWBRAI.

De la trahir serois-tu bien capable?

BETTI, *à Belton.*

Que ne me laissois-tu dans le fond des forêts?
J'y pourrois sans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
Savois-je s'il étoit des malheureux au monde?
Ah! combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus!
Eh bien! puisqu'à jamais nos liens sont rompus...
Tire-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma misère
Mes pleurs puissent couler sur le tombeau d'un père.
Toi, cruel, vis ici parmi des malheureux;
Ils te ressemblent tous, s'ils te souffrent chez eux

BELTON, *se tournant tendrement.*

Betti!...

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteste,
Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,
Ce nom qui fait, hélas ! mon malheur aujourd'hui :
Jadis il me fut cher; il me venoit de lui.
A ce nom qu'il aimoit, autrefois sa tendresse
Daignoit joindre le sien, les prononçoit sans cesse,
Se faisoit un bonheur de les unir tous deux.
Prononcés par ma bouche, ils rallumoient ses feux :
Son affreux changement pour jamais les sépare.

MOWBRAI, *à part.*

(A Belton.)

Mon cœur est oppressé !... Quoi, tu pourrois, barbare...

BELTON.

Je le suis en effet pour avoir résisté
A cet amour si tendre et trop peu mérité.
(A Betti.)
Ah ! crois-en les serments de mon âme attendrie !
L'indigence et les maux où j'exposois ta vie
Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur;
Même en te trahissant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la misère et l'outrage
M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage !
Je brave ces besoins qui pouvoient m'alarmer;
Je n'en connois plus qu'un : c'est celui de t'aimer.
Je te perdois ! ô ciel ! que j'allois être à plaindre !
(Il se jette à ses pieds.)
Voudras-tu pardonner...

BETTI.

Ah ! tu n'as rien à craindre,

Cruel ! tu le sais trop : ce cœur qui t'est connu
Peut-il...

BELTON.

Chère Betti, quel cœur j'aurois perdu !
(Ils s'embrassent.)

MOWBRAI.

O spectacle touchant ! tendresse aimable et pure !
L'amour porte en mon sein le cri de la nature.
Livrez-vous sans réserve à des transports si doux ;
Je les sens, et mon cœur les partage avec vous.
(A Belton.) *(A Betti.)*
Tu fus vil un instant... Et toi, que tu m'es chère !
(Il va vers la coulisse.)
John, John.

SCÈNE IX.

BETTI, MOWBRAI, BELTON, JOHN.

MOWBRAI.

Écoute.

JOHN.

Quoi ?

MOWBRAI.

Fais venir le notaire.
(John sort.)
Belton, rends grâce au ciel de t'avoir réservé
Ce cœur si généreux, par toi-même éprouvé ;
Et que ton âme un jour puisse égaler la sienne.

BETTI.

Égale, cher Belton, ta tendresse à la mienne.
Existant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce séjour.

(*A Mowbrai.*)
Cesse de l'accabler par un cruel reproche :
Il m'aime...

MOWBRAI.

Quelqu'un vient : c'est le notaire.

SCÈNE X.

BETTI, BELTON, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

Approche.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Assieds-toi... C'est pour ces deux époux.

BETTI, *à Belton.*

Quel est cet homme-là?...

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE, *à Mowbrai.*

Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle :
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti!

MOWBRAI.

Vite, dépêche...

LE NOTAIRE.

Allons; soit... J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'est bien dit, mais avant la signature
Il faudroit mettre au moins la dot de la future.

MOWBRAI.

Allons, mets : ses vertus.

LE NOTAIRE *laisse tomber sa plume.*

Bon ! tu railles, je crois.

MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons donc ; tu te moques de moi.
Qui jamais auroit vu?...

MOWBRAI, *avec impatience.*

Mets ses vertus, te dis-je.

LE NOTAIRE.

Tout de bon? par ma foi, ceci tient du prodige !
N'ajoute-t-on plus rien?

MOWBRAI.

Est-il rien au-dessus ?
Ajoute, si tu veux, cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus si tu veux ! l'accessoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON, *à Betti.*

Il nous comble de biens ! ah ! courons dans ses bras...

BETTI.

Ah ! surtout, bon vieillard, ne nous méprise pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle?...

BETTI.

Ah ! je sais que chez vous on méprise
Quiconque, en recevant des dons...

MOWBRAI.

Autre sottise !
Où prend-elle cela ? Seroit-ce toi, Belton,
Qui peut la prévenir de cette illusion ?
De rougir des bienfaits ton âme a la foiblesse ?
Puisqu'avec le malheur tu confonds la bassesse,
Je dois te rassurer. Je ne te donne rien.
La somme est à ton père, et je te rends ton bien.

LE NOTAIRE, *à Belton.*

Signez.

(*Belton signe.*)

LE NOTAIRE, *à Betti.*

À vous...

BETTI.

Qui? moi ! je ne sais point écrire.

BELTON.

Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

BETTI.

Et le cœur et la main, Belton, tout est à toi.

BELTON.

Votre cœur, en aimant, ne le cède qu'à moi.

BETTI.

Eh bien ! c'est donc fini? Que cela veut-il dire ?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire;
Vous m'assurez l'objet qui m'avoit su charmer.

BETTI.

Quoi ! sans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer?
(*Au notaire.*)
Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire.

Cet écrit doit toujours rester chez le notaire.
D'ailleurs que feriez-vous de...

BETTI.

Ce que j'en ferois!
S'il cessoit de m'aimer, je le lui montrerois.

LE NOTAIRE.

Peste! le beau secret qu'a trouvé là madame!

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon âme.

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus saints je viens de vous unir.
Ton père l'auroit fait; j'ai dû le prévenir.
(*En montrant Betti.*)
Il approuvera tout: et voilà notre excuse.
Instruisons mon ami que sa douleur abuse.
Lui-même en t'embrassant voudra tout oublier:
Consoler ses vieux jours, c'est te justifier.

FIN DE LA JEUNE INDIENNE.

LES

FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE,

PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 25 janvier 1768.

NOTICE
SUR BARTHE.

Nicolas-Thomas Barthe, fils d'un riche négociant de Marseille, y naquit en 1733. Il fit ses études avec beaucoup de succès chez les pères de l'Oratoire. Son père le destinoit au barreau; mais il préféra la poésie et composa plusieurs ouvrages estimés. Il a donné quatre pièces au théâtre françois.

L'Amateur, comédie en un acte, en vers, fut jouée le 5 mars 1764. Quoiqu'elle eût été fort bien accueillie, l'auteur la retira pour y faire des corrections.

Les Fausses Infidélités, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 25 janvier 1768, et eut dix-huit représentations très suivies.

La Mère Jalouse, comédie en trois actes, en vers, représentée pour la première fois le 23 décembre 1771, ne fut alors donnée que cinq fois, l'auteur l'ayant retirée pour y faire des changements. Elle a été reprise depuis, et est maintenant au courant du répertoire.

L'Homme Personnel, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 21 février 1778, n'obtint que huit représentations.

Barthe mourut à Paris le 17 juin 1785, dans sa cinquante-troisième année.

PERSONNAGES.

DORIMÈNE, jeune veuve.
ANGÉLIQUE, cousine de Dorimène.
Le marquis de VALSAIN, amant de Dorimène.
Le chevalier DORMILLI, amant d'Angélique,
MONDOR.

La scène est à Paris, chez Dorimène.

LES

FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimène un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre scène d'hier fut bien extravagante!
Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah! que dites-vous là?
Il lui sied de bouder! Les femmes, les voilà.
Ont-elles quelques torts; si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse! Elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi !

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisants,
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux, et même amants commodes.
Je leur permets de rire : un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh ! vous, vous aimez bien ;
C'est le plus beau sang-froid !....

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer ;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidèles....

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour....

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs :
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Dorimène
Pour quelqu'heureux mortel n'être pas inhumaine,
Qu'immobile témoin et rival complaisant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant.*

Pour vous prouver que j'aime,
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.
Il est si dangereux!

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier, je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je ne suis point jaloux:
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Dorimène et même sa cousine
(Bas et d'un air effrayé.)
Rire avec lui, d'un air, là....

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissants!
Un riche au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est par fois bête;
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,

Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés;
Assez mauvais railleur sur les maris trompés;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien! il réussit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amants,
Ont daigné quelquefois lui donner des moments;
Et trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait, à plaisir, un fat très ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt...Tout s'arrange avec les bonnes âmes.
Tenez, mon cher marquis, notre siècle, nos mœurs,
Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin jeune et fidèle encore,
Mais qui, peut-être, hélas! dans peu me trahira...
Vous ne connoissez rien, monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie:
Vous le concevez, vous?

VALSAIN.

Très bien; mais je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous:
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI, *l'interrompant:*

Comment! lorsqu'Angélique...

VALSAIN.

Apaisez-la bien vite ; et, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité :
Mais surtout il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.
(Dormilli apercevant Mondor, s'en va, le regarde d'un air ennemi et le salue à peine. Mondor s'arrête quelque temps, étonné de l'accueil.)

SCÈNE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

Qu'a-t-il donc? Il me fuit ; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai : je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympathiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, *d'un air léger.*

Non, non ; mais je plains sa manie.
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie ;
Qu'il veut garder un cœur après l'avoir vaincu.
Dans Paris, à son âge! où diable a-t-il vécu?
Il est quitté? La chose est-elle si cruelle?
Une belle bientôt nous venge d'une belle ;

C'est dans l'ordre ; on se prend, on s'aime, on se trahit ;
Et les femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête? Eh bien ! j'en fais dix autres.

VALSAIN, *à part.*

(Haut.)

Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage ; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi !

VALSAIN.

Vous.

Au reste, on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en est amusé. Mais, il pourroit me craindre?
Vous croyez?

VALSAIN.

Pourquoi non? Je ne sais pas me plaindre.
Si je voulois pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferois aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, *d'un air modeste.*

Ah ! monsieur !

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Dorimène.

MONDOR, *d'un ton moitié badin.*

Vous tremblez donc aussi?

VALSAIN.

Ma peur est-elle vaine?
Pour gagner tant de cœurs et pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.

J'éveille l'amour-propre, et le pique et le flatte;
En paroissant la fuir, je ramène une ingrate;
On me voit triste, gai, timide, entreprenant.
Et puis, sans me piquer d'un esprit transcendant,
J'ai toujours cru l'esprit... une grande ressource
Dans la société.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre source
De tous les agréments dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune, et l'or sait éblouir,
L'or, mobile puissant des humaines foiblesses.
Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom,
Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite;
Tout cela n'est pas moi, je le sais; mais enfin,
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!
Vous devenez sublime, et c'est ce que je crains:
Adieu; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÈNE III.

MONDOR, *seul.*

Je le crois mon ami; sa franchise intéresse;
Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu; deux cœurs me sont acquis:
Monsieur le chevalier et monsieur le marquis

Me seront immolés, la chose est manifeste;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté;
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante et qui gêne une épouse;
Bien vu! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer;
Elles m'aiment : l'amour rend les femmes discrètes.
Je vais mener de front deux intrigues secrètes.
Le jeu sera piquant : deux belles à la fois!
Ou bien, au pis-aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici : sortons prudemment : il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE.

Que se passe-t il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMÈNE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchante.
(Angélique donne sa lettre.)
La vôtre? Peut-on voir?... Mais le tour n'est pas mal.
Vous avez la copie, et moi l'original.
Nos billets sont pareils.
(Elle donne sa lettre à Angélique.)

ANGÉLIQUE *la lisant.*

Oh! la plaisante chose!
C'est un trait de Mondor.

DORIMÈNE.

Voilà donc de sa prose :
Un billet circulaire !... Il faut nous réunir.
(*Montrant une table où l'on peut écrire.*)
Mettez-vous là.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMÈNE.

Pourquoi? pour le punir.
Le fat! Et puis je veux... L'idée est excellente.
Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente,
Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés;
Votre amant aime trop, et le mien pas assez.
Ce seroient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÈNE.

Je vois un moyen; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'épître, et même tendrement.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMÈNE.

Justemen
C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor;
Et Valsain alarmé, malgré tout son mérite,
Crois qu'il peut déplaire... Allons, écrivez; vite.

ANGÉLIQUE, *avec réflexion.*

Feindre d'aimer Mondor!

DORIMÈNE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMÈNE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime.
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
(*Angélique s'assied*)
Ne perdons pas de temps. Je dicte. Écrivez.... Bon!

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins?

DORIMÈNE.

Eh non!

(*Dictant.*)

« Je ne sais, monsieur, si je fais bien de vous ré-
« pondre.

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMÈNE, *dictant.*

« J'ai combattu long-temps...

ANGÉLIQUE *répète ce qu'elle écrit.*

« Long-temps.

DORIMÈNE, *dictant.*

« Mais je suis excédée de monsieur Dormilli...

ANGÉLIQUE, *écrivant.*

Dites que je l'abhorre;
Je l'aimerois autant.

DORIMÈNE.

Eh bien!
« Je suis... si cruellement tourmentée.

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.

Vous vous divertissez.

DORIMÈNE.

Cent fois vous m'avez dit

Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais quand on ecrit!

DORIMÈNE.

Otez *cruellement.*

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

J'y pensois.

DORIMÈNE, *dictant.*

« En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÈNE, *dictant.*

« Je ne sais qui je ne lui préfèrerois pas.

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMÈNE.

Quelle enfance!

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,

Ou...

DORIMÈNE.

Qu'importe le mot, quand la chose n'est point?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMÈNE.

Et moi j'ose prétendre

Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s'y méprendre.

ANGÉLIQUE, *achevant d'écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?
Se croire aimé de nous!

DORIMÈNE.

Bon! il le croit déja.
Et les hommes, d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre?
Ce sexe est vain, très vain... presque autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;
Et... soyez inflexible avec le chevalier;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

(*Angélique se lève pour lui céder la place.*)

Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire.
(*En s'asseyant.*)
Ils seront bien joués, bien plaisants tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon dieu, vous aimez bien à voir souffrir... Silence:
Ils s'approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance.
Cachez votre papier.

DORIMÈNE, *assez haut pour être entendue de Valsain.*

Vous moquez-vous de moi?
Oh! je ne suis point fausse.

SCÈNE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *bas, à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN, *froidement.*

Je le voi.

DORMILLI, *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin, vous me fuyez, cruelle?

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scène nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous suivrai partout.

(*Angélique se réfugie auprès de Dorimène.*)

DORIMÈNE, *à part.*

C'est là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?
(*A Valsain.*)
Ah! vous voilà, monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osois, madame, interrompre un billet.

DORIMÈNE, *sans le regarder, et continuant d'écrire.*

Mais vous faites fort bien; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret! Vous écririez, madame, en sa présence
A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur seroit content de lui-même et de vous.

DORIMÈNE.

C'est que précisément j'écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez, un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t-on s'occuper...

DORIMÈNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÈNE, *à part.*

Le traître!

Encore un mot.

(*Elle écrit d'un air très animé.*)

VALSAIN.

Le style en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

(*Dorimène plie son billet.*)

Mais c'est finir trop tôt : on ne peut trop écrire,
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMÈNE, *à part.*

Il raille, le cruel!
Il me feroit écrire un billet doux réel.

(*A un laquais.*)

Holà! quelqu'un? Portez bien vite cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÈNE.

Chez vous? Eh bien! monsieur, allez la recevoir.

(*Elle sort.*)

VALSAIN, *souriant.*

Ah! je suis pénétré d'un si flatteur espoir;
J'y cours.

SCÈNE VI.

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *retenant Angélique qui veut suivre Dorimène.*

Un moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colère.
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh! discours superflus,
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur!

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, mademoiselle...
J'attends; vous arrivez; vous étiez la plus belle;
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que tant d'appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent:
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.

Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un Wisk; il fait votre partie:
J'en fais une autre, moi, loin de vous, et comment?
Je suis distrait; je perds; je joue horriblement;
On me gronde; on se plaint; vous éclatez de rire,
Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire
Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime, ou n'aime comme moi;
C'est qu'ils ne sentent point; c'est qu'ils n'ont pas mon âme.
J'extravague en effet; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, monsieur, cesser d'être sensible.
A votre folle humeur il faut m'assujétir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un, vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée? ah! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses?
On met, sans le savoir, mon éventail en pièces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent.
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran! Jamais. Quelle crainte cruelle!
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidèle?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah! sans mon fol amour, que je vous haïrois!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie :
Elle m'aime; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux:
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Eh bien! monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... mademoiselle.
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGÉLIQUE.

Ciel! encor des fureurs? il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom et vos refus?

SCÈNE VII.

DORMILLI, *seul.*

C'EST ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.
(*Mondor paroît.*)
Mais quel est ce rival? Je l'aperçois peut-être...
C'est lui; précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encor et plus content de lui.

SCÈNE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin et à part.*
(*Haut et d'un air triomphant.*)
BON! Toujours de l'humeur? dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime?

DORMILLI.

Oh! je sais que vous êtes
Un excellent railleur; mais moi qui raille peu,
Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence ici... m'étoit fort agréable.
Cependant...

MONDOR, *riant.*

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein?

DORMILLI.

De grâce, expliquons-nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien! qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il se peut.

(En riant, et du ton d'un homme qui compte sur la fatuité de Mondor.)

Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas?

MONDOR.

Il est leste.

Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez; je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grâce.

MONDOR.

Eh bien! s'il faut vous en instruire...

(Il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.)

Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI, *avec une impatience qu'il veut masquer sous un ton badin.*

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu.

Trop de feu, chevalier; modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi, monsieur, Dorimène...

MONDOR, *négligemment.*

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.

Mais non.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR.

D'honneur.

Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimène a pour nous, c'est une chose sûre,
Un goût très décidé, mais je dis, décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves?
Oh! parbleu! c'est me mettre à de rudes épreuves.
Le moyen, avec vous, de garder un secret?

(Il tire un porte-feuille de sa poche.)

Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet;
Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment, car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... lisez.

(Il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir et Mondor le retient. Dormilli lit avidement : Mondor continue.)

Sous un style badin ses feux sont déguisés:
On badine d'abord, puis on est attendrie;

Puis, le moment fatal, et puis la jalousie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir:
Et le roman finit par un beau désespoir.

(Il éclate de rire.)

Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
De monsieur de Valsain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût; lui qu'on a supplanté,
Il est, le cher marquis, d'une sécurité!

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse!
J'avois su le prévoir; je le disois sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très-long-temps avant.
Mais, Angélique!...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI, *d'un ton brusque.*

Eh bien! je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, *d'un air fin.*

Néanmoins je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne en vérité ne prend autant de part.
Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.

(Il chante le vers suivant, pris d'un opéra.)

Les amants affligés aiment la solitude.

SCÈNE IX.

DORMILLI, *seul.*

Il chante ! il est heureux ! Mondor n'est point haï,
On l'aime, et l'on me hait ! et Valsain est trahi.
Angélique, du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCÈNE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, *à part.*

Il me paroît bien triste.

VALSAIN, *à part.*

Il a l'air indigné.

(*Ils se regardent quelque temps en silence.*)

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois ; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles âmes !

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher !

DORMILLI, *à part, en s'éloignant de Valsain.*

A-t-il quelque soupçon?

VALSAIN, *à part, s'éloignant de même.*

Je dois lui dire tout ; mais, de quelle façon ?

DORMILLI, *à part.*

Comment m'y prendre?

(Ils se rapprochent l'un de l'autre.)
(Haut.)

Il faut qu'avec vous je m'explique.
Je viens d'entretenir tout à l'heure Angélique;
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a su me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène!
Êtes-vous bien sûr d'elle?

VALSAIN.

Ah! très sûr; j'aurois peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?
Écoutez, cher ami; surtout, point de fureur.
Je commence à penser enfin comme vous-même.
Oui, je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien! de mes amours vous êtes occupé:
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un; qu'elle ose
Écrire à ce quelqu'un; que cet amant discret,
Ce modeste rival montre d'elle un billet?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez; je n'osois vous le dire.
Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met de plus au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,

Écrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étois confondu.

DORMILLI, *d'une voix étouffée.*

Qu'entends-je?... se peut-il?... Angélique perfide!
Je n'en doute donc plus!... quel coup!... Il me décide.
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur : il faut être équitable.
La mienne m'est fidèle, et je serois coupable,
Si...

DORMILLI, *très vivement.*

Fidèle? Oui, fidèle; adorez-la. Mondor,
Quelle fidélité! là, tout-à-l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice.
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN, *posément.*

Qu'a-t-elle fait? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins
Mondor tient un billet écrit par Dorimène,

Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine;
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, *à part.*

Que dit-il là?

(Haut.)

Deux billets à Mondor? Répétez-moi cela.
Dorimène...

DORMILLI, *avec impatience.*

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?...

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, *impétueusement.*

Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, monsieur.

VALSAIN, *à part, et toujours de sang-froid.*

A Mondor,
Deux billets!... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance:

Il ne trahit pas ; non. *Ses vertus, disiez-vous,*
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus. Oh ! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique ! et c'est Mondor qu'elle aime !

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion !

VALSAIN, *riant.*

Je reviens à l'instant.

(Il s'éloigne.)

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraie :
« J'écris un billet doux. »

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(Il veut sortir.)

DORMILLI, *lui serrant le bras avec colère.*

Du moins, concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique :
Celui de Dorimène, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(A Valsain.) *(A lui-même.)*
Ah ! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,
Avec cet air naïf, et le plus doux langage?...

(*A Valsain.*)

Que n'ai-je aimé Julie?... Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet? L'auriez-vous retenu?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère:
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil; alors, vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami! quel amant! vous me désespérez!...
Voyons de près mon fat.

(*Il sort.*)

VALSAIN, *alarmé.*

Pour une bagatelle,
Tant de bruit! arrêtez. Angélique est fidèle.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, *revenant.*

Comment? Que dites-vous?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à la fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres à la fois, et deux lettres badines!
A Mondor... qui les montre! allons; réfléchissez.

DORMILLI, *avec vivacité.*

Est-il bien vrai?... Comment!... de grâce... éclaircissez...

VALSAIN.

Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide;
L'autre n'est que maligne, et point du tout perfide.

Vous croyez leurs billets! je crois plutôt leurs cœurs;
Qu'un fat ait du succès, j'y consens, mais d'ailleurs,
Il n'en a point ici.

DORMILLI, *l'embrassant avec transport.*

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh! oui, je le parie,
Je suis encore aimé. Vous avez bien raison;
J'ai mille souvenirs : elle, une trahison!
J'ai cru... j'étois donc fou. La découverte est bonne.
Angélique me trompe : eh bien! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux! mais enfin,
Pour nous en imposer il faut être plus fin.
Nous sommes clairvoyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service?

DORMILLI, *avec une effusion de tendresse.*

Ah! je souscris d'avance à vos moindres désirs.

VALSAIN, *souriant, et d'un air tranquille.*

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI, *avec une joie excessive.*

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.

(Il va pour sortir.)

DORMILLI, *le retenant.*

Mais sommes-nous biens sûrs?... Croyez-vous fermement?
C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement.

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, *rêvant.*

Eh bien ! j'en vais avoir. J'imagine une épreuve,
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra surtout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes !
(A part.)
C'est pour vous détromper... Et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.
(D'un ton badin.)
Je doute aussi, je doute, et je vais m'éclaircir.
Partez!

(Il veut le faire sortir.)

DORMILLI, *revenant.*

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, *le poussant toujours.*

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, *résistant.*

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, et gardez de paroître sans moi.

(Il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et, sans être aperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.)

SCÈNE XI.

VALSAIN, *seul.*

COMMENT! il a crié, fait un affreux vacarme?
Moi-même (car ceci m'a causé quelque alarme),
J'aurai vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidents;
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames:
Non, parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes.
Oh! rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,
Ne soyons pas cruels.... Bonnes gens que nous sommes!

(Gaîment.)

Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMÈNE, *bas, à Angélique dans le fond du théâtre.*

Il est accablé de douleur :
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, *bas, à Dorimène.*

Voyons.

DORIMÈNE, *à Valsain, qui se promène d'un air fort triste.*

Où va monsieur?

VALSAIN.

Je ne sais.

DORIMÈNE.

Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, *se promenant toujours.*

A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive!

DORIMÈNE.

Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN, *s'arrêtant.*

Votre inconstance aussi me touche infiniment :
Mais je n'en parlois pas, madame, en ce moment.
Je pense à mon ami, qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique;
Furieux comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudit l'amour et même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête :
Il la perdoit sans moi.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien honnête.

La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,

Ai-je pris un moyen... qu'il auroit pu trouver.

ANGÉLIQUE, *alarmée.*

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très simple, il s'offroit de lui-même.

Vous connoissez Julie, et savez qu'elle l'aime;

Brune, vive, piquante!

DORIMÈNE, *feignant.*

Eh bien! il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer....

DORIMÈNE, *à part.*

Bon.

VALSAIN, *lentement.*

Mais, comme Julie est jeune, tendre et belle....

DORIMÈNE, *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, madame; c'est moi qui viens de l'y mener.

Il résistoit d'abord; mais.... j'ai su l'entraîner.

DORIMÈNE, *à part.*

Le monstre!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! dieux!

VALSAIN, *à Dorimène.*

Voyez cette scène touchante,

Mon ami consolé, les transports d'une amante:

Ils vouloient tout se dire et ne se parloient pas;
Mais quels regards! J'aimois jusqu'à leur embarras.
(A Angélique.)
Vous auriez pris plaisir, surtout, à voir Julie.
Tous deux me ravissoient : j'en ai l'âme attendrie.
(A Dorimène.)
C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur,
Pour moi, du moins. Enfin, j'ai décidé son cœur,
(A Angélique.) *(A Dorimène.)*
Ils seront l'un à l'autre.... Et quant à moi, madame,
J'attends : peut-être un jour trouverai-je une femme
Qui daignera m'aimer; notre rival heureux,
Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux.
(Il salue respectueusement; on ne lui rend point ses révérences; il sort.)

SCÈNE XIII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE, *après un long silence, pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.*

Quel homme!... et je l'aimois!

ANGÉLIQUE.

Ah! vous m'avez perdue.
Mais, quelle idée aussi! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer!
(Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer, et s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette scène, il fait, de temps en temps, des pas vers Angélique.

DORMILLI, *bas.*

Écoutons.

DORIMÈNE.

L'aventure est heureuse peut-être ;
Et je me félicite enfin de les connoître :
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc ! voilà comme ils aimoient tous deux !
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, madame. à leur place
J'en aurois fait autant. Quoi ! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons !
C'est pour un tel rival que nous les trahissons !
Pouvoient-ils ?...

DORIMÈNE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux ; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir si vous l'abandonniez.
Eh bien ! qui l'empêchoit de vous tenir parole ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchoit ? ô ciel !

DORIMÈNE.

Oui, c'étoit là son rôle,
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, *pleurant presque.*

L'honneur ! l'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI, *bas, dans le fond du théâtre.*

Charmante !

(Il s'approche d'elle.)

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant ! vous vouliez aujourd'hui

Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah ! par son défaut même il doit plaire à Julie ;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien?
Si du moins il voyoit le désespoir du mien !...
Je veux le détromper.

SCÈNE XIV.

DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *avec transport.*

Il l'est. il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel ! ah ! Dormilli !

DORMILLI.

Quoi ! vous m'aimez encore?
Quoi ! vous doutiez d'un cœur où vous régnez toujours?
Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.

DORIMÈNE, *avec un air de dépit et de joie.*

Ce traitre de Valsain !

DORMILLI.

A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez son complice?

DORMILLI.

Oh ! non pas tout-à-fait ; mais quelle heureuse erreur !
(A Dorimène.)
N'allez pas le gronder ; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre ;
(A Angélique.)
Je n'aurois pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Vous avez entendu?

DORMILLI, *avec l'ivresse de la joie.*

Je vous ai laissé dire, et n'en ai rien perdu.

DORIMÈNE, *qui voit venir Valsain.*

Paix.

SCÈNE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

VALSAIN, *entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.*

C'EST lui que je vois. Aura-t-il pu se taire?

(Il s'avance et regarde quelque temps.)

Ces dames savent tout.

DORIMÈNE.

Votre affreux caractère
M'est enfin dévoilé; vous êtes le mortel
Le plus faux...

VALSAIN.

J'en conviens; mais lui, le plus cruel.
On ne peut avec lui se venger à son aise.
Mon pauvre chevalier, ah! qu'un secret vous pèse!
Plus de société désormais entre nous:

(Gaîment.)

Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMÈNE.

Comme il se justifie!

DORMILLI, *à Angélique.*

(A Valsain.)

Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie?

(A Angélique.)
Quand je jure à vos pieds....
(Il tombe aux pieds d'Angélique.)

SCÈNE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*

Il est, ma foi, charmant !
Ce tendre chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle ?
(Bas, à Valsain qui rit.)
Vous riez de le voir aux pieds d'une infidèle,
Méchant ! il aime encor l'objet que j'ai charmé.
(Bas, à Dormilli qui rit aussi.)
Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.
(Dormilli et Valsain rient de Mondor sans se gêner.)
(A part.)
Bon ! chacun rit de l'autre.
(Ils rient tous trois.)

VALSAIN, *à Mondor.*

On rit de vous.
(A Dorimène.)
Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMÈNE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi...
Je te cède l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime ;

Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous; et qu'en cet heureux jour,
(Désignant Mondor.)
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, *du ton le plus railleur.*

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.
(Dorimène, Angélique, Valsain et Dormilli font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.)

SCÈNE XVII.

MONDOR, *seul.*

EXPLIQUERA, morbleu, les femmes qui pourra....
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

LA MÈRE JALOUSE,

COMÉDIE,

PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 23 décembre 1771

14.

PERSONNAGES.

Madame de Melcour.
M. de Melcour, ancien militaire.
Julie, fille de madame de Melcour.
Madame de Nozan, tante de Julie.
M. de Vilmon, ami de M. de Melcour.
M. de Terville, amant de Julie.
M. de Jersac.
Un Peintre.
Une femme-de-chambre.
Laquais.

La scène est à Paris, chez M. et madame de Melcour.

LA MÈRE JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Elle repose enfin dans le petit salon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.
Jadis nous étions gais, et d'une gaîté folle;
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts sont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.
Elle vouloit tout voir, et se montrer partout;
Des fêtes, des plaisirs elle a perdu le goût.

(*En riant.*)

Enfin, excepté nous, et Terville que j'aime,
Et ce monsieur Jersac présenté par vous-même,
Elle ne voit personne et boude l'univers.
Son esprit même... a pris je ne sais quel travers;
Cet esprit enjoué, qui savoit tout séduire,
Tourne presqu'à l'aigreur, et vise à la satire.
De tous ces changements n'êtes-vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-père si tendre!)
Mon ami, je ne sais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus, cependant, j'ai peine à m'expliquer:
Cela seroit fâcheux, cela ne peut pas être.

MELCOUR.

Vous m'alarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.
J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin observer qu'entre nous,
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur!

MELCOUR.

Eh mais! oui; par excès de tendresse.
Elle la veut parfaite; à cet âge! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raison.

VILMON.

Parée? on est plus mécontente.

MELCOUR.

On a raison. Faut-il que sa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle et la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triste couvent elle a franchi la porte,
Madame ne sort pas, et défend qu'elle sorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc?

VILMON.

S'il ne faut point flatter,
Cette migraine-là nous vint (je sais dater)
Le jour où du couvent la petite est sortie;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR.

Mais, Vilmon, c'est me dire, et sans trop de détour,
Que vous soupçonneriez madame de Melcour..
(*Il est interrompu, et dans toute la scène suivante il a l'air triste et pensif.*)

SCÈNE II.

MADAME DE NOZAN, M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE NOZAN, *de loin.*

Je l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmène,
Qu'elle sorte avec moi; sa mère a la migraine,
Ma nièce ne l'a point, et la prendroit aussi.
On me la tyrannise, on l'emprisonne ici;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

(*Elle met des gants.*)
Monsieur, à mon retour que votre femme gronde,
Cela m'est fort égal, je pars, et promptement.
(*Avec joie et d'un air de confidence.*)
Je l'ai fait habiller très clandestinement;
Chez moi : vous m'entendez? J'ai même aidé Lisette.
(*Une femme-de-chambre lui porte un éventail.*)
Bon ! j'avois oublié mon éventail. Rosette?
Est-elle descendue?

ROSETTE, *à demi-voix.*

Elle descend.

(*Rosette sort.*)

MADAME DE NOZAN.

Adieu.

Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu?

MADAME DE NOZAN.

Oh ! si vous la voyiez ! Elle est... dans sa parure,
Elle est d'une beauté ! Mais j'entends ma voiture.
Adieu, je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a, ma foi, raison.

SCÈNE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR, *d'un air distrait et rêveur.*

MADAME de Melcour... le pensez-vous, Vilmon?
Jalouse... de sa fille !

VILMON.

A vous parler sans feinte,
Je n'en suis pas très sûr; mais j'en ai quelque crainte.

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur?
Jalouse! de sa fille!.. Allons donc, quelle erreur!
Vous voilà bien, au reste, avec votre finesse,
Le tic d'observer tout, de deviner sans cesse.

VILMON.

Je voudrois me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort;
Une mère jamais eut-elle un pareil tort,
Un foible si honteux? Mais je vois le contraire,
La beauté d'une fille enorgueillit sa mère.

VILMON

Cela doit être au moins; j'en connois toutefois...

MELCOUR.

Savez-vous quand du sang on étouffe la voix,
Quand on peut se résoudre à n'aimer point sa fille,
C'est lorsque sa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mère, ivre de la beauté,
Punir dans une enfant la laideur comme un crime;
D'un barbare amour propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'ensevelir souvent
Dans le fond d'une terre, ou l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec sa mère?

VILMON.

Non; au public pourtant on ne la montre guere.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai.

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Respectés, je le sais, du peuple, des bourgeois;
Mais dans un siècle vain, dans un monde frivole,
Où la beauté du sexe est sa première idole;
Où les femmes de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeunesse éterniser la fleur,
Disputent le terrain à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défense;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,
Mon ami, ce travers, sans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'est pourtant pas très rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'est qu'on sait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un secret?

VILMON.

Eh oui! pour l'arracher,
Peut-être assidûment faut-il voir une mère
Idolâtre du monde et coquette légère,
Que sa fille... importune, et déja suit de près,
Et dont un gendre, hélas! va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, monsieur, n'aime donc point la sienne?

VILMON.

Elle l'aime beaucoup, il faut que j'en convienne;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire?
Une mère, en un mot, (je souffre de le dire)
Oui, peut aimer sa fille, et peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallèle en secret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune et belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.
Ce sont là, mon ami....

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme?

MELCOUR.

Oh!... vous me tourmentez.
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-père:
Et vous craignez, monsieur, vous voulez qu'une mere...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir; cependant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien! il vous dira si j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR, *vivement.*

Je suis sûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon ! une fille peinte à côté de sa mère :
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends là. Mais votre homme divin
Me fait aussi damner ; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor, c'est à perdre la tête.
Amenez-nous ce peintre, obligez-moi, pardon,
Le peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON, *à part.*

C'étoit bien mon projet.

SCÈNE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MADAME DE MELCOUR.

QUOI ! ma fille est sortie ?
Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie
On sorte sans sa mère.

MELCOUR.

Ou sa tante.

MADAME DE MELCOUR.

Fort bien !
Elle est avec sa tante.

MELCOUR, *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien ;
Pour une demi-heure au plus je l'ai cédée.
Madame de Nozan, qui me l'a demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

MADAME DE MELCOUR.

Pitié !

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Aussi ne voir le jour de plus d'une semaine,
C'est... changer de couvent.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine,
Je me sens un peu mieux, et je fais avertir
Mademoiselle : mais, elle vient de sortir!
Où l'aura-t-on menée? Ah! quelle extravagance!
Une enfant... qui n'est rien, n'a point de contenance,
Vous le savez vous-même; un air timide, neuf,
Un ton! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et sa tante! Julie est bien avec sa tante.
J'aime... ma belle-sœur, elle a l'âme excellente;
Pour la tête! pensant après avoir parlé,
Ne dissimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.
Je les vois toutes deux : l'une, aisée à confondre,
A trente questions ne saura que répondre;
Et l'autre, pour l'aider, haussant vite la voix,
Glapira brusquement vingt choses à la fois.
Félicitez-vous bien!

MELCOUR.

Soyez sûre...

MADAME DE MELCOUR.

Oui, très sûre
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur;
Votre fille est aimable, et votre belle-sœur...

MADAME DE MELCOUR.

C'est fort peu.

MELCOUR.

Bonne et gaie, et plaît partout.

MADAME DE MELCOUR.

Peut-être,

Dans ses sociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante si bonne?

MELCOUR.

Où?

MADAME DE MELCOUR.

Puis-je le savoir?

MELCOUR.

Mais sans doute...: à choisir des bouquets pour ce soir,
Porcelaines, bijoux; on pense à votre fête.

MADAME DE MELCOUR.

Mon Dieu, ma chère sœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien! laissons la tante, et parlons sans humeur
D'un mari pour la nièce.

MADAME DE MELCOUR.

A propos de ma sœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie?
Elle passe son temps à me gâter Julie.

MELCOUR, *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point?
Mariez-la bien vite.

MADAME DE MELCOUR.

Eh! d'accord sur ce point,
Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiète,
Un peu triste? *Aurois-tu quelque peine secrète,*
Quelque chagrin? Dis-moi : peut-être souffres-tu?
Le visage un peu pâle? Ah dieux! tout est perdu.

A table, où poliment près de mademoiselle,
Elle ne sert, ne voit, et ne regarde qu'elle :
Mais tu ne manges point! Ailleurs : *tu ne dis rien.*
Et la très chère sœur qui parle bien, très bien,
Jour et nuit, ne voit pas qu'il faut savoir se taire,
Qu'une enfant qui se tait n'a rien de mieux à faire.
Quel engoûment d'ailleurs! quelle ivresse! et pourquoi?
Hier, je fais venir des étoffes pour moi;
La voilà qui déroule et parcourt chaque pièce:
Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce.
Souvent dans un accès, d'un air mystérieux,
Elle prend par la main une personne ou deux,
Et les mène en silence et tout droit devant elle:
Eh mais! admirez donc, voyez comme elle est belle!
On regarde, on sourit : excellente leçon!

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raison:
Votre fille est si bien!

MADAME DE MELCOUR.

Est-on mal à son âge?

MELCOUR.

Quoi! les plus jolis traits, le plus joli visage!
D'abord, vous m'avouerez qu'elle est d'une fraîcheur!

MADAME DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de seize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur!

MADAME DE MELCOUR.

Un peu fade; son front...

MELCOUR.

Va bien à sa figure;

Et quant aux yeux, ce sont les vôtres, je vous jure.
Oui; tirez-vous de là.

MADAME DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux,
(Je n'y mets point d'humeur) sont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, osez le dire,
Un son de voix charmant, et le plus fin sourire.

MADAME DE MELCOUR.

Mais, elle sourit donc? Je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Eh! c'est que devant vous elle a de l'embarras;
Elle ne sait comment s'y prendre pour vous plaire;
Pourquoi l'effaroucher?

MADAME DE MELCOUR.

Elle a peur de sa mère?
Point du tout; cet air gauche est l'effet des couvents.

MELCOUR, *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laisser pour deux ans!

MADAME DE MELCOUR, *du même ton.*

Et j'avois des raisons que j'ose trouver bonnes.
Faut-il qu'elle ressemble à ces jeunes personnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener partout?
Aux jardins, aux soupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous poursuit et court après l'éloge.
Veut-on les établir? Les regards sont usés,
Par des attraits plus neufs les leurs sont éclipsés;
Elles brillent encore et n'ont plus rien qui tente,
Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finissons ; je vois mieux tout ceci.
Vous aimez cette enfant, sa tante l'aime aussi :
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
L'une trop indulgente, et l'autre trop sévère.
Elle lui passe tout, vous ne lui passez rien.
Çà, reparlons du gendre, il en est temps.

MADAME DE MELCOUR.

Eh bien ?

SCÈNE V.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, JULIE, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, *dans le fond du théâtre.*

Ah ciel ! je n'en puis plus, je meurs, je suis brisée.

MELCOUR.

Quoi donc ?

MADAME DE NOZAN.

Anéantie.

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

JULIE.

Et moi guère amusée.
Comment avons-nous fait pour nous tirer de là ?

MADAME DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle ; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y serions encor sans monsieur de Terville.
Ah ! comme il s'empressoit ! et pour nous être utile.

MADAME DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

MADAME DE MELCOUR, *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc?

MELCOUR.

Qu'est-il donc arrivé?

MADAME DE MELCOUR, *alarmée, et prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déja dit, monsieur; quelque folie.

MADAME DE NOZAN, *se levant.*

Quelque folie! un jour... le plus beau de ma vie!
Un triomphe! mon cœur, allons, repose-toi;
Tu dois être excédée et plus lasse que moi.

(Elle fait asseoir Julie.)

JULIE.

Je le suis, il est vrai. Mon dieu! quelle assemblée!
Quel tumulte!

MADAME DE NOZAN, *caressant sa nièce.*

Elle en est encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclaircissez-nous.

MADAME DE MELCOUR.

Mais vous m'alarmez fort.

MADAME DE NOZAN.

Figurez-vous, ma sœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

MADAME DE MELCOUR.

Où donc?

MADAME DE NOZAN.

Aux Tuileries;
Un monde affreux.

MADAME DE MELCOUR, *pâlissant.*

Toujours quelques étourderies.

MADAME DE NOZAN.

J'ai peine à respirer : tout Paris étoit là,
Tout Paris en extase! il falloit voir cela.
Si vous saviez combien je vous ai désirée!
Ah! que vous auriez vu votre fille admirée!
D'abord un, et puis deux, et puis vingt, et puis cent,
Puis deux mille : c'étoit un tableau ravissant;
Je ne l'embellis point, et je ne sais pas feindre;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.
Ils accouroient en foule, et pressés, coudoyés,
Se serroient, se heurtoient, s'élevoient sur leurs pieds;
Les uns causeurs bruyants; les autres plus honnêtes
Regardoient en silence, et pardessus les têtes.

MADAME DE MELCOUR.

Madame assurément a lieu de triompher...
Vous exposiez ma fille à se faire étouffer.

MADAME DE NOZAN.

Étouffer est fort bon! étouffer! Je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle! ils se rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avancions, le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'aventure est charmante, et le récit m'en plaît.

JULIE, *se levant.*

Oh! moi, je n'étois pas tout-à-fait si contente.
Pour la première fois je sors avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... Ah! qu'il m'intimidoit!
Je ne savois d'abord pourquoi l'on regardoit;
Je regardois aussi; je me suis aperçue
Que c'étoit moi : jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai pensé qu'ils se... moquoient de moi,
Que mon air, ma parure, ou bien je ne sais quoi,
Étoient peut-être mal; je l'ai dit à ma tante;

Elle s'est mise à rire. Enfin toute tremblante,
Pour me débarrasser de ces gens curieux,
Je me détourne : bon ! partout, partout des yeux :
Et des miens, à la fin, je ne savois que faire.

MELCOUR, *à madame de Nozan.*

Vous étiez moins timide?

MADAME DE NOZAN.

Intrépide, beau-père.

MELCOUR.

D'honneur? Vous faisiez face à tout ce monde-là?

MADAME DE NOZAN.

J'étois au ciel.

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

La folle!

MADAME DE NOZAN, *en riant.*

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte ; et vous devez comprendre
Que même un seul instant je n'ai pu m'y méprendre.

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Je le crois.

MADAME DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des souris,
Des...

MADAME DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris?

MADAME DE NOZAN.

La fable ! En vérité vous êtes fort à plaindre.

Elle se place entre M. et madame de Melcour, les prend par la main et leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent et qui répondent.)

On disoit : *Elle est bien.—Mais elle est faite à peindre,*

Quelle taille! — Et ces yeux! — Elle sort du couvent;
Nous ne l'avions pas vue. — On ne voit pas souvent
De ces figures-là. — Quel air doux et modeste!
Sa rougeur l'embellit. — Elle sera céleste.
—Elle l'est. — Ce doit être un bon parti.—Très bon.
—Seize ans?—Au plus. Et puis on demandoit son nom,
Et quelqu'un vous nommoit.–*Cette dame?—Est sa tante,*
Qui lui laissera bien dix mille écus de rente.
Baise-moi, mon enfant, tu les auras.

(*Elle la baise sur les deux joues.*)

MADAME DE MELCOUR, *à Julie.*

Rentrez,
Et ne sortez jamais sans mon ordre.

(*Julie rentre.*)

SCÈNE VI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, *à Melcour.*

Admirez
De quel ton...

MELCOUR.

Il est dur.

MADAME DE MELCOUR.

Moi je le trouve sage,
Et je l'ai pris trop tard. Pensez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extase des sots,
Toute cette folie enfin... qu'on exagère?
Beau succès! beau début! Madame, soyez fière.

Il ne tient pas à vous qu'en ce même moment
Ma fille n'ait sa part de cet enivrement;
Que son petit orgueil et sa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
A seize ans!

MADAME DE NOZAN.

Pourquoi non? Le compte est merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux?

MELCOUR, *apercevant Terville.*

Paix.

SCÈNE VII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

TERVILLE.

Mesdames, pardon; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard; mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre; et pour m'interroger,
On me faisoit aussi l'honneur de m'assiéger:
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour à tour et la fille et la mère,
Je croyois partager un triomphe si doux,
Madame. Votre fille enchante!... comme vous
Et vous saviez déja sans doute la nouvelle.
On s'est hâté, je pense?..

MADAME DE MELCOUR, *sèchement.*

Oui.

TERVILLE, *cherchant des yeux Julie.*

Mais, mademoiselle?

MADAME DE MELCOUR.

Je vous sais gré, monsieur, de vos soins obligeants;
Laissons cela, de grâce.

MELCOUR, *à part.*

Il est de sottes gens!

Mon maudit peintre!

(*Un laquais paroît dans le fond.*)

Enfin le voici; je m'étonne!

MADAME DE MELCOUR, *au laquais.*

Ah! ne seroit-ce point ce monsieur de Bayonne?

MELCOUR.

(*A part.*)

Non. Il vient à propos pour ma femme et pour nous.

SCÈNE VIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, TERVILLE, MADAME DE NOZAN. JULIE, M. DE VILMON, UN PEINTRE, *precedé de deux laquais qui portent un tableau.*

VILMON, *prenant Julie par la main.*

VENEZ, mademoiselle; on a besoin de vous.

MADAME DE MELCOUR, *au peintre.*

Qu'est-ce?

MELCOUR, *avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la scène.*

(*A part.*)

Votre bouquet. Observons.

MADAME DE NOZAN, *étonnée.*

Ciel! Julie!

Et sa mère près d'elle.

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Encore une folie!

TERVILLE, *regardant Julie et le tableau, bas à Vilmon.*

Quels traits! elle est parlante.

MADAME DE NOZAN, *à Julie.*

Oh ! si je ne craignois
De gâter la peinture, oui, je te baiserois.

(*Elle approche pour baiser le portrait, le peintre l'arrête.*)

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Quelle tête !

MADAME DE NOZAN, *au peintre.*

Monsieur, j'en veux une copie.

MADAME DE MELCOUR.

Madame, cette idée est de vous, je parie.

MADAME DE NOZAN.

Ah ! je le voudrois bien ; je n'ai pas ce bonheur.

(*Madame de Melcour se retourne vers son mari.*)

MELCOUR.

Ni moi ; c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON, *à madame de Melcour, d'un air de bonhomie.*

Mais je la crois heureuse.

MADAME DE MELCOUR, *avec une colère retenue.*

Heureuse ! j'ose dire....
Oui, monsieur, qu'elle est folle !... eh mais ! c'est un délire.

VILMON, *à part.*

Fort bien ; j'ai deviné.

(*Pendant cette scène, Vilmon observe M. de Melcour qui écoute et regarde sa femme d'un air inquiet. Madame de Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au peintre, etc.*)

MELCOUR.

Mais, voyez...

MADAME DE MELCOUR.

Mais, je vois
Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les maîtres de dessin, de musique et de danse.

JULIE.

Je vous jure...

MADAME DE MELCOUR, *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!
Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.
Comment ne pas sentir?...

MADAME DE NOZAN, *la prenant par la main.*

Grondeuse que vous êtes,
Regardez donc; mais c'est à renverser les têtes.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, la sienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux scènes en un jour! l'une folle, bruyante,
L'autre, (pardon, madame,) un peu moins indécente,
Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer
Dans ce tableau sans cesse il faudra se mirer,
Se sourire, en secret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agréments pour vaincre ce modèle.

VILMON, *souriant malignement.*

Madame, craignez-vous?...

MADAME DE MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.
Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,
Et dissimulez mal votre plaisir extrême,
Et modestement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE, *avec transport.*

Eh ! c'en est un aussi.

(Sur un coup-d'œil de Vilmon il se reprend.)

(Bas, à Julie.)

Votre portrait... le vôtre.

MADAME DE MELCOUR.

Oh ! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très agréable ;
Votre ton est poli, votre propos flatteur...

TERVILLE, *bas, regardant Julie.*

Mais, je ne flatte point...

(Vilmon l'arrête par un nouveau signe.)

MADAME DE MELCOUR, *à Terville.*

Je sais, je sais par cœur
Que tout portrait de femme est divin à votre âge :
Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.
Si le portrait ressemble, il est délicieux ;
S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.
Cela s'est dit partout ; à quoi bon le redire ?

LE PEINTRE.

Oh ! je ne prétends pas, madame, qu'on admire ;
Mais, pour la ressemblance...

MADAME DE MELCOUR, *l'interrompant.*

Il ressemble ; charmant,
Sublime ! Permettez un conseil seulement :
Ne nous peignez jamais de femme sur copie ;
Et, pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,

(A un laquais.)

L'agrément de sa mère. Allons, ôtez cela.

(On emporte le tableau.)

MADAME DE NOZAN, *à M. de Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là ?

Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?...
Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc? Quoi! qu'est
Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds elle ait des cheveux blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches et naturelles,
Et de ces beaux sourcils et de ces dents si belles,
De ce charmant visage enfin que je lui voi,
Elle soit bien ridée et laide... comme moi?
Eh fi! cela seroit peut-être pittoresque,
Mais croyez-moi, fort triste.

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Oh! je le croirois presque.

MELCOUR, *d'un ton honnête au peintre.*

Vous avez fait, monsieur, un excellent tableau.

MADAME DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE, *à M. de Melcour.*

Je ne suis ni La Tour, ni Vanlo,
Mais je crois ceci bon; souffrez que j'en dispose,
Et qu'au premier salon, madame, je l'expose.

MADAME DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.
Au premier salon!

VILMON.

Oui.

MADAME DE MELCOUR, *très vite.*

Monsieur, ma fille et moi
Nous n'irons pas grossir cette foule... imbécile
De portraits, qui, placés, pressés, rangés en file,
De leurs cadres dorés sortent de toutes parts,
Et dès l'escalier même assiègent nos regards.

Eh ! messieurs, voulez-vous une solide gloire?
Donnez dans vos salons de grands tableaux d'histoire,
Non des têtes de femme et de marmots d'enfants.

LE PEINTRE, *souriant d'un air malin.*

Les hommes sont, madame, un peu plus indulgents.

MADAME DE NOZAN.

On vous distinguera, j'y mènerai Julie...

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Non.

MADAME DE NOZAN.

Vous serez vengé.

MELCOUR, *au peintre.*

Moi, je vous remercie,
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots;
Daignez me suivre.

(M. de Melcour sort avec le peintre.)

MADAME DE NOZAN.

Et moi, j'ai besoin de repos,
(Regardant Julie.) *(A part.)*
Grand besoin; elle aussi; viens. Le sang me pétille.
(Bas, à madame de Melcour.)
Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.
(Elle emmène sa nièce.)

TERVILLE, *à part, en regardant Julie et sa mère.*

Ah dieux!

(Vilmon accompagne madame de Nozan, et Terville Julie.)

MADAME DE MELCOUR.

Mademoiselle, arrêtez; un moment.
(Terville sort, Julie revient vers sa mère.)

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, JULIE.

MADAME DE MELCOUR, *après avoir regardé sa fille quelque temps en silence.*

Je ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans des jardins publics donner vite une scène,
Perdre à votre toilette un demi-jour au moins...
Éparpiller le temps en mille petits soins.
Comme vous voilà mise! et ce bel étalage,
Cet immense panier!... coiffée à triple étage!
Il faut, mademoiselle, il faut vous préparer
A ne sortir, rester, vous coiffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi seule, entendez-vous? Je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...
(Julie fait deux pas.)
Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble;
C'est que tout est flatté, les détails et l'ensemble,
Tout.

JULIE, *à part, et pleurant presque.*

Terville du moins n'entend pas.

MADAME DE MELCOUR.

Ce regard!
Là, cet air!... puis-je donc vous mener quelque part?
(Julie a le cœur gros, et prête à pleurer; sa mère attendrie lui prend la main et dit d'un ton plus doux:
Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage
Dont on berce partout les filles de votre âge;
Et... baisez-moi.

(*Apercevant son mari.*)

Rentrez.

(*Julie sort, M. de Melcour remarque son air abattu et s'arrête un instant.*)

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.

Je puis enfin parler,
Nous voilà seuls ; j'ai cru devoir dissimuler ;
Pour ne pas éclater, j'ai gardé le silence.

MADAME DE MELCOUR.

Je me suis fait, monsieur, la même violence
Pour ne pas éclater ; entre nous, ce portrait
N'a pas le sens commun, je le dis à regret.

MELCOUR, *d'un ton sec.*

Madame, j'avois cru vous plaire et vous surprendre ;
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liste des partis?...

MADAME DE MELCOUR.

La liste !

MELCOUR.

Ils sont nombreux.

MADAME DE MELCOUR.

Oh ! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons, puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre..

MADAME DE MELCOUR.

Vite, voyons.

MELCOUR.

D'abord, monsieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, et...

MADAME DE MELCOUR.

Pour ce premier choix.
Vous m'en dispenserez. On le dit très aimable,
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

MADAME DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué,
Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... sottises connues.

MELCOUR.

Celui que je propose est modeste et rangé.

MADAME DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; passons.

MELCOUR.

Monsieur de Norangé,
Jeune et brave officier, qui dans plusieurs affaires...

MADAME DE MELCOUR.

Oh! je respecte fort messieurs vos militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, et j'ai su quelquefois
Qu'avec de tels maris on est veuve six mois.
Un héros... ne vit guère; ou s'il revoit sa femme!
Monsieur arrive un jour au lever de madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ses exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement!

MADAME DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus sage.

MELCOUR.

Que la beauté du moins soit le prix du courage;
Et ne condamnez point, madame, au célibat
Les appuis généreux du trône et de l'État.

MADAME DE MELCOUR.

Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;
Que je ne passe point l'autre, je vous supplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR, *d'un air d'humeur très marqué.*

Eh bien! ne tremblez pas;
Mais vous déchirerez ainsi tous les états.
Il n'en est pas un seul, si l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la satire.

MADAME DE MELCOUR.

Après?

MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu bien à la cour?

MADAME DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je pense, un peu moins que les autres.
Ma fille! un grand seigneur! Quels projets sont les vôtres?
Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer,
L'aimer quoique sa femme, et vous m'allez nommer
Un homme de la cour!

MELCOUR, *étonné de ces refus continuels, la regarde un instant.*

Enfin...

MADAME DE MELCOUR.

Mais cette liste
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune, un peu triste...

MADAME DE MELCOUR.

Le président? Sortir pour aller au palais,
Rentrer, dîner en poste, et ne souper jamais?
Un président qui soupe est un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas souper!...

MADAME DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;
Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des lois,
Des tours et des détours, qu'ils plaident père, mère,
Enfants, petits-enfants : si ma fille m'est chère,
Les procès me font peur.

MELCOUR, *s'emportant.*

Quel diable de travers!
Votre esprit est grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire,
Vous reculez de peur au nom du militaire;
L'homme de cour, titré, n'en a pas plus d'accès;
A tous les présidents vous faites le procès :
Il ne nous reste plus, madame, que l'église.

MADAME DE MELCOUR.

Vous vous trompez; faut-il qu'enfin je vous le dise,
Monsieur? J'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR, *étonné.*

Vous?

MADAME DE MELCOUR.

Moi; naissance, biens, mœurs, tout est assorti.

MELCOUR, *d'un air de joie.*

Terville, sûrement?

MADAME DE MELCOUR, *souriant.*

Point. L'homme à qui je pense
N'ira pas dissiper un héritage immense,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même aimer sa femme, ses enfants,
Des querelles d'autrui ne se mêlera guères,
Et donnera son temps à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

MADAME DE MELCOUR.

C'est là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

MADAME DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,
Vous montrer ses papiers; mais... souffrez qu'on respire:
Ma tête, et tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu?

MADAME DE MELCOUR.

Un peu; venez.
(Elle porte une main sur sa tête, et appuie l'autre sur le bras de M. de Melcour.)

MELCOUR, *à part.*

Vilmon, hélas! a trop bien vu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE, *à elle-même:*

Ciel!

TERVILLE, *à lui-même:*

J'en deviendrai fou.

VILMON, *à lui-même.*

Se peut-il?

TERVILLE, *à Vilmon.*

Une mère!

Enfin, vous entendez.

JULIE, *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire?

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu mademoiselle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,

Conduit à ce couvent; et vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON, *à lui-même.*

Un homme de province!

JULIE.

Oui, ma mère est entrée
Avec un grand monsieur qui m'a désespérée;
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en sais rien encor, mais... je ne le crois pas.
Mais je sais qu'il m'épouse.

TERVILLE.

Ah dieux! mademoiselle,
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidèle,
Et de le bien haïr et de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage?

JULIE, *d'un air timide.*

Oh! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi.
Jugez de son courage à cette voix tremblante.

TERVILLE, *impétueusement.*

Si j'allois me jeter aux genoux de sa tante?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'est pas fort éprise de vous;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,

Que vous lui vantez peu cette nièce si chère,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mère.
Oh ! c'est un double tort.

TERVILLE.

Grâces à vos avis,
Depuis deux mortels mois je les ai trop suivis.
Courtisan assidu... (d'une mère cruelle)
Je souffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle.
Lui dis qu'elle est charmante ; et, d'après ce beau plan,
J'ai su m'indisposer madame de Nozan.
Je brûle, et je me tais ; le beau-père l'ignore :
Présentement, monsieur, faut-il attendre encore,
Pour demander sa main, qu'un autre ait épousé?
Me le conseillez-vous?

VILMON, *après avoir hésité en apparence.*

Non ; rien de plus aisé
Que d'avoir leur aveu, c'est celui de la mère
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire ;
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh ! laissez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que son beau mariage
N'a pas le sens commun.

JULIE.

Oui ; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne se fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer son gendre dans une heure.

JULIE.

Que je préfèrerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon dieu! je sais tout ce qu'il faut lui dire;
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'achève, les parents
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfants.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE, *s'enfuyant.*

Elle vient.

JULIE, *s'enfuyant.*

Ciel !

(Ils sortent par deux côtés opposés : Vilmon rit de leur fuite.)

SCÈNE II.

VILMON, *seul.*

Mais elle est surprenante.
L'établir à l'insu de Melcour, de sa tante !
Ah ! j'entends : nous voulons l'éconduire au plus tôt,
Nous voulons devenir grand'mère incognito.
Eh quoi ?. Jersac !

SCÈNE III.

MADAME DE MELCOUR, JERSAC, VILMON.

MADAME DE MELCOUR, *à Vilmon.*

Monsieur, vous venez de me rendre
Un service important, et je vous dois mon gendre.

VILMON, *à Jersac.*

Quoi ! c'est vous ; c'est monsieur qui...

JERSAC, *très content et affectueux.*

Moi-même, oui, vraiment,
Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement !
J'ai voulu de ceci vous faire confidence
Un peu plus tôt ; madame exigeoit le silence.
Je m'empresse du moins à vous remercier.
C'est à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître et madame et sa fille,
Et bientôt, grâce à vous, je suis de la famille.

VILMON, *à part.*

Bientôt ! Et grâce à moi !

JERSAC.

Monsieur connoît mon bien.

MADAME DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon ! je l'y fis un jour souper avec des femmes ;
Même il y fut charmant, très goûté de nos dames.

MADAME DE MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma charge, un assez bon effet ;
Entre les mains d'un homme, on sait bien ce que c'est.
Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue ?

VILMON, *distrait.*

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois ! elle vous est connue.

VILMON, *à part.*

Oh ! dans quel maudit piège elle a su m'engager !

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaste potager,
(A madame de Melcour.)
Cinq cents arpents de bois mis en coupe réglée.
(A Vilmon.)
Plus, ma terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec ?

JERSAC.

Très bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin ; vous en boirez.

VILMON, *toujours distrait.*

Fort bon.

JERSAC, *à madame de Melcour.*

C'est un fief, et ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'afferme; et puis, pour dernier lot,
Deux parents dont j'hérite... et qui mourront bientôt.

VILMON.

Vous avez leur parole?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaise,
L'un a quatre-vingts ans, l'autre soixante et seize.
(A madame de Melcour.)
La tante? sur son bien on peut compter?

MADAME DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'est plus... très jeune.

VILMON.

Elle est très verte encor.
(A part.)
Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.
(A Jersac.)
Il faut malgré son bien lui permettre de vivre.

JERSAC, *riant.*

Il est vrai qu'aux parents on doit quelques égards.
J'ai vu deux fois la nièce. Ah! les plus beaux regards!...

VILMON, *à part.*

Bon!

JERSAC.

Une taille!

VILMON, *malignement.*

Un teint !

JERSAC.

Les roses du bel âge.

MADAME DE MELCOUR.

Les roses ? la beauté n'est qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La sienne durera.

VILMON.

Croyez-vous ?

JERSAC.

Je prétends
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit !

JERSAC.

Nos dames de Bayonne
Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

MADAME DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC, *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeler grand'mère.
De ses petits-enfants on est, je crois, bien fière !

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

MADAME DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC, *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble !
Qui m'eût dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je serois à Paris marié de sa main?

(Il lui serre tendrement la main et s'en va.)

VILMON, *à part.*

Marié de ma main ! c'est moi qui le marie !

SCÈNE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Mais, est-ce tout de bon? Est-ce plaisanterie?
J'entends déja des cris sur cet enlèvement.
Sa tante qui l'adore...

MADAME DE MELCOUR.

Eh ! c'est précisément
Sa tante qui l'adore et la gâte sans cesse,
Que je dois sensément séparer de sa nièce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choisissez dans Paris...

MADAME DE MELCOUR.

Dans Paris ! pour y voir
Mille travers, des fats blasés dès leur jeunesse,
Ne pouvant rien aimer, pas même une maîtresse,
Des sottises de mode, un tas de jeunes fous,
Très prodigues amants, très volages époux,
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses,
Des enfants renommés par cent extravagances,

En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déja les jours de leurs parents.
Avouez : cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux?

MADAME DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, madame,
On n'est pas plus farouche.

MADAME DE MELCOUR.

Un fat est moins couru;
On y rougit du vice et non de la vertu,
Nos puérilités n'y tournent pas les têtes;
Au lieu de parler bals, soupers, *proverbes*, fêtes,
On pense à des devoirs, on vit chez soi, content;
Peut-être un agréable est là moins important;
En revanche on y voit des époux et des pères,
Plus de bonheur, et moins de riens et de misères.

VILMON.

Mais...

MADAME DE MELCOUR.

Je l'ai résolu.

VILMON.

Mais...

MADAME DE MELCOUR.

Pardon, tous vos *mais*
Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

MADAME DE MELCOUR, *après un silence.*

Sauriez-vous un parti?

VILMON.

Peut-être.

MADAME DE MELCOUR.

Qui?

VILMON.

Terville.

Vous riez? Moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux; bien né, jeune, riche.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, vraiment.

VILMON.

D'une figure...

MADAME DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

MADAME DE MELCOUR.

Charmant.

Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique,
Empressé sans fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, partout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les grâces de son âge et la raison du vôtre.

VILMON, *souriant.*

Eh bien! convenez-en, ce gendre éclipse l'autre.

MADAME DE MELCOUR, *souriant aussi.*

Il ne le sera point.

VILMON.

Il vous convient.

MADAME DE MELCOUR.

Très fort.

VILMON.

Vous le voyez souvent.

MADAME DE MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

MADAME DE MELCOUR, *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

MADAME DE MELCOUR, *piquée.*

Oh ! point du tout.

VILMON.

Peut-être

Ses assiduités...

MADAME DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître ?

Il aime ailleurs ; adieu. Vous qui savez tout voir,
Vous auriez dû, monsieur, vous en apercevoir.
(*En riant.*)
Cette difficulté, je crois, n'est pas légère.

VILMON, *à part.*

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.
(*Haut.*)
Il aime ailleurs ?

MADAME DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, sans doute ?

MADAME DE MELCOUR, *souriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris?

MADAME DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon;
Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle
Ne se dérange un peu; mais...

VILMON.

Vous serez cruelle.

MADAME DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON, *à part.*

Maudits conseils!

SCÈNE V.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON, *apercevant Terville, à part.*

Justement le voici.
Bon.

MAMAME DE MELCOUR, *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON, *en sortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui; mais je crains...

SCÈNE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

(*Madame de Melcour va pour sortir.*)

TERVILLE, *timide et embarrassé.*

Daignerez-vous m'entendre,
Madame?... Je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre
Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu ;
Si je diffère encor...

MADAME DE MELCOUR, *souriant.*

Ce secret m'est connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire ;
Non, vous ne savez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'esprit,
De grâces? Décidez du bonheur de ma vie ;
Mon sort dépend de vous.

MADAME DE MELCOUR, *gaîment.*

De moi? Quelle folie!

(*A part.*)

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.

(*Haut.*)

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain espoir.

TERVILLE.

O ciel!

MADAME DE MELCOUR, *d'un air noble et presque sérieux.*

Finissons ; à mon gré,
Tout ce petit roman a déja trop duré,
Trop ; et puis, ce beau feu (que je crois très sincère.)
A monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

TERVILLE.

Il l'ignore ; d'ailleurs, il partage vos goûts ;
Il est si complaisant, a tant d'égards pour vous !

MADAME DE MELCOUR, *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards ! tant d'égards ! l'expression m'étonne.
Vous appelez égards !... elle est neuve, très bonne.

TERVILLE.

Votre gaîté, madame, est cruelle pour moi ;
Décidez, prononcez.

MADAME DE MELCOUR.

Terville, je ne doi
Ni ne puis vous entendre ; il faut que je vous laisse.

TERVILLE.

Je connois mon rival ; je sais votre promesse
Et vos engagements ; vous me sacrifiez ;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi ! des engagements ! un rival ! mais quel style !
Je ne vous entends plus ; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le suis de douleur. Si Julie, en ce jour,
Si votre fille enfin est le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

MADAME DE MELCOUR, *très étonnée.*

Ma fille !

TERVILLE.

Je l'adore.
Faut-il vous le jurer, vous le redire encore?
Je l'ai vue au couvent et l'aime pour jamais.
A son premier regard je sentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortense, d'Émilie;
Je repoussai cet oncle, et parlai de Julie :
Ne m'en sachez pas gré, c'est qu'elle éclipse tout.
Seule, seule à mes yeux, je la voyois partout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je pense :
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels;
Ne me supposez point des projets si cruels.
Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un et l'autre,
Vos goûts seront nos goûts, votre maison la nôtre.
(*Après une pause.*)
Quoi! vous m'abandonnez à tout mon désespoir!

SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, *dans le fond, se tournant vers la coulisse.*

NON, monsieur de Jersac, non. Je prétends la voir.
(*Elle s'avance, et s'arrête voyant Terville qui s'est jeté une seconde fois aux pieds de madame de Melcour.*)

TERVILLE.

Vous ne me dites rien : il y va de ma vie.

MADAME DE NOZAN, *très étonnée.*

Fort bien!

TERVILLE, *se relevant.*

Parlez pour moi, madame, je vous prie.

MADAME DE NOZAN, *avec indignation.*

Perd-il la tête? allez.

TERVILLE.

Juste ciel! Je ne voi
Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi;
Courons.

(Il sort.)

MADAME DE NOZAN, *le suivant de l'œil.*

Mais en effet!

SCÈNE VIII.

MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN.

La découverte est bonne:
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.
On veut plaire, on s'expose; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenants, et, de plus, enhardis.
Très pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,
Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux;
Les étourdis font bien, oui, le tort n'est pas d'eux:
On quête adroitement ces belles entreprises;
Je n'entendis jamais, moi, de telles sottises.

MADAME DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit?

MADAME DE NOZAN.

Ce bruit?

MADAME DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous

MADAME DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ses propos si doux,
De ses souris flatteurs, de ses coups-d'œil, des vôtres,
Et d'égards pour vous seule et d'oubli pour les autres;
Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris,
Ou ne voient qu'un objet. Ces tranquilles maris!
Non... que j'ose penser....

MADAME DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

MADAME DE NOZAN.

Le traître! et pas un mot, une douce parole
A ma charmante nièce! entre ces deux portraits,
Monsieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits,
Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me déplaire!

MADAME DE MELCOUR, *très vivement.*

Et vous aviez raison.

MADAME DE NOZAN, *à demi-voix.*

Vous qui seriez sa mère.
Le petit sot!

MADAME DE MELCOUR.

Sa mère!

MADAME DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi
On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Baïonne, à Pékin; mais il a dû m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!

(Elle est interrompue par M. de Melcour.)

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MELCOUR, *avec joie.*

On se querelle encor? Quoi! qu'est-ce que ceci?
Eh! félicitez-vous; excellente nouvelle!

MADAME DE NOZAN, *à part.*

(*A Melcour.*)

Ces maris sont plaisants! Excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Écoutez, écoutez : Terville est amoureux.

MADAME DE MELCOUR, *d'un air tranquille.*

Monsieur, je le savois.

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux;
Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge.
Il presse, il sollicite, il veut en mariage....

MADAME DE NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

MADAME DE NOZAN.

Ah! quelle erreur!
Quoi! Julie?

MADAME DE MELCOUR, *avec un sourire forcé.*

Oui, Julie.

MADAME DE NOZAN.

O ciel! pardon, ma sœur,
Pardon. J'ai pu penser (n'étiez-vous pas surprise?)
Que c'est vous qu'il aimoit! je me suis bien méprise.

Mais comme il étoit tendre ! et moi je vous ai dit....
Me pardonnerez-vous? j'avois perdu l'esprit.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, madame.

MADAME DE NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, madame.

MADAME DE NOZAN.

Étourdie.

MADAME DE MELCOUR.

Eh oui!

MADAME DE NOZAN.

Presque méchante.
Vous devez m'en vouloir.

MADAME DE MELCOUR.

Eh non!

MADAME DE NOZAN.

J'ai des remords.

MADAME DE MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

MADAME DE NOZAN.

Oh! lorsque j'ai des torts,
Je sais les réparer, et bien vite.

MADAME DE MELCOUR.

Par d'autres.

MADAME DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR, *très étonné.*

Quels discours sont les vôtres?
Quelle énigme!

MADAME DE NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser
Jusqu'à croire Terville.... occupé de madame.
(Bas, à M. de Melcour.)
Elle est bien ; mais ma nièce....

MADAME DE MELCOUR *se rapproche, et entend; à part.*

Impertinente femme!

MADAME DE NOZAN.

J'ai pensé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma nièce
Et qu'on vous parle d'elle ; adieu.
(Elle s'en va.)

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Cruelle espèce!

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plus tôt;
Mais vous, qui le saviez, pourquoi n'en dire mot?

MADAME DE NOZAN, *revenant et prenant madame de Melcour par la main.*

Vous m'avez pardonné, ma sœur, cette méprise?
Point de rancune.

MADAME DE MELCOUR.

Encor?

MADAME DE NOZAN.

Mon dieu! quelle sottise!
Mille, mille pardons.

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MADAME DE MELCOUR *regardant au fond du théâtre.*

Elle va revenir.

MELCOUR *de même.*

Non. Elle est un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fond. Or çà, ce mariage...

MADAME DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler?

MELCOUR.

N'eût-il que l'avantage
De fixer près de vous...

MADAME DE MELCOUR.

Bon! unir deux enfants!
A-t-on un caractère, une tête à vingt ans?
Le beau projet! monsieur, c'est immoler Julie,
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR, *vivement.*

C'est faire leur bonheur. Terville en est charmé;
Terville l'aime trop pour n'en pas être aimé.

MADAME DE MELCOUR, *vivement.*

J'entends, c'est pour cela que je la lui refuse.
Ces belles passions dont l'éloquence amuse
Feront bien réussir des contes, des romans:
Des mariages, non; je crains les engoûments.
Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer?

MADAME DE MELCOUR.

Peut-être.

Ces nœuds seroient plus sûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,
Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,
Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR, *l'interrompant d'un air froid*

Et répondent-ils, *Oui :* vite les renvoyer.

MADAME DE MELCOUR.

Sans doute.--Est-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide?
(*Avec chaleur.*)
Une telle union veut un esprit solide.
L'avenir, l'avenir : voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conserver, des enfants à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illustre,
Des postes importants et qui donnent du lustre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'est ce dont il s'agit, et de tendres amants
S'inquiètent fort peu de tout cela, je pense.

(*Elle se détourne pour sortir: aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête et paroît l'écouter avec impatience.*)

MELCOUR.

Très bien! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, madame, et plus de sentiment.
Croyez-moi; le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités et non pas aux affaires.
Eh! pourquoi n'est-il plus d'enfants, d'époux, de pères?
Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés?
C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés;
C'est que, grâce à l'orgueil, l'hymen même est avare;
C'est qu'on unit les biens; les cœurs, on les sépare.

MADAME DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défends d'aimer.
Et puis votre Terville a trop su m'alarmer;
Sa fièvre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la sienne.
Si comme moi, monsieur, vous l'aviez entendu!
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,
En mots entrecoupés exprimant son délire,
(A demi-voix.)
Criant, n'écoutant rien. Puisqu'il faut vous le dire,
Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame. c'est ainsi
Que je viens de le voir, et j'en étois ravi.

MADAME DE MELCOUR.

Ravi!

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de si funeste?

MADAME DE MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractère reste,
Et de ces cœurs brûlants il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême.
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime.
Qu'il l'épouse, et demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité;
D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh! je sens tout le prix d'un être raisonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avouerai pourtant,
D'un cœur sensible et chaud le mien est plus content;

Ces cœurs-là sont les bons. Eh! d'abord ils préviennent;
Ils peuvent s'égarer, mais bientôt ils reviennent;
Jusque dans leurs écarts, estimés, généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle
Les soins d'un cœur honnête et d'un ami fidèle.
Bref, ce monsieur Jersac est ici peu connu;
Il arrive... d'hier! à peine l'ai-je vu.
Une charge, du bien; quels titres pour nous plaire!
Terville est estimé, madame; il vous révère;
Votre sœur est pour lui, je l'aime et je le dois:
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

MADAME DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, monsieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne soit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

MADAME DE MELCOUR.

Terville...
Ne le sera jamais; enfin, vous dis-je...

MELCOUR.

Enfin,
Vous voilà résolue?

MADAME DE MELCOUR.

Oui, tel est mon dessein...
Que rien ne peut changer, ni ma sœur, ni vous-même.
(Elle veut sortir.)

MELCOUR *l'arrête, et après un silence:*

Julie est votre fille, il est vrai, mais je l'aime;
Mais de ses premiers ans mes yeux furent témoins,
Elle est la mienne aussi: tendresses, maîtres, soins..

Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, personne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'osai me présenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter?
Celle de voir un jour dans la même famille
Les fils d'un second lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens;
J'ai défendu ses droits, j'ai même accru ses biens;
Vous m'avez vu son père, et non pas son beau-père:
Je saurai l'être encor.

MADAME DE MELCOUR.

Ne suis-je point sa mère?
Et, si je peux souscrire à cet éloignement,
Si mon cœur se résout...

MELCOUR.

Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me blessé.

MADAME DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, monsieur, je suis maîtresse,
Et maîtresse absolue.

(Elle veut sortir.)

MELCOUR *l'arrête encore.*

Oui, mais pour son bonheur,
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on partout? que c'est là mon ouvrage;
Qu'une âme intéressée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, et ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse;
D'autres, plus indulgents, d'une lâche foiblesse.

MADAME DE MELCOUR.

Le monde est ridicule, injuste, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous....

MADAME DE MELCOUR.

Je sais le mépriser, et m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a sans doute une excellente mère,
Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps,
Que peut-être elle a tort d'avoir déja seize ans,
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...
Eh! que sais-je? Madame, ils seroient assez fous
Pour aller vous prêter des sentiments jaloux.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi! monsieur...

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue;
Vous avez tout à coup suspendu vos concerts;
Vos soupers, si brillants, sont aujourd'hui déserts;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La scène du tableau, celle des Tuileries,
Et Terville éconduit, et Jersac préféré :
Faut-il vous parler net, enfin? Je les croirai,
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

MADAME DE MELCOUR, *prête à sortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de système,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A monsieur de Jersac faire un sot compliment,
Le chasser, accepter un étourdi pour gendre,
De vos soupçons, monsieur, rien ne peut me défendre,
Et j'ose m'y livrer.

(Madame de Nozan reparoît et s'arrête dans le fond.)

Au surplus, je vous voi,
Vous, madame, Vilmon, tous ligués contre moi ;
Mais ma fille peut-être obéit à sa mère ;
Je dispose des biens que m'a laissés son père ;
J'ai mon avis aussi, j'ai des droits, un pouvoir,
(D'un ton plus doux.)
Et je m'en vais songer à les faire valoir.

SCÈNE XI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

(Ils se regardent quelque temps d'un air triste et sans se parler.)

MADAME DE NOZAN.

Quoi ! je viens de donner une fausse espérance
A notre chère enfant ?

MELCOUR.

Dieux ! quelle préférence !
Quel hymen ! comme vous, j'en gémis ; mais, hélas !
Madame, elle le veut.

MADAME DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas :
Cela ne sera pas. Monsieur gémit, soupire !

MELCOUR.

Eh ! que n'ai-je pas dit ?...

MADAME DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire !
Ces maris ! ils ont tous l'orgueil de commander,
Et quand il faut vouloir ne savent que céder.
(En se retournant.)
Mais c'est être à la fois ridicule et barbare,
Madame. On nous l'enlève ! ô ciel ! on nous sépare !

(A Melcour.)

Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. Non, madame ma sœur,
Je cours chez nos parents, chez tous; je vais contre elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau provincial! Oh! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre! Ils seront effrayés
De cet enlèvement. A Baïonne, son gendre!
Je voudrois, par plaisir, qu'il fût là pour m'entendre.
Si je ne réussis... mais je réussirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vite, le moment presse,
Allons. Ma pauvre nièce, hélas! ma pauvre nièce!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE, *s'avançant peu à peu, et regardant derrière elle.*

Ah! Terville... monsieur, j'ai peine à respirer.
Je m'échappe un instant, je vais vite rentrer.
C'est la première fois... je suis toute tremblante,
Que je vous parle seule.

TERVILLE.

Eh bien donc? votre tante?

JULIE, *toujours l'air inquiet, regardant derrière elle à droite et à gauche, même jeu pendant toute la scène.*

Ma tante? Elle est sortie, et tarde à revenir.
Mais ma mère! grand dieu! que vais-je devenir?
Elle m'a dit encore, et même avec colère...

TERVILLE.

D'épouser ce Jersac?

JULIE.

Et puis d'un ton sévère,
Très sec... m'a dit de vous, oh! bien du mal. Hélas!
M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! parlez, parlez, mademoiselle...

JULIE, *toujours alarmée.*

N'entendez-vous rien?

TERVILLE, *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi? que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instants.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans.
Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractère,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guère;
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée, et j'ai dit (devant elle)
Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,
Et qu'elle se trompoit.

TERVILLE *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout?

JULIE.

Mon dieu non,
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE, *effrayé.*

Et quel est-il?

JULIE, *pleurant presque.*

Je n'ose,
Je n'ose vous le dire; il m'a percé le cœur.

TERVILLE, *avec plus d'effroi.*

Qu'est-ce donc? ciel! d'abord ce n'est rien sur l'honneur?

JULIE.

Mon dieu si.

TERVILLE.

Comment donc! parlez, je vous conjure;
L'honneur!

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je? elle m'assure
Que bientôt....

TERVILLE.

Que bientôt?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE, *souriant.*

Non, elle veut par là colorer ses refus....

JULIE, *l'interrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, et qui sans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raison.

TERVILLE, *avec chaleur.*

O dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.
Ciel! plus cruellement peut-on me soupçonner?
Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner;
Il pouvoit me coûter votre cœur... et la vie.
Je cesserois d'aimer! j'aimerois moins Julie!
Moi! Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer?
Qui veut-elle que j'aime ou que je puisse aimer?

Si jamais.... je ne puis achever; la parole
Me manque à cette idée; elle est cruelle et folle.

JULIE.

Je le pense de même.

TERVILLE.

Allons, rassurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,
Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée;
J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée:
Mais tout à coup.... Monsieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais?

JULIE.

Mais
Elle m'a défendu de vous parler jamais.
(*Elle fuit.*)
Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

TERVILLE, *la retenant.*

Un mot.

JULIE, *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel! je crois l'entendre.
(*Elle fuit très vite jusqu'au fond du théâtre, et apercevant sa tante, elle s'arrête et revient peu à peu.*)

SCÈNE II.

JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

MADAME DE NOZAN, *sans se montrer.*

J'AI couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.
(*Elle entre.*)
Ah! bon dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos!

Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre comtesse, à peine réveillée,
Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir.
Quoi! si matin? Matin! à sept heures du soir :
Bâillant, frottant ses yeux : *La petite est jolie,*
Je l'aime, votre nièce; eh bien! on la marie?
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
Je l'interromps, m'explique et l'invite à courir,
A me suivre partout. *Moi! pour un mariage?*
M'en mêler! non, madame, il faut bien du courage
Pour marier les gens.

TERVILLE, *qui l'écoute avec impatience.*

Mais, votre magistrat?

JULIE.

Eh bien?

MADAME DE NOZAN.

Avoit encor sa robe et son rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

MADAME DE NOZAN.

Je vous en félicite.
Monsieur le président me pérore; il me cite
Des lois! *La loi, madame, ordonne expressément....*
— *Qu'une mère, monsieur, très ridiculement*
Dispose de sa fille? — *Oui, telle est l'ordonnance.*
Que de se marier l'enfant eût la licence,
Ce seroit pis encor.

TERVILLE, *criant.*

Mais, monsieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

MADAME DE NOZAN.

Eh! c'est ce que j'ai dit.

Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux! je le hais. Et la jeune Cénie?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent?

JULIE.

Oh! celle-là d'abord
M'aime, et j'en suis bien sûre.

MADAME DE NOZAN.

Elle t'aime, eh! oui, fort;
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Ma petite étourdie essayoit avec grâce
Un domino. — *Pardon, je vais ce soir au bal;*
Madame, regardez, il ne me va point mal.
Et je parlois de toi!

JULIE.

Quels parents!

TERVILLE.

Quelles âmes!
Nul n'a pitié de nous?

MADAME DE NOZAN.

Nul.

JULIE, *d'un air ingénu et plein de bonne foi.*

Pas même les femmes?

MADAME DE NOZAN.

Bon, et le jeu! le bal!

TERVILLE.

Oh bien! puisqu'en ce jour
Mère, parents, amis et monsieur de Melcour,
Et vous-même, madame, à qui Julie est chère,
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mère)
Puisque rien ou ne veut ou ne peut nous servir,

(*À lui-même.*)

Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

MADAME DE NOZAN, *à elle-même.*

Il est temps d'être enfin et moins bête et moins bonne.

JULIE, *à elle-même.*

Que je le haïrai!

MADAME DE NOZAN.

Madame, j'abandonne

Vous, Melcour, cet hôtel....

JULIE.

Eh quoi! ma tante, eh quoi!

MADAME DE NOZAN.

Oui, ma nièce, je veux ne plus songer qu'à moi.

JULIE.

Ah ciel! me séparer pour jamais de ma mère,

De monsieur de Melcour que j'aime comme un père,

Et vous ma tante, aussi, me séparer de vous,

Pour.... suivre un étranger dont on fait mon époux!

(*Elle regarde Terville.*)

Quitter enfin, quitter.... Ah! je suis donc perdue.

(*Elle s'en va.*)

MADAME DE NOZAN.

Désobéis, crois-moi, je t'ai bien défendue,

Défends-toi maintenant.

SCÈNE III.

MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'est-il plus d'espoir?

MADAME DE NOZAN.

Je vais trouver Jersac, et lui dire : homme noir,

Homme affreux, je sais bien, moi, ce qui t'intéresse,

Tu cherches mon argent encor plus que ma nièce;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh! Julie est si belle! Il la prendra pour rien.

MADAME DE NOZAN.

J'irai devant ma sœur et toute la famille
Brûler le testament que j'ai fait pour sa fille.

TERVILLE.

Bon! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours?

MADAME DE NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans! C'en est fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas; vous êtes bonne.

MADAME DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

MADAME DE NOZAN.

Non, ma sœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

MADAME DE NOZAN, *à elle-même, en se jetant dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe! — Ils devoient me ménager peut-être.
— Ma chère belle-sœur, vous allez me connoître...
Et me croire, j'espère; oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE, *à lui-même.*

Moi, je ne prends conseil que de mon désespoir;
Il faut, sans plus tarder, faire un coup de ma tête.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON, *à part.*

SACHONS ce qu'elle a fait.

MADAME DE NOZAN, *à part, après un silence.*

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus?

MADAME DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de temps?

Eh bien?

MADAME DE NOZAN, *se levant.*

Eh bien! monsieur, je ne veux ni n'entends
Que votre Baïonnois, qu'un triste personnage
Qui vient de faire en poste un sot et long voyage
Pour me ravir ma nièce et pour me dépouiller,
(Service où votre zèle a su se signaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule sans moi; je ne suis point sa tante;
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON, *souriant.*

Eh quoi!..

MADAME DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh! non; même je croi...

MADAME DE NOZAN.

Vous mentez, je le suis; oui, vieille, très majeure,

Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout à l'heure,
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,
Vous demander ici?

MADAME DE NOZAN.

Qui j'épouse? Mais... vous.
Je serai très paisible et très fidèle épouse,
Nullement exigeante, et moins encor jalouse.
Vous ferez, vous, monsieur, ce qui vous conviendra,
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangements sont très bons; mais Julie!
Votre nièce, une enfant!...

MADAME DE NOZAN.

Que j'aime à la folie,
M'allez-vous dire? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne foi...

MADAME DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma nièce plus que moi?
Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que sa mère.
Comment! un inconnu, quelle absurde chimère!
Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,
Prendra mon bien, ma nièce, et puis repartira!
Mais vous êtes plaisant.

VILMON.

Mais vous allez plus vite;
Vous la déshéritez.

MADAME DE NOZAN, *pleurant.*

Oui, je la déshérite,
Et la mère, et la fille et son cruel époux;

(En essuyant ses larmes.)
J'ai tout vu, tout pesé. Monsieur... me voulez-vous?
Ne me voulez-vous point?

VILMON.

Serai-je assez barbare?...

MADAME DE NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare;
Il est amoureux fou de huit cent mille francs;
Je ne le puis souffrir; balancez, je le prends;
Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
Que vous n'êtes pas riche. — On ne me répond pas?
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON, *à part.*

N'allons pas la brusquer sur une étourderie.
(Haut.)
Je suis tout décidé.

MADAME DE NOZAN.

Mais, sans plaisanterie?

VILMON.

Oui, madame.

MADAME DE NOZAN.

Je puis y compter?

VILMON.

Sûrement.

MADAME DE NOZAN.

Aller chez le notaire? y courir? — Un moment.
(Elle tire un crayon et des tablettes.)
Votre nom de baptême?

VILMON.

Alexandre.

MADAME DE NOZAN.

Votre âge?

VILMON.

Eh ! cinquante-deux ans sonnés.

MADAME DE NOZAN.

Pas davantage?
Je vous en croyois plus; c'est neuf ans moins que moi.
Ni père ni mère?

VILMON.

Oui.

MADAME DE NOZAN.

Tant mieux : ma sœur, je croi,
Me les feroit haïr.

VILMON, *à part.*

Son idée est heureuse.

MADAME DE NOZAN, *fermant ses tablettes.*

Madame de Melcour, vous serez furieuse;
Je m'en flatte du moins.

(*Elle veut sortir et l'aperçoit.*)

SCÈNE V.

MADAME DE NOZAN, MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR.

Eh bien, madame, eh bien?
Êtes-vous décidée?

MADAME DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A monsieur.... que j'épouse.

(*Elle salue et s'en va.*)

SCÈNE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR, *effrayée, se tait un instant.*

Elle est folle, je pense.
Je n'entends rien, monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous?

VILMON.

Mais elle veut, je croi....

MADAME DE MELCOUR.

Déshériter sa nièce?

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi;
Madame, grâce à vous.

SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC, *dans le fond.*

Bon dieu! l'étrange femme!
C'est votre belle-sœur dont je parle, madame.
J'approche; elle me fuit, me jette un mot ou deux;
Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.

MADAME DE MELCOUR, *à Vilmon, d'un air indigné.*
(*A Jersac.*) (*A part.*)
Je sors..... Je vais..... Jersac reculeroit, sans doute.
(*Haut.*)
Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute,
Ne vous effrayez pas.

(*Elle sort.*)

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer?

SCÈNE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

Mais ils s'entendent tous pour me contrarier!
Une nièce boudeuse, une tante revêche,
Une mère qui fuit, un beau-père qui prêche,
Un ami, des plus secs! un petit insensé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleversé,
Qui me cherchoit partout. Que veut-on? quelle rage!

VILMON.

Le petit insensé veut vous tuer, je gage:
La petite boudeuse a peu de goût pour vous;
Le beau-père, qui l'aime, appuie un autre époux;
Et la tante soustrait dix mille écus de rente....

JERSAC.

De la dot?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh! oh!

VILMON.

Mais, notre tante
Est folle de sa nièce, et vous voit arriver
Du fond de la Biscaïe exprès pour l'enlever....

JERSAC, *d'un air pensif.*

Eh! que ne parle-t-elle? On peut la satisfaire,
Et...

VILMON, *finement.*

Rester à Paris? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après?

VILMON.

Et vos parents,
Une famille.

JERSAC.

Bah!

VILMON.

Tous vos arrangements;
Cela seroit trop fou.

JERSAC.

Cela seroit très sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai; j'enrage!

VILMON.

L'idée, à mon avis....

JERSAC, *très content.*

Lumineuse à mon gré.

VILMON.

Vous ne la suivrez point.

JERSAC, *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la suivrai.
De mon éloignement elle me fait un crime:
A cela près, monsieur, j'ai, je crois, son estime;

Eh bien ! je vends ma charge ; elle en croira plutôt
Ce sacrifice-là, qu'une promesse, un mot ;
Et tout est aplani : la tante moins rebelle
Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle ;
Le sensible Melcour à mon hymen souscrit ;
Pour la première fois la nièce me sourit ;
Dans ce moment de joie (elle est jeune, elle est femme),
L'amour peut aisément se glisser dans son âme.
Mais la mère !... Vilmon, la mère ! que d'heureux !
Notre hôtel près du sien, sa fille sous ses yeux !
A toute heure, partout, dans les cercles, à table,
On se voit, on se fête, on est inséparable.
L'une me garde l'autre, observez ce point-ci ;
Une mere au besoin veille pour un mari ;
Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires ;
J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
Ami de ces messieurs, et qui dans peu de jours
Peut me débarrasser de ma charge ; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON, *riant.*

L'agréable surprise
Que vous nous ménagez !

JERSAC, *riant aussi.*

J'avoue avec franchise
(*En s'en allant.*)
Que je n'y pensois pas ; soit. Excellent moyen !

VILMON, *seul.*

Pour nous.

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR, *d'un air troublé.*

Maudite sœur! Elle va, n'entend rien.
Monsieur de Melcour même, alarmé de sa fuite,
N'a pu me l'arrêter, et vole à sa poursuite.
Mais vous, monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu;
Jersac (rassurez-vous) va vous être rendu,
Je le sais prêt encore à remplir votre attente.

MADAME DE MELCOUR, *avec joie.*

Quoi, monsieur!...

VILMON, *lentement.*

Il fait plus; pour le bien de la tante..
Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris;
Il vient de m'en instruire, et ne m'a pas surpris.
Les mœurs de la province avoient votre suffrage,
Et non pas le séjour; on les garde à son âge.
L'heureux projet! Madame, il remédie à tout;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût;
Il laisse à votre fille une tante, une mère;
Il ne vous prive point d'une fille si chère;
Il me rend votre estime, et j'en suis très jaloux,
Madame : en la perdant, je perdois plus que vous.

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, *seule.*

Avec quelle douceur cet homme m'assassine !
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant !
Et moi-même, après tout, j'ai peine à m'en défendre.
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux. Quoi qu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver ;
J'ai peut-être un moyen.

SCÈNE XI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE, *de loin.*

Ah ! madame, qu'entends-je?
Est-il vrai? Sauriez-vous? Quel changement étrange !
Il vend, dit-on, sa charge, et se fixe à Paris.

MADAME DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille est sans doute à ce prix.
C'en est fait !..

MADAME DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une scène,
Crier, gesticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, monsieur, n'est point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il?

MADAME DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE, *avec une joie excessive.*

C'est me sauver la vie.
Quoi! vous daignez enfin lui refuser Julie?
Il ne l'épouse point? Madame, l'heureux jour!
Vous avez donc pitié de moi, de mon amour?
Eh bien! je dois, je puis vous le dire à vous-même,
Julie... il en est temps, vous savez si je l'aime,
Vous savez si ce cœur est pour elle enflammé:
J'ai le bonheur... je suis... j'ose me croire aimé.

MADAME DE MELCOUR, *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux soit propice ou sévère,
Qu'elle vous aime ou non, monsieur, je suis sa mère;
Je l'ai dit, le répète, et c'est un dessein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris;
Jersac veut s'y fixer, Jersac n'est plus mon gendre.
(*Avec finesse.*)
Par la même raison vous n'y pouvez prétendre,
Par la même raison je la refuserois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends-je? Je pourrois!...

MADAME DE MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer?...

TERVILLE.

Madame, au bout du monde,
Partout, dans un désert.

MADAME DE MELCOUR, *à part, avec joie.*

Sa démence est profonde.

(*Haut.*)
La province, monsieur, lorsqu'à Paris déja...

TERVILLE.

La province, madame? Eh! l'on n'est bien que là.
C'est là qu'on sait aimer, qu'on jouit de son âme,
Qu'on est heureux, je dis heureux, près de sa femme;
Point de distractions, les moments les plus doux;
On ne vit que pour elle, elle aussi que pour vous;
Chaque jour, chaque instant, chaque lieu vous rassemble;
On ne se quitte pas, on dîne, on soupe ensemble.
Julie... oh! la province est un divin séjour!

MADAME DE MELCOUR, *toujours plus contente.*

Change-t-on de liens, de demeure en un jour?
Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même;
Je puis... vous le savez, et je suis libre et j'aime.

MADAME DE MELCOUR.

Bon! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

MADAME DE MELCOUR.

L'honneur, oui; mais pourtant il vous faudroit, monsieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge? Eh! qu'à cela ne tienne;
(*A part.*)
Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense à quitter la sienne;
O ciel! si je pouvois!... Je crois l'apercevoir.

MADAME DE MELCOUR, *à part, très gaie.*

Que de gens étonnés!

TERVILLE.

(*A lui-même.*)

Je reviens. Quel espoir!

Dieux!

SCÈNE XII.

MADAME DE MELCOUR, *et dans le fond du théâtre* M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN, *ayant chacun à la main un contrat.*

MADAME DE NOZAN, *à Melcour.*

Qu'elle cède enfin, que je la persuade,
Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade.
Je veux bien me porter. Madame, écoutez-moi.
Vous voyez ce papier?

MADAME DE MELCOUR, *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

MADAME DE NOZAN.

Bon. Ce n'est qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dressé, tout prêt, et qui m'engage
A monsieur de Vilmon; vous entendez?

MADAME DE MELCOUR.

J'entends.

MADAME DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cent mille francs.

MELCOUR, *à sa femme.*

Moi, je vous en propose un autre tout contraire,
Où, grâce à moi, Julie est nommée héritière,
Et que madame encore a bien voulu dicter.
Vous avez à choisir, pourriez-vous hésiter?

MADAME DE MELCOUR, *gaîment.*

Quoi! deux contrats?

MADAME DE NOZAN.

Oui, deux; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

MADAME DE NOZAN, *d'un ton dur.*

Ou ma nièce.

MELCOUR.

Oui, Julie...

MADAME DE NOZAN.

Épouse non Jersac, mais Terville.

MADAME DE MELCOUR.

Fort bien.

MADAME DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, sans excepter rien?

MADAME DE NOZAN.

Vous riez? mais ma sœur, mais je dois me connoitre!
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très inutilement; car ici, dès ce jour,
La chose sera faite et faite sans retour.

MADAME DE MELCOUR.

C'est une tyrannie.

MADAME DE NOZAN *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?

SCÈNE XIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR, *à Julie.*

Venez, venez tomber aux pieds de votre mère,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE, *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider;
Et je n'ai qu'une grâce, hélas! à demander...

MADAME DE NOZAN, *pleurant aussi.*

Tais-toi, petite sotte, imbécile pleureuse;
Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.
(*A madame de Melcour, d'un ton très ferme.*)
Ou signez, ou je signe.

SCÈNE XIV.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE, *accourant, à madame de Melcour; il se place entre elle et sa fille.*

Enfin, je suis heureux.

JERSAC, *accourant, à madame de Nozan.*

Enfin je suis, madame, au comble de mes vœux:
Plus de charge.

TERVILLE, *à madame de Melcour.*

Je l'ai; je me fixe à Baïonne.

JERSAC, *à madame de Nozan.*

Je me fixe à Paris.

MADAME DE MELCOUR.

Mais, monsieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en aussi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter?

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et monsieur, d'acheter.

TERVILLE, *à madame de Melcour.*

Nous venons de signer un écrit l'un et l'autre.

JERSAC, *à madame de Nozan.*

Chez vous-même, un dédit.

(Il le montre.)

TERVILLE, *à Julie.*

Quel bonheur est le nôtre!

JERSAC, *à Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON, *étonné.*

Qu'ai-je donc fait ici?

MELCOUR.

Terville, y pensez-vous?

MADAME DE NOZAN, *à Terville.*

Quoi! monstre, vous aussi...

(Terville va se placer à côté de madame de Nozan, et Jersac à côté de madame de Melcour.)

TERVILLE.

(A Melcour.) (A Vilmon.)

O madame, monsieur, monsieur, mademoiselle!
Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle?

(*A madame de Nozan.*)

Pardon, que voulez-vous? Que faut-il? Son bonheur?
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes soins. Il n'est rien dont je ne vous réponde;

(*A Melcour.*)

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde;
Je serai son ami, son époux, son amant.
Eh! je n'ai pas besoin d'en faire le serment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:
Mais ne disposez point de moi malgré moi-même.

MADAME DE NOZAN, *à madame de Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! j'ai trop désuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord sans doute en mon absence,
J'aime mieux m'éloigner et pleurer en silence;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.

(*En se jetant aux pieds de sa mère.*)

C'est votre fille, hélas! c'est moi qui vous conjure.

MADAME DE MELCOUR, *attendrie.*

Je ne résiste plus au cri de la nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune; en un jour, je faisois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime:
Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même.
Reste auprès de ta mère, et soyons tous heureux:
Je t'unis à Terville.

(*Elle signe.*)

TERVILLE.

O ciel!

JULIE.

Qu'entends-je?

MELCOUR, *avec joie.*

Dieux!

MADAME DE NOZAN, *avec joie.*

Ma sœur!

MADAME DE MELCOUR, *à Jersac.*

Vous ne veniez, monsieur, dans ma famille...

MADAME DE NOZAN.

Que pour compter des sacs et marchander sa fille.

MADAME DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal;
Je viens en poste, exprès, marier mon rival!
On me trompe à plaisir; et par un tour d'adresse,
On m'enlève à la fois ma charge et ma maîtresse;
Et je paierois encor ce dédit! Non, morbleu,
Non, fallût-il plaider pendant vingt ans. Adieu.

(Il sort.)

MADAME DE NOZAN, *à Jersac.*

Je paierai le dédit.

SCÈNE XV.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE MELCOUR.

Embrassez-moi, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille!

TERVILLE.

Nous allons vivre ensemble !

JULIE.

O jour heureux pour moi !

MADAME DE NOZAN, *à Vilmon:*

Vous étiez peu tenté de m'épouser, je croi?
Ah ! ma sœur, pour jamais comptez sur ma tendresse.
(*Aux autres acteurs.*)
Vous voyez : rien ne peut résister à ma nièce.

FIN DE LA MÈRE JALOUSE.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 23 novembre 1772.

PERSONNAGES.

ÉRASTE, anglomane.
BÉLISE, sœur d'Éraste.
SOPHIE, jeune parente d'Éraste.
DAMIS, amant de Sophie.
LISIMON, ami d'Éraste et oncle de Damis.
FINETTE, suivante de Sophie.
LOLIVE, valet d'Éraste.
Deux autres laquais d'Éraste.

La scène se passe dans un salon d'une maison de campagne d'Éraste, à quelque distance de Paris.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

DAMIS, *en habit à l'angloise, avec une petite perruque ronde;* FINETTE, *avec un petit chapeau à l'angloise.*

FINETTE.

C'est vous, monsieur Damis?

DAMIS.

Chut!... Blacmore est mon nom.
De plus, Anglois, souviens-t'en.

FINETTE.

Bon!
De ce déguisement que faut-il que j'augure?

DAMIS.

'u le sauras; mais par quelle aventure
Te rencontré-je en ce logis?
Lorsque je quittai ce pays,
Pour faire un tour en Angleterre,
Chez la marquise d'Enneterre
Tu servois?

FINETTE.

Il est vrai; mais, avec de gros biens,

Prodigue par caprice, avare par nature,
Elle est impérieuse et dure;
Ne hait que son époux, et n'aime que ses chiens.
Que sans cesse pour eux il fût maltraité, passe :
C'est un mari; mais moi, j'en devins bientôt lasse.
Un beau jour je quittai madame et ses gredins.
Enfin, je sers ici.

DAMIS.

Tant mieux. Pour mes desseins
Je t'y trouve à propos. Finette est mon amie,
Et n'a pas oublié que je suis libéral?

FINETTE.

Oh! j'oublierois mon nom. Chez moi c'est maladie.

DAMIS, *lui donnant une bague qu'il avoit au doigt.*

Ceci t'en guérira : prends.

FINETTE, *prenant la bague et la considérant.*

La bague est jolie.
(Elle la met à son doigt, en faisant la révérence.)
On ne refuse pas le remède à son mal.
Çà, pour bien m'acquitter, monsieur, que faut-il faire?

DAMIS.

Me mettre au fait d'Éraste et de son caractère.
Je n'en suis instruit qu'à demi.

FINETTE.

Votre oncle, cependant, est son meilleur ami.

DAMIS.

S'il faut qu'Éraste à Lisimon ressemble,
C'est un philosophe parfait.
Mais lorsque l'amitié les a liés ensemble,
J'étois absent.

FINETTE.

Votre oncle est un sage, en effet;

S'il est pourtant permis à quelqu'homme de l'être.
Éraste l'est bien moins qu'il ne le veut paroître.
Un trait, pourtant, lui fait honneur.

DAMIS.

Quel trait?

FINETTE.

Il suffit seul pour vous peindre son cœur.
Sophie...

(Elle s'arrête et regarde Damis.)

DAMIS, *vivement.*

Eh bien! achève donc : Sophie?....

FINETTE.

Oh! oh! quel feu! je gagerois ma vie....

DAMIS, *l'interrompant.*

Ne gage point, et finis promptement.
Tu disois que Sophie?....

FINETTE.

Eut pour père Pirante,
mi d'Éraste, et son parent;
me d'une fortune brillante
rivé par un maudit procès,
Il soutint d'une âme constante
Ce revers, que sa mort suivit pourtant de près.
Sophie étoit lors en bas âge,
Et son père pour héritage
N'avoit à lui laisser qu'un fonds très décrié,
L'amitié d'un parent. Qui s'y seroit fié?

DAMIS.

Tout cœur honnête.

FINETTE.

Eh bien! Pirante osa le faire;
Et par un testament d'espèce singulière....

DAMIS, *l'interrompant.*

Qu'ordonne-t-il?

FINETTE.

Vous allez voir.

« Ma chère enfant, dit-il, va demeurer sans père;
« Elle est l'unique bien qui soit en mon pouvoir.
« Du don de la nourrir, élever et pourvoir
« Je fais mon ami légataire. »

DAMIS.

Que cet acte est touchant! Il honore, à jamais,
L'ami capable de le faire,
Et l'ami digne d'un tel legs.

FINETTE.

Éraste l'accepta, sans y mettre de faste.
Un couvent est l'asile où des soins assidus
Ont formé Sophie aux vertus.
Elle comptoit seize ans, quand une sœur d'Éraste....

DAMIS, *l'interrompant.*

Quelle est cette sœur?

FINETTE.

Entre nous,
C'est un composé rare, et qui par fois allie
Un bon sens étonnant à beaucoup de folie.
Veuve, grâces au ciel, de son troisième époux,
Elle vint demeurer au logis de son frère.
Notre orpheline alors quitta son monastère.
Un an depuis s'est écoulé:
En sorte que, tout calculé,
La pauvre enfant est affligée
De dix-sept ans, et partagée
De trésors qui s'en vont croissant
Chaque jour, et s'embellissant.

DAMIS.

Ah! Finette, qu'elle est charmante!
Au couvent où Sophie a d'abord demeuré,
Habite une mienne parente
Qu'y vient voir quelquefois cet objet adoré.

FINETTE.

C'est donc là que Sophie offerte à votre vue....

DAMIS, *l'interrompant.*

C'est là que, pour jamais, j'ai fait vœu de l'aimer.

FINETTE.

Comment s'en empêcher?

DAMIS.

Sa beauté t'est connue?

FINETTE.

Et je sais que votre âge est prompt à s'enflammer.

DAMIS.

Mais n'avoueras-tu pas qu'un charme inexprimable...

FINETTE, *l'interrompant.*

Vous l'aimez, monsieur, tout est dit...
Comme sa propre fille Éraste la chérit,
Et c'est à cet égard un homme incomparable.

DAMIS.

Je le trouve très respectable.

FINETTE.

C'est là son beau côté; mais voyez le revers.
Il s'est fait singulier pour être philosophe.
C'est la source de cent travers,
Qui, de tout le public, lui valent l'apostrophe
Du plus grand fou de l'univers.
Placé dans la magistrature,
Où l'on vante, à bon droit, son savoir, sa droiture,

Il faut bien qu'à la ville il en porte l'habit ;
Mais dans cette campagne où d'ordinaire il vit,
On s'habille, on se coiffe et l'on *toste* à l'angloise.
(J'estropiai long-temps ce mot encor nouveau.)
A son œil prévenu sans un petit chapeau
Il n'est point de femme qui plaise.

DAMIS.

Je trouve qu'en effet il te sied assez bien ;
Mais je crois qu'à Sophie...

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh ! sans doute... Il n'est rien
Qui d'Éraste obtienne l'estime,
Si venu d'Angleterre il n'en porte le sceau.
Chez ce peuple tout est sublime,
Et chez nous il n'est rien d'utile ni de beau.

DAMIS.

C'est une nation estimable.

FINETTE.

Sans doute ;
Mais exclusivement la vouloir estimer,
Tout admirer chez elle, et chez nous tout blâmer,
Soutenir qu'autre part personne ne voit goutte !

DAMIS.

C'est fort mal fait. A mon avis,
Tout peuple a ses défauts, et tout peuple a son prix ;
Mais à des préjugés s'il faut que l'on se livre,
Par préférence un citoyen doit suivre
Ceux qui lui font aimer son prince et son pays.

FINETTE.

Avec mille vertus il a cette manie.
Ne prétend-il pas que Sophie
Apprenne incessamment l'anglois ?

DAMIS.

Tu vois son maître.

FINETTE.

Vous?

DAMIS.

Te voilà bien surprise?

FINETTE.

Aux belles, je le sais, vous parlez bon françois;
Mais l'anglois?

DAMIS.

Je l'ignore.

FINETTE.

Eh! comment donc?...

DAMIS.

Sottise!

Enseigner ce qu'on ne sait pas,
Est-ce chose, dis-moi, si rare dans le monde?
Que de gens à Paris, bien vêtus, gros et gras,
Dont sur ce beau secret la cuisine se fonde!

FINETTE.

Éraste, cependant...

DAMIS, *l'interrompant.*

Des Anglois il fait cas; ——
Mais je sais que pour lui leur langue est de l'arabe:
Il n'en sait pas une syllabe.
Moi j'en puis écorcher quelques mots, au besoin.

(Il contrefait l'accent anglois.)

O di dou? Miss, kiss mi.

FINETTE.

Ce mot a de quoi plaire.

DAMIS, *voulant l'embrasser.*

Il faut te l'expliquer.

FINETTE, *l'interrompant.*

Épargnez-vous ce soin.

DAMIS.

Je suis muni d'une grammaire.
Londres fut un temps mon séjour;
Et puis j'aurai pour moi la fortune et l'amour.

FINETTE.

L'amour? Vraiment Éraste en condamne l'usage.
Avec ce regard tendre et ce joli visage,
(Jugez combien cet homme est fou!)
De sa jeune pupille il prétend faire un sage,
Qui, renonçant au mariage,
Dans sa retraite de hibou,
Perde à philosopher le plus beau de son âge,
Et prenne, au lieu d'amour, de l'ennui tout son soûl.

DAMIS.

Il faut m'aider à rompre un projet si blâmable.

FINETTE.

Mais Sophie à vos vœux est-elle favorable?

DAMIS.

Mon amour n'a point éclaté:
Mes regards seuls ont déclaré ma flamme.
Je croirois cependant avoir touché son âme,
Si ses yeux ne m'ont pas flatté.

FINETTE.

De son cœur ils sont la peinture.
La naïve Sophie, en sa simplicité,
Est une glace encor pure,
Qui réfléchit la nature
Dans toute sa vérité.

DAMIS.

Mais j'ai pu me tromper moi-même.

Sophie ignore encore à quel excès je l'aime,
Et cet amour fait tout mon prix.

FINETTE.

Si modeste à vingt ans, tandis qu'en cheveux gris
Il est tant de fats honoraires !
Vous êtes un phénix, et l'on ne voit plus guères...
(Apercevant Eraste.)
Mais Éraste s'avance... Adieu.
Il est très important de prévenir Sophie.
Je m'en charge.

DAMIS.

A tes soins mon amour se confie.
(Finette sort.)

SCÈNE II.

ÉRASTE, *vêtu à l'angloise*; DAMIS.

ÉRASTE.

PARDONNEZ-MOI si, dans ce lieu,
Je me suis un peu fait attendre.
Avec mes ouvriers j'étois dans mon jardin,
Où, par un changement qui doit peu vous surprendre,
Suivant l'usage anglois, j'ai voulu, ce matin,
Qu'on fît, d'un grand parterre, un petit boulingrin.
J'y veux avoir de tout; des vallons, des collines,
Des prés, une plaine, des bois,
Une mosquée, un pont chinois,
Une rivière, des ruines...

DAMIS, *l'interrompant, en imitant l'accent anglois, qu'il affecte pendant toute cette scène.*

Vous avez donc, monsieur, un immense terrain?

ÉRASTE.

Moi? point : trois arpents, dont Le Nôtre
A jadis tracé le dessin.
On vante sa façon; je préfère la vôtre.

DAMIS.

Je vois que vous avez du goût.

ÉRASTE.

Si je ne puis en grand imiter la nature,
D'un parc anglois, du moins, j'aurai la miniature.
Ma foi! vous nous passez en tout,
Même dans les beaux arts. Hogard dans la peinture,
Hindel dans la musique...

DAMIS, *l'interrompant.*

Hindel est Allemand.
Prenez garde, monsieur.

ÉRASTE.

L'est-il?

DAMIS.

Assurément.

ÉRASTE.

Laissons cela, monsieur. Qu'est-ce qui me procure
L'honneur?...

DAMIS, *l'interrompant.*

Premièrement, la curiosité.
La France, dans son sein, n'a point de rareté
Qui doive plus que vous attirer la visite
D'un étranger, curieux de mérite.

ÉRASTE.

On m'accuse, monsieur, de singularité.
Et vous m'en trouverez peut-être;
Mais en voyant ce que les hommes font,

Je m'applaudis que le ciel m'ait fait naître
Si différent de ce qu'ils sont.

DAMIS.

Permis à vous, monsieur, de l'être.
A Londres chacun prend la forme qu'il lui plaît.
On n'y surprend personne en étant ce qu'on est.
Quant à moi, je suis ce Blacmore
Dont on vous a parlé pour enseigner l'anglois.

ÉRASTE.

De vous Dorante hier m'entretenoit encore.
Il m'en faisoit vraiment un grand éloge!.. Mais
A votre physionomie,
Beaucoup plus qu'à lui je m'en fie.
On se peint dans ses traits comme dans un miroir.
Locke l'a dit.

DAMIS.

Je crois...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Par exemple, à vous voir,
Vous êtes un penseur?

DAMIS.

Oh! monsieur...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je parie
Que sur vous le beau sexe a fort peu de pouvoir,
Que l'amour à vos yeux n'est rien qu'une folie?
Hein? suis-je pénétrant? et n'admirez-vous pas...

DAMIS, *l'interrompant.*

Jamais je n'admire.

ÉRASTE.

En tout cas,

Si votre esprit jamais n'admire,
Il trouvera chez nous ample matière à rire.

DAMIS.

Jamais je ne ris.

ÉRASTE, *à part.*

Oh ! cet homme est bien Anglois !...
Bien bon !

DAMIS.

On rit de tout chez les François.
Sachez, monsieur, qu'en Angleterre
On se pend quelquefois, mais qu'on n'y rit jamais.

ÉRASTE.

Ah ! si dans ce pays j'avois un coin de terre !

SCÈNE III.

SOPHIE, BÉLISE, FINETTE, ÉRASTE, DAMIS.

ÉRASTE, *à Sophie, en lui présentant Damis.*

Sophie, approchez-vous... Voilà le précepteur...
(Voyant que Sophie est toute interdite.)
De l'embarras? de la rougeur?

SOPHIE, *à part.*

Finette en vain m'a prévenue,
Je ne puis...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Pourquoi donc baisser ainsi la vue?
Ce maître-là ne fait pas peur...
(Montrant Damis.)
Et monsieur est fait de manière
A trouver plus d'une écolière.

ÉRASTE.

Eh bien ! ma sœur, vous n'en vaudrez que mieux.

Étudiez la langue angloise.
Il peut fort bien montrer à deux.

BÉLISE.

Moi, de l'anglois? A Dieu ne plaise!

DAMIS, *bas, à Sophie, sans l'accent anglois.*

Si vous me découvrez, vous me donnez la mort.

SCÈNE IV.

DEUX LAQUAIS, *apportant une table à thé toute servie;*
ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

(Les deux laquais placent la table, et mettent des sièges autour.)

ÉRASTE, *à Damis.*

A l'angloise, de bon accord,
Ici le déjeuner, le matin, nous rassemble.
Ma pupille verse le thé...
Asseyons-nous.

(Éraste, Bélise, Sophie et Damis s'asseyent autour de la table. Finette reste debout. Sophie verse le thé, et les deux laquais sortent.)

SCÈNE V.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Sophie, qui paroît troublée en versant le thé.*

La main vous tremble?

BÉLISE, *à Sophie.*

Vous n'avez point votre gaîté?

SOPHIE.

Depuis un temps je l'ai perdue.

BÉLISE.

Comment?

SOPHIE.

Je ne sais pas comme elle étoit venue;
Je ne sais pas comment elle a pu me quitter.

DAMIS, *avec l'accent anglois.*

Peut-être qu'en ce lieu ma présence vous gêne?

SOPHIE.

Oh! vous n'en pouvez pas douter.

ÉRASTE, *à Damis.*

De ce discours naïf n'ayez aucune peine.
Elle n'a vécu qu'avec nous.
Quand elle aura reçu quelques leçons de vous,
Elle sera plus à son aise...
(*A Sophie.*)
Allons, près de monsieur avancez votre chaise.
Pourquoi vous tenez-vous si loin?

SOPHIE.

Mais, monsieur, il n'est pas besoin.

DAMIS, *à Éraste, avec l'accent anglois.*

Mademoiselle en est aux éléments, j'espère?
Et tant mieux; c'est ainsi que j'aime une écolière.
Moins elle sait, et plus je m'y donne de soin.

SCÈNE VI.

LOLIVE, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

LOLIVE, *à Éraste, en lui donnant une lettre.*

Une lettre de Londre.

(*Éraste prend la lettre, et Lolive sort.*)

SCÈNE VII.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à part, en décachetant la lettre.*

(A Damis, après avoir regardé le dedans de la lettre, et en la lui donnant.)

Ouvrons... Tenez, mon maître,
C'est de l'anglois. Lisez. Ce que j'y puis connoître,
C'est qu'elle est de Cobbam.

DAMIS, *embarrassé.*

Fort bien!

ÉRASTE.

Le bon milord,
Blessé que notre langue étende son empire,
Possède le françois et ne veut pas l'écrire.

DAMIS.

Il a tort... Ce Cobbam est votre ami?

ÉRASTE.

Très fort!

DAMIS.

Cette lettre contient quelque secret peut-être?

ÉRASTE.

Bon. Un de ses enfants se devoit marier;
Sans doute ce billet m'en apprend la nouvelle.

DAMIS.

Je crains...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

C'est mon affaire.

DAMIS.

On ne peut le nier.

Cependant...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Lisez donc.

DAMIS, *à part, sans l'accent anglois.*

Je l'échapperai belle,

Si je puis !... Essayons.

(*Haut, et en faisant semblant de lire, avec l'accent anglois.*)

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de ma fille... »

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Sa fille ? Il n'en a pas.

DAMIS, *avec l'accent anglois, tout le reste de cette scène, et jusqu'à la fin de la neuvième.*

N'ai-je pas dit son fils ?

ÉRASTE.

Non.

DAMIS.

Ma bouche, en ce cas,

(*Feignant de lire, et lui montrant la lettre.*)

S'est méprise... *Mon fils*, voilà le mot, *briquen.*

ÉRASTE.

De grâce !

Continuez.

DAMIS, *recommençant.*

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de mon « fils, et qui s'est fait à ma grande satisfaction...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

La chose a bien changé de face.
Ce mariage-là n'étoit point de son goût.

DAMIS.

Il vous le dit : tenez, écoutez jusqu'au bout.

(Il fait semblant de lire.)

« Je n'ai pas toujours pensé de même. Vous saurez les « raisons qui m'ont fait changer de sentiment. Je ne vous « écris qu'un mot; mais je vous dirai les détails à Paris, « où je compte, dans peu, avoir le plaisir de vous em- « brasser. »

(Il rend la lettre à Éraste, qui la met dans sa poche.)

ÉRASTE.

Il n'est donc plus si fort tourmenté de sa goutte?
Bien agréablement je me trouve surpris!
Je l'ai cru hors d'état d'entreprendre une route.

DAMIS.

La satisfaction.. ce mariage... un fils...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je serai bien charmé de le voir à Paris.
Ce n'est pas un esprit frivole
Que celui-là! Sur ma parole,
Peu de gens seront de son goût.
Avons-nous des hommes en France?
Des colifichets, et c'est tout!
Les précepteurs du monde à Londre ont pris naissance.
C'est d'eux qu'il faut prendre leçon.
Aussi je meurs d'impatience
D'y voyager!.. De par Newton,
Je le verrai ce pays où l'on pense.

BÉLISE.

Mon frère, on pense en tout pays.

Celui-là, selon vous, l'emporte sur le nôtre;
Mais voyez-le, et je vous prédis
Que vous en reviendrez meilleur juge du vôtre.

SCÈNE VIII.

LOLIVE, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS FINETTE.

ÉRASTE, *à Lolive.*

QUE veut Lolive encor?

LOLIVE.

Monsieur,
C'est que, dans ce moment, un cheval vous arrive,
Dont l'allure brillante et vive...

ÉRASTE, *l'interrompant, et se levant, ainsi que Bélise, Sophie et Damis.*

Il faut le voir.

(Lolive sort.)

SCÈNE IX.

ERASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Damis.*

C'EST un coureur,
Que j'ai fait venir d'Angleterre,
Et qui, dans Neumarket, gagna plus d'un pai

BÉLISE.

Oh bien! je fais, mon frère, une gageure ici.

ÉRASTE.

Quoi donc?

BELISE.

Qu'il étendra notre sage par terre;
Qu'à la philosophie il cassera le cou.

ÉRASTE.

Votre amitié, ma sœur, mal à propos s'effraie.

BÉLISE.

Je vous dis que vous êtes fou !
Il vous faut un cheval comme au père Canaie,
Un doux et paisible animal,
Qui, plus que son maître, soit sage,
Et qui ne songe point à mal,
Tandis que votre esprit dans la lune voyage.

ÉRASTE.

Venez toujours voir celui-ci.

BÉLISE.

Trouvez bon que je reste ici.
Tout ce que produit l'Angleterre,
Vous l'admirez ? Moi, de ce pays-là
Tout me déplaît ; charbon de terre,
Philosophes, chevaux.

DAMIS.

Préjugés que cela,
Madame.

BÉLISE.

Oh ! quant à vous, monsieur Blacmore, passe.
Malgré votre pays... on peut vous faire grâce.
(Éraste sort avec Sophie et Damis.)

SCÈNE X.

BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *suivant des yeux Damis.*

Sais-tu bien qu'il est fait au tour,
Finette ? Dans son air, cet Anglois est unique.

FINETTE.

Si bien que, dans ces lieux s'il fait quelque séjour,
Voilà pour vos vapeurs un fort bon spécifique?

BÉLISE.

Oh! Finette, déja j'en avois un tout prêt.

FINETTE.

Un tout prêt? Comment donc! je vous en loue, et c'est?

BÉLISE, *voyant que Finette montre de la surprise.*

Un mari... Qui t'étonne? Est-ce donc qu'à mon âge
On ne peut pas encor songer au mariage?
Ne puis-je décemment brûler d'un chaste feu?

FINETTE.

Déja veuve trois fois, c'est avoir du courage.
Vous êtes heureuse à ce jeu;
Mais...

BÉLISE, *l'interrompant.*

De mon choix tu loueras la sagesse.

FINETTE.

Jeune?

BÉLISE.

Et sans ressembler à nos marquis brillants,
Qui n'ont déja plus à trente ans
Que les travers de la jeunesse.

FINETTE.

De l'esprit?

BÉLISE.

Ce n'est pas précisément son lot;
Mais je n'ai pas besoin qu'il fasse d'épigramme.
Quand un époux aime sa femme,
Et l'aime bien, ce n'est jamais un sot.

FINETTE.

On ne peut mieux penser, madame,

Ni plus sagement se pourvoir.
D'un autre œil, cependant, la chose se peut voir,
Et je crains qu'Éraste ne blâme...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Il approuvera mon projet.
Il faut qu'il file doux... j'ai surpris son secret.

FINETTE.

Quoi donc?

BÉLISE.

Notre prétendu sage...
(Je te croyois de meilleurs yeux!)
Tous ses discours fastidieux
Contre l'amour...

FINETTE, *l'interrompant.*

Eh bien?

BÉLISE.

Vain étalage!
Système de l'esprit, démenti par le cœur!
Le sien brûle en secret; Sophie est son vainqueur.

FINETTE.

Vous croyez, madame, qu'il aime?

BÉLISE.

Oh! j'en suis sûre.

FINETTE, *voyant revenir Éraste.*

Chut! madame... C'est lui-même.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *à Éraste, qui revient boitant.*

Mon frère, vous boitez?

ÉRASTE.

Moi? non.

BÉLISE.

La chose est sûre,

Vous boitez, vous dis-je.

ÉRASTE.

Oh ! fort peu.

BÉLISE.

Je vois que j'avois fait une bonne gageure.

ÉRASTE.

Ce n'est rien.

BÉLISE.

Le coureur aura joué son jeu?

ÉRASTE.

Une gaîté.

BÉLISE.

Je crains...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Ma sœur, je vous en prie,

Laissons cela. Je veux vous parler de Sophie.

Je m'aperçois que, depuis quelque temps,

Elle n'a plus cette aimable folie,

Partage heureux de l'âge en son printemps,

Lorsqu'ignorant encore et le monde et les choses,

Dans le champ de la vie on ne voit que des roses...

(*A Finette.*)

Finette, qu'en dis-tu?

FINETTE.

Mais, monsieur, entre nous,

Je dis qu'il n'en faut pas chercher bien loin les causes.

ÉRASTE.

Comment?

BÉLISE.

Vous avez fait un projet des plus fous;

Mais la nature est plus forte que vous.
Vous ne la rendrez pas muette.
Je me trompe, ou déja Sophie éprouve en soi
Cette agitation secrète
D'une âme qui se sent sourdement inquiète,
Sans bien savoir encor pourquoi.

FINETTE, *à Éraste.*

Il faudroit à Sophie autre chose qu'un livre.
A son âge, monsieur, le cœur a ses besoins.
Un époux, par ses tendres soins,
Fait sentir qu'il est doux de vivre.

ÉRASTE.

De quoi parles-tu là? D'un être de raison.
Est-ce donc pour s'aimer que l'on s'épouse? Bon!
On veut perpétuer sa race,
On veut tenir un grand état.
L'avarice et l'orgueil président au contrat;
Mais, bientôt, lit à part, table où l'ennui se place,
Écarts des deux côtés, souvent fâcheux éclat,
Font voir que le bonheur n'est pas dans l'opulence;
Qu'en l'irritant sans cesse on éteint le désir,
Et que souvent le riche a tout en abondance,
Hors l'innocence et le plaisir.

BÉLISE.

Mais croyez-vous, mon frère, que Sophie
Puisse avec vous demeurer décemment
Quand je n'y serai plus?

ÉRASTE.

Comment?
Vous voulez me quitter?

BÉLISE.

Mais.... Je me remarie.

ÉRASTE.

Ma sœur, c'est une raillerie?

BÉLISE.

Raillerie est fort bon!... Oh! c'est un fait certain.
Demandez à Finette.

ÉRASTE.

Entre nous, je vous prie,
Vous avez fait mourir trois maris de chagrin,
Et n'êtes pas contente?

FINETTE.

On n'en sauroit rabattre:
Nous avons fait le vœu d'en expédier quatre.

BÉLISE.

Je n'aime pas vos libertés,
Finette. Laissez-nous; sortez.

(Finette sort.)

SCÈNE XII.

ÉRASTE, BÉLISE.

ÉRASTE.

A vos dépens, au moins, elle a sujet de rire:
Vous êtes folle, il faut le dire;
Et vous allez sur vous attirer les railleurs.

BÉLISE.

Je vous dirai, mon frère, en termes plus honnêtes,
Qu'un sage (puisqu'enfin, pour nos péchés, vous l'êtes)
N'est bon qu'à donner des vapeurs;
Que dans votre logis l'ennui par trop abonde;
Que depuis un an je m'en meurs.
Un mari, du moins, on le gronde;
C'est un amusement.

ÉRASTE.

Je vous croyois pour moi
Plus d'amitié, ma sœur?

BÉLISE.

Eh! mais, en bonne foi,
J'en ai beaucoup!... Chez vous, mon frère,
Le cœur est excellent. Quant à l'esprit...

ÉRASTE.

Eh bien?

BÉLISE.

Souffrez que je n'en dise rien.
Vous voulez que l'on soit sincère,
Je pourrois l'être trop.

ÉRASTE.

Enfin, vous me quittez,
Et d'un nouvel époux...

BÉLISE, *l'interrompant.*

C'est chose décidée...
Mais il me vient, pour vous, une excellente idée.

ÉRASTE.

Pour moi?

BÉLISE.

Pour vous-même. Écoutez.
A l'aimable Sophie, à vous, je m'intéresse;
Épousez-la.

ÉRASTE.

Vous plaisantez?...
(*A part.*)
Connoîtroit-elle ma foiblesse?

BÉLISE, *d'un air malin.*

Sophie a des appas.

ÉRASTE, *d'un air embarrassé.*

Son âme a des beautés.

BÉLISE.

Oh ! oui : deux grands yeux, pleins de flamme,
Embellissent beaucoup une âme....
Mon frère, parlons sans détour,
Plus d'un sage s'est pris aux pièges de l'amour.
Tandis que contre lui vous préveniez Sophie,
Le drôle, en tapinois, à la philosophie
N'auroit-il pas joué d'un tour?

ÉRASTE, *à part.*

(A Bélise.)

Il est trop vrai !... Ma sœur, vous êtes femme,
Vous voyez de l'amour partout.

BÉLISE.

Mon frère, contre lui tel hautement déclame
Dont il pousse le cœur secrètement à bout.

ÉRASTE.

Eh ! mais...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Riche, et d'un sang dont l'origine est pure,
Votre septième lustre à peine est révolu.

ÉRASTE.

Il est vrai que sortant de la magistrature,
Ainsi que je l'ai résolu...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Quant à ce dernier point, il ne sauroit me plaire.
Mais ce projet encor n'est formé qu'à demi ;
Et vous m'avez promis expressément, mon frère,
Que vous consulteriez Lisimon votre ami.

ÉRASTE.

Je l'attends ce jour même, et vous tiendrai parole.

Mais de ses sentiments je suis très assuré.
A l'amour des beaux-arts, à l'étude livré,
Pour l'Hélicon, lui-même a quitté le Pactole.

BÉLISE.

Sa sagesse me plaît ; elle n'a rien d'outré.
(*Apercevant Sophie.*)
Quant à notre orpheline.... Oh! je la vois paroître.

ÉRASTE, *examinant Sophie qui arrive.*

Elle semble rêver.

BÉLISE.

Vous voilà tout ému.
Comme amant faites-vous connoître.
Dévoilez votre cœur à son cœur ingénu.
Tâchez de dérider ce front triste et sévère.
C'est un enfant qui n'a rien vu.
Que sait-on? vous pourrez lui plaire.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

SOPHIE, ÉRASTE.

SOPHIE, *rêvant, à part et sans voir Éraste.*

Rien n'est égal au trouble de mon cœur :
Éraste a bien raison : le tourment de la vie,
C'est d'aimer.

ÉRASTE, *à part.*

Comment puis-je, avec quelque pudeur,
Lui chanter la palinodie?...
(*A Sophie.*)
A quoi rêvez-vous donc, Sophie,
En vous parlant ainsi tout haut?

SOPHIE, *à part.*

O ciel ! me serois-je trahie?...
(*A Éraste.*)
A rien, monsieur, ou peu s'en faut.
Je laissois ma pensée errer à l'aventure.

ÉRASTE, *à part.*

Que lui dirai-je?... O que l'amour
Fait faire une sotte figure !...
Je veux parler, et n'ose.

SOPHIE.

A votre tour,
Vous rêvez, monsieur?

ÉRASTE.

Ah ! Sophie...
Vous voyez contre vous un homme bien fâché.

SOPHIE.

Contre moi?

ÉRASTE, *à part.*

Je n'ai de ma vie
Senti trouble pareil.

SOPHIE.

Qu'avez-vous?

ÉRASTE.

Ce que j'ai?
De l'amour...

SOPHIE, *l'interrompant.*

De l'amour?

ÉRASTE.

Pour la philosophie...
Gardez-vous de penser qu'un cœur tel que le mien....

SOPHIE, *l'interrompant.*

Vous n'aimez qu'elle; on le sait bien.
Vous méprisez fort ceux qu'un autre amour engage.

ÉRASTE.

(*A part.*)

Mépriser, c'est beaucoup... J'enrage!

SOPHIE.

Éraste, je n'y conçois rien;
Mon étonnement est extrême:
Votre air et votre ton... Vous n'êtes pas le même.
Vous aurois-je déplu, monsieur, sans le savoir?

ÉRASTE.

Eh! morbleu!... de déplaire avez-vous le pouvoir?...
Mais puisqu'un sage, enfin, n'est marbre, ni statue...

(*Il s'arrête.*)

SOPHIE.

Daignez poursuivre.

ÉRASTE.

Non.

SOPHIE.

Je reste confondue.
Quoi donc! un philosophe au trouble, aux passions
Seroit-il sujet comme un autre?
Mais, s'il me souvient bien de vos expressions,
L'âme d'un sage (et c'est la vôtre)
Plane loin de la terre, et ressemble à ces monts
Dont un ciel libre et pur environne la tête,
Tandis qu'à leur pied la tempête
Obscurcit les tristes vallons.
Voilà, plus d'une fois, ce que m'ont fait entendre
Vos sublimes comparaisons.

ÉRASTE.

Je vous marquois le but où le sage doit tendre;
Mais vous me faites trop sentir
Combien tout homme est loin de pouvoir y prétendre.

SOPHIE, *à part.*
(A Éraste.)

Il connoît ma foiblesse... Éraste!

ÉRASTE, *à part.*

Il faut sortir.
Je ne puis me résoudre à m'expliquer moi-même;
(A Sophie.)
J'aurois trop à rougir... Adieu.
(Il sort.)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, *seule.*

A la brusque façon dont il quitte ce lieu,
Dans le fond de mon cœur il aura lu que j'aime,
Que j'ai trahi les soins qu'il prit de me former...
Mais aussi vivre sans aimer!
Si c'est là le bonheur, c'est un bonheur bien triste....
N'importe, il faut me vaincre... Oui... mon cœur y résiste;
Mais...

SCÈNE XV.

FINETTE; DAMIS, *restant un moment dans le fond du théâtre, et ne se montrant pas d'abord à Sophie;* SOPHIE.

FINETTE, *à Sophie.*

DAMIS avec vous désire un entretien.

SOPHIE.

Je l'ai trop écouté.

FINETTE.

Cependant il insiste,
Et vous cherche.

SOPHIE.

Oh bien! moi, je n'écoute plus rien.
Annoncez-lui que s'il persiste
A rester en ce lieu, contre ma volonté,
On saura sa témérité.
Je veux qu'il s'éloigne sur l'heure.
Je deviens sa complice en le souffrant ici.

DAMIS, *venant se jeter aux pieds de Sophie, et sans l'accent anglois.*

Dites que vous voulez qu'il meure.

SOPHIE.

Quoi! vous me surprenez ainsi?...
Et ne voilà-t-il pas, Damis, qu'à votre vue,
Malgré moi, mon âme est émue,
Et que je ne sais plus déja
Ce que mon propre cœur désire...
(Vivement.)
Oh! levez-vous. Tenez, cette attitude-là
Vous donne sur moi trop d'empire;
Vous me feriez d'Éraste oublier les leçons.

DAMIS.

Voulez-vous préférer de folles visions
Aux tendres sentiments d'un cœur qui vous adore?
Éraste est un extravagant.

SOPHIE.

Parlez mieux, s'il vous plaît, d'un homme que j'honore.
Je garde à ses bontés un cœur reconnoissant;
Et, sachant à quel point je lui suis redevable,

Vous m'outragez en l'offensant.
Il m'est cher, il m'est respectable.

DAMIS.

Pardonnez si l'amour...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Contre mon bienfaiteur
Je ne puis souffrir qu'il éclate.
Il perd tout pouvoir dans mon cœur,
Quand vous me voulez rendre ingrate.

DAMIS.

Ces sentiments vous font honneur,
Sophie; et je me prête à leur délicatesse,
Je ne dirai rien qui la blesse.
Qu'Éraste soit un sage; il le veut : j'y consens.
De son cœur je connois, j'admire la noblesse;
Mais que dans la fleur de vos ans
Il veuille qu'à l'étude uniquement livrée
Votre âme interdise l'entrée
A l'amour, ce sentiment doux,
Et j'ose dire encor le plus noble de tous,
Lorsque sa flamme est épurée,
C'est une façon de penser
Qu'on peut, je crois, sans l'offenser,
Appeler, tout au moins, chimérique et cruelle...

(Vivement.)

Mais c'est à vous que j'en appelle,
A votre propre cœur, qui, prompt à démentir
D'un système si vain la bizarre imposture,
Vous dit de préférer le bonheur de sentir
A l'orgueil insensé de domter la nature.

SOPHIE.

Je l'avouerai, Damis; si j'en croyois mon cœur...

DAMIS, *l'interrompant vivement.*

Vous parle-t-il en ma faveur?
J'ai voulu m'assurer du bonheur de vous plaire,
Avant de faire agir mon oncle Lisimon.
Votre tuteur le considère;
Il est son oracle, dit-on.
Puisqu'à mes vœux, enfin, vous n'êtes pas contraire...

SOPHIE, *l'interrompant à son tour.*

Je voudrois l'être.

DAMIS, *en la regardant tendrement.*

O ciel! vous le voudriez?

SOPHIE, *le regardant tendrement aussi.*

Non.

DAMIS.

Pourquoi donc, charmante Sophie?...

SOPHIE, *l'interrompant.*

A vos discours, Damis, je crains de m'arrêter :
Les amants sont flatteurs : il faut qu'on s'en défie.
Éraste me l'a dit.

DAMIS.

Eh! peut-on vous flatter?
Avez-vous un regard, un souris qui ne touche?
Sort-il un mot de votre bouche
Qui n'aille de l'oreille au cœur?
Le son de votre voix n'est-il pas enchanteur?
Quelle autre a, comme vous, cette grâce naïve,
Plus rare encor que la beauté,
Et qui, mieux qu'elle, nous captive?...
Vous flatter!

SCÈNE XVI.

ÉRASTE, *paroissant au fond du théâtre*; SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

FINETTE, *bas à Damis, en entendant Éraste.*

Prenez garde : on vient de ce côté.
Éraste... il pourroit vous entendre.

DAMIS.

(Bas.) *(Haut, à Sophie, avec l'accent anglois, pendant le reste de cette scène et la suivante.)*

Laissez-moi faire... Eh bien! jugez, par cet essai,
Si nos auteurs n'ont pas cette expression tendre...
(A Eraste, qui s'est avancé.)
Je lui disois, monsieur, un beau morceau d'Otway.
Mademoiselle s'imagine
Qu'il n'a rien d'égal à Racine.

ÉRASTE.

Oh!

SOPHIE, *à Damis.*

Mais exprime-t-il un sentiment bien vrai?
Je crains...

DAMIS, *l'interrompant.*

C'est la nature même.
Mon auteur ne feint point; son art est de sentir.

ÉRASTE.

Celui de vos auteurs qu'avant tout autre j'aime,
C'est Shakespear.

DAMIS.

Nous prononçons Chespir.

ÉRASTE.

Chespir soit... Mais, en tout, j'admire sa manière.
J'aime des fossoyeurs qui, dans un cimetière,
Moralisent gaîment sur des têtes de morts.
Nous n'avons rien chez nous de si philosophique.
Nos esprits, pour cela, ne sont pas assez forts...
Otway, dit-on, est pathétique;
Et je voudrois entendre ce morceau.

DAMIS, *embarrassé.*

Oui, mais...

ÉRASTE.

Quoi donc?

DAMIS.

Seroit-il beau
Qu'un sage, en matière pareille...
C'est de l'amour... l'amour offense votre oreille?

ÉRASTE.

C'est de l'amour anglois : je saurai me prêter.
Voyons.

DAMIS.

Il faut vous contenter.
(Damis paroît rêveur et embarrassé.)

ÉRASTE.

A quoi rêvez-vous donc?

DAMIS.

Je cherche à vous bien rendre
Ce que l'auteur fait dire à l'amant le plus tendre.
(S'adressant à Sophie.)
« Abjurez une triste erreur.
« Le ciel à l'humaine nature
« Donna la beauté pour parure,
« Et l'amour pour consolateur.

« Dans le calice de la vie,
« C'est une goutte d'ambroisie
« Qu'y versa la bonté des dieux.
« On vous a peint l'amour de crayons odieux;
« Voyez-le tel qu'il est... il s'est peint dans mes yeux.
« Ils vous disent : je vous adore;
« Mon cœur vous le dit encor mieux. »

ÉRASTE.

Savez-vous bien, monsieur Blacmore,
Que vous seriez comédien parfait?
Ma foi! si je n'étois au fait,
Je croirois voir en vous un amant véritable!

DAMIS.

Fi donc!... Et le morceau?

ÉRASTE.

Charmant!... Nos traducteurs
M'ont fait un peu connoître vos auteurs.
Les nôtres n'ont plus rien qui me soit supportable.
Avons-nous un poëte à Pope comparable?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici-bas tout est bien,
Je verrois tout aller au diable
Que je croirois qu'il n'en est rien...
(*A Sophie.*)
Incessamment vous pourrez lire
En original cet auteur.
Sentez-vous bien votre bonheur?...
(*A Damis.*)
Oh! çà, monsieur, daignez me dire,
Lui trouvez-vous des dispositions?
Sera-t-elle bientôt habile?

DAMIS.

Il le faut espérer, pourvu qu'à mes leçons
Mademoiselle soit docile.

ÉRASTE.

Comptez là-dessus; j'en réponds...
(A Sophie et à Finette qui se mettent à rire.)
Finette et vous, pourquoi donc rire?
De ce que je promets n'êtes-vous pas d'accord?

SOPHIE.

Eh! mais...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Vous me fâcheriez fort
Si vous ne faisiez pas ce que monsieur désire.

FINETTE.

Oh! c'est bien notre intention.

ÉRASTE, *à Sophie qui sort.*

Eh bien! vous nous quittez, Sophie?

SOPHIE.

Oui, je vais au jardin.
(Elle sort avec Finette.)

SCÈNE XVII.

ÉRASTE, DAMIS.

ÉRASTE.

FAITES-LEUR compagnie.
Tout en se promenant elle prendra leçon...
Si cependant cela vous contrarie,
Vous pourriez préférer mon entretien.

DAMIS.

Oui; mais
Le devoir avant tout, et le plaisir après.
(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

ÉRASTE, *seul.*

Ce maître me plaît fort : j'admire ses lumières.
Qu'à son âge on trouve un François
Également versé dans toutes les matières !
Ma pupille, avec lui, fera de grands progrès...
Mais toujours ma pupille !.. O ciel ! quelle est ma honte...
Sophie, un enfant me surmonte !
D'où naît donc son pouvoir sur moi ?
Eh bien ! des yeux, un teint... est-ce donc là de quoi
Renverser la tête du sage ?
Qu'est-ce que la beauté ? Rien qu'un vain assemblage
De traits et de couleurs... C'est fort bien raisonner !
D'où vient donc que je sens le contraire ?... J'enrage,
Et ne puis me le pardonner....
(*Montrant son cœur.*)
Sophie... Elle est là... J'ai beau faire....
Épousons-la ; prenons une moitié...
Newton ne s'est pas marié :
On me regardera comme un homme ordinaire...
(*Entendant du bruit.*)
N'entends-je pas une voiture ?... Oui.
Ce sera Lisimon : je l'attends aujourd'hui ;
Et je prétends sur cette affaire...
Je ne me trompois pas, c'est lui.

SCÈNE XIX.

LISIMON, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Ah! mon cher Lisimon, que dans cet ermitage
Il m'est doux de vous recevoir!
Que j'aurai de plaisir à posséder un sage!

LISIMON.

Je suis, de mon côté, charmé de vous y voir...
Mais que d'un autre nom votre bouche me nomme:
Ce titre est trop peu fait pour l'homme.
Le moins sage est celui qui croit l'être le plus.

ÉRASTE.

Mais ceux qui savent vous connoître...

LISIMON, *l'interrompant.*

Éraste, brisons là-dessus.
Vous savez qu'un des points entre nous convenus
C'est de ne point flatter?

ÉRASTE.

Eh bien donc! mon cher maître,
Je veux vous faire part d'un parti que je prends.

LISIMON.

Je vous parlerai vrai.

ÉRASTE.

C'est à quoi je m'attends.
Vous êtes philosophe, et m'apprîtes à l'être.

LISIMON.

La chose est aujourd'hui plus rare que le mot.
C'est un nom que chacun s'arroge:
Aussi c'étoit jadis éloge;
C'est injure à présent.

ÉRASTE.

Dans la bouche d'un sot.

LISIMON.

Il est vrai; mais, mon cher Éraste,
Savez-vous ce que c'est qu'un philosophe?

ÉRASTE.

Quoi?...

LISIMON, *l'interrompant.*

Vous croyez le savoir?... Si je vous disois, moi,
Que vous-même, souvent, en offiez le contraste.
Le philosophe fuit la singularité.
Il n'est jamais rien avec faste.
Même en le condamnant, il suit l'ordre arrêté;
Et, sans se distinguer, vêtu suivant l'usage,
Croit la seule vertu l'uniforme du sage.

ÉRASTE.

Mais...

LISIMON, *l'interrompant.*

S'il combat le vice et s'oppose à l'erreur,
Ses leçons aux humains ne sont point des outrages.
Simple en ses actions, modeste en ses ouvrages,
Il instruit sans orgueil, et blâme sans aigreur.
Voyez si ce portrait, Éraste, vous ressemble.

ÉRASTE.

Mais si je puis, monsieur, dire ce qu'il m'en semble,
Pour fuir l'air prétendu de singularité
Faut-il suivre en aveugle un vulgaire hébété?
Doit-on, à votre avis, respectant les usages,
Agir comme les fous, pensant comme les sages?
Est-ce ma faute à moi, si je suis singulier?
Je suis comme on doit être.

LISIMON.

On ne sauroit nier
Qu'il est des cas...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Eh bien! malgré cette apostrophe,
Vous conviendrez pourtant que je suis philosophe:
Je vais quitter ma charge.

LISIMON.

Ah! que dites-vous-là?
Qui peut donc, s'il vous plaît, vous forcer à cela?

ÉRASTE.

Je prétends, dans ma solitude,
Ami de la sagesse et de la vérité,
En faire mon unique étude.

LISIMON.

Éraste, ce projet n'est pas bien médité.
Vous aurez de la peine à trouver des excuses.

ÉRASTE.

Eh quoi! n'avez-vous pas quitté
Le palais de Plutus pour le temple des Muses?
Je comptois, Lisimon, que vous m'approuveriez.

LISIMON.

Le cas est différent. J'ai pu fouler aux pieds
L'intérêt, ce vil dieu qu'aujourd'hui l'on adore;
Mais vous qui, juge intègre et sage magistrat,
Tenez près de Thémis un rang qui vous honore,
Votre premier devoir est de servir l'État.

ÉRASTE.

Éclairer son pays, c'est le servir.

LISIMON.

Sans doute;
Mais peu de gens sont faits pour suivre cette route.

Pour l'instinct du génie on prend sa vanité;
Et, quand il n'est pas sûr qu'on soit de cette étoffe,
Quitter un poste utile à la société,
C'est être déserteur, et non pas philosophe.

ÉRASTE.

Mais...

LISIMON, *l'interrompant.*

Quitter votre charge? Ah! c'est un dernier trait
Contre lequel il faut qu'ouvertement j'éclate.
Qu'un autre applaudisse et vous flatte;
Mais moi, je vous le dis tout net,
Renoncez à votre projet,
Ou je romps, dès ce jour, avec vous tout commerce.
A la philosophie on impute vos torts.

ÉRASTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il n'est point de butors
Dont la plume aujourd'hui contre elle ne s'exerce?

LISIMON.

Oui, c'est par vos pareils, par vous (je le maintiens)
Que la philosophie est en butte aux outrages.
Semblable aux Européens
Qui fournissent, contre eux, de la poudre aux sauvages,
Vous donnez des armes aux sots;
De vos travers ils se prévalent,
Avec emphase ils les étalent,
Et pensent, tout au moins, devenir les égaux
Des hommes éminents que sans cesse ils ravalent.

ÉRASTE.

Ne fut-il pas toujours des sots et des méchants,
Ennemis nés de la philosophie?
Et leurs traits n'ont-ils pas poursuivi, de tout temps,
Le talent qu'on admire et qui les humilie?

LISIMON.

C'est quelquefois sa faute.

ÉRASTE.

Eh ! comment, s'il vous plaît?

LISIMON.

Je dis la chose comme elle est...

(*Avec chaleur.*)

Si d'être célébré vous avez la manie,
Qu'avez-vous besoin de travers?
Les moyens vous en sont offerts.
Occupez-vous des lois dont vous êtes l'organe:
Combattez, détruisez l'hydre de la chicane;
Veillez pour l'orphelin, secourez l'innocent,
Rendez, surtout au foible, une prompte justice;
Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puissant
La balance jamais dans vos mains ne fléchisse.
Aux devoirs d'un si noble emploi
Immolez vos plaisirs, immolez-vous vous-même.
Sachez qu'on ne s'élève à la gloire suprême
Qu'autant qu'on ne vit pas pour soi.
Vous passerez encor pour singulier peut-être;
Mais, mon cher ami, croyez-moi,
C'est ainsi qu'il est beau de l'être.

ÉRASTE.

Vous m'échauffez; je sens que vous avez raison.
Je crois votre conseil et garderai ma place.

LISIMON, *l'embrassant.*

Ah ! venez que je vous embrasse.
Si je vous ai parlé trop vivement, pardon !
Je sais tout ce qu'en vous le ciel a mis de bon.
Par exemple, vos soins pour la jeune Sophie
Honorent la philosophie.

Quels sont sur elle vos desseins?...
(Voyant qu'Éraste a l'air embarrassé.)
Vous rougissez?

ÉRASTE.

Comment vous avouer que j'aime?
Votre sagesse, que je crains,
Ne me passera pas cette foiblesse extrême.
Vous condamnez l'amour?

LISIMON.

Cessez de vous troubler :
La philosophie est moins dure,
Et se propose de régler,
Non de détruire la nature.

ÉRASTE.

Mais moi, me marier?

LISIMON.

Eh ! qui donc, s'il vous plaît,
Sera bon citoyen, bon époux et bon père,
Si le philosophe ne l'est?
Son exemple est, surtout aujourd'hui, nécessaire.
Éraste, vous deviez à Sophie un époux;
J'approuve fort que ce soit vous,
Et cela m'impose silence.

ÉRASTE.

Sur quoi?

LISIMON.

J'avois dessein de vous la demander
Pour mon neveu, jeune homme d'espérance,
Qui doit un jour à mes biens succéder.

ÉRASTE.

J'eusse aimé fort une telle alliance.

LISIMON.

A votre projet, moi, de grand cœur j'applaudis.

ÉRASTE.

Ce mariage-là fera du bruit, je pense?

LISIMON.

Mais non : rien n'est plus simple.

ÉRASTE.

Oh! point. Tous nos amis,
Milord Cobbam, surtout, en sera bien surpris.

LISIMON.

Je viens d'avoir de ses nouvelles.

ÉRASTE.

Je viens d'en recevoir aussi.

LISIMON.

Je le plains fort : son fils lui vient d'être ravi.
Il m'écrit qu'il en est dans des peines cruelles.

ÉRASTE.

De qui parlez-vous?

LISIMON.

De milord.

ÉRASTE.

De milord Cobbam?

LISIMON.

Oui.

ÉRASTE.

Vous me surprenez fort.
Son fils vient d'épouser cette riche héritière...

LISIMON, *l'interrompant.*

Qui vous a fait ce beau rapport?

ÉRASTE.

Son père me le mande.

LISIMON.

Il me mande sa mort.

ÉRASTE.

Parbleu! la chose est singulière.
Ma lettre est du vingtième.

LISIMON.

Et la mienne est du vingt.

ÉRASTE, *tirant la lettre de sa poche et la lui montrant.*
Voyez.

LISIMON, *prenant la lettre et la regardant.*

C'est de milord l'écriture et le seing.

ÉRASTE.

Lisez.

LISIMON.

Dans notre langue il faut vous la traduire?
(Il lit.)

« Mon cher ami, c'est le plus malheureux des pères « qui vous écrit. J'ai perdu mon fils en deux jours. Sa « mort....

Eh bien! ai-je raison?

ÉRASTE.

Je ne sais plus que dire :
Rendez-vous bien le sens, Lisimon?

LISIMON.

Mot à mot...
(Voyant Éraste tout interdit.)
Qu'avez-vous donc?

ÉRASTE.

J'ai... que je suis un sot...
(Appelant.)
Holà! quelqu'un!...

SCÈNE XX.

UN LAQUAIS, ÉRASTE, LISIMON.

ÉRASTE, *au laquais.*

Allez, faites venir Blacmore.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XXI.

ÉRASTE, LISIMON.

LISIMON.

Quel est donc ce Blacmore?

ÉRASTE.

Un homme, je le voi,
Qui, comme bien des gens, dont c'est là tout l'emploi
Fait métier de montrer ce que lui-même ignore.

SCÈNE XXII.

DAMIS, ÉRASTE, LISIMON.

ÉRASTE, *à Damis.*

Monsieur le maître anglois, approchez.

DAMIS, *à part et sans l'accent anglois, en apercevant Lisimon.*

Je suis pris :
C'est Lisimon.

ÉRASTE, *à Lisimon, qui éclate de rire en voyant Damis.*

Eh ! mais, pourquoi donc tous ces ris?

LISIMON.

Parbleu ! c'est que le tour est drôle.

Votre Anglois, natif de Paris,
A tout-à-fait l'air de son rôle !...
Mais savez-vous qui c'est?

ÉRASTE.

Un fripon.

LISIMON.

Mon neveu.

ÉRASTE.

Damis? Je suis surpris on ne peut davantage.

LISIMON.

Cette plaisanterie est un jeu de son âge.

DAMIS.

Non, monsieur. Pardonnez, il faut faire un aveu.
L'amour m'a fait ici jouer ce personnage;
Et Sophie.......

LISIMON, *l'interrompant.*

Oh ! ceci passe le jeu.

DAMIS.

Tous les cœurs lui doivent hommage;
Le mien de ses vertus charmé...
Vous me condamnerez, vous n'avez point aimé.

LISIMON.

Oui, monsieur, très fort, je vous blâme.
Ne tient-il donc qu'à suivre une imprudente flamme?
L'amour ne sert d'excuse à rien :
De notre caractère il emprunte le sien;
Et, par de nobles traits se faisant reconnoître,
Dans un cœur vertueux l'amour se plaît à l'être.
Du vôtre, mon neveu, songez à triompher.

DAMIS.

Cet amour est ma vie.

LISIMON.

Il le faut étouffer.

DAMIS.

Vous voulez donc, mon oncle, que j'expire?

LISIMON.

On ne meurt point, monsieur, et l'on fait son devoir...
Mais, pour vous ôter tout espoir,
Sachez, puisqu'il faut vous le dire,
Qu'Éraste pour Sophie a fait choix d'un époux.

DAMIS, *à Éraste, en se jetant à ses pieds.*

C'est donc à moi, monsieur, d'embrasser vos genoux.
Verrez-vous sans pitié mon désespoir extrême?...
(Se relevant.)
Mais où se cache ce rival?
Mérite-t-il?...

LISIMON, *l'interrompant.*

Damis, n'en dites point de mal:
Vous étiez à ses pieds.

ÉRASTE, *à Damis, après avoir rêvé profondément, pendant le dialogue de l'oncle et du neveu.*

Oui, monsieur, c'est moi-même;
Et mon amour au vôtre est, tout au moins, égal.
(Il va au fond du théâtre, et fait venir un laquais.)

SCÈNE XXIII.

UN LAQUAIS, ÉRASTE, *dans le fond du théâtre;* LISIMON, DAMIS, *sur le devant de la scène.*

ÉRASTE, *au laquais, dans le fond du théâtre.*

QUE l'on fasse venir Sophie.
(Le laquais sort.)

SCÈNE XXIV.

ÉRASTE, LISIMON, DAMIS.

LISIMON, *à Damis.*

Vous voyez, mon neveu, qu'il n'y faut plus songer.

DAMIS, *vivement.*

Rien, mon oncle, non, rien ne m'en peut dégager;
Et si je vous suis cher...

LISIMON, *l'interrompant.*

Mais c'est de la folie...

(A Éraste, qui revient sur le devant de la scène.)

Quel est votre dessein, Éraste, je vous prie?

ÉRASTE.

Vous allez entendre et juger.

SCÈNE XXV.

SOPHIE, BÉLISE, FINETTE, ÉRASTE, LISIMON, DAMIS.

ÉRASTE, *à Sophie.*

Approchez-vous, Sophie, et prêtez-moi silence:
Vous savez, depuis votre enfance,
Tous les soins que j'ai pris de vous?
Vos vertus sont ma récompense;
Mais je ne suis pas quitte : il vous faut un époux...
(Voyant Sophie rougir.)
D'une aimable rougeur votre front se colore,
Sophie, et vous baissez les yeux?

SOPHIE, *avec embarras.*

Monsieur...

ÉRASTE.

Cet embarras vous embellit encore.

FINETTE.

Rougir au mot d'époux, c'est s'expliquer au mieux.

BÉLISE, *à Éraste.*

C'est répondre d'après nature.

ÉRASTE.

Il faut donc en remplir le vœu.
Des foiblesses d'un cœur, qui cachoit sa blessure,
Il faut vous faire aussi l'aveu.
Tandis que chargeant sa peinture,
Je vous offrois l'amour sous des traits odieux;
Le traître, caché dans vos yeux,
Rioit de mes leçons, et gravoit dans mon âme
Votre portrait en traits de flamme.

SOPHIE.

Vous aimez?.. Mais, monsieur, ce n'est donc point un mal?

DAMIS, *vivement.*

C'est un bien qui n'a point d'égal.

SOPHIE, *à Éraste.*

Vous me trompiez?

ÉRASTE.

Je me trompois moi-même...
Il est trop vrai que je vous aime,
Et qu'à vous posséder j'attache mon bonheur;
Mais je n'ai jamais su tyranniser un cœur,
Et, quel que soit pour vous l'excès de ma tendresse,
Je veux de votre choix que vous soyez maîtresse.
Je vous donne pour dot cinquante mille écus...
Point de compliments là-dessus :
Je vous ai tenu lieu de père,
Et c'est à moi de vous doter.

SOPHIE, *pénétrée.*

Ah ! comment pourrai-je acquitter?..

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je n'ai rien fait pour vous que ce que j'ai dû faire.
Votre père, en mourant, me légua votre sort :
J'ai fait honneur au legs ; mais je rougirois fort
De penser que ce fût un titre pour vous plaire.
Consultez votre cœur pour donner votre foi,
Et choisissez entre Damis et moi.

SOPHIE, *à part.*

Qu'un si beau procédé me confond et me touche !

DAMIS, *vivement.*

Sophie, avant que de fixer mon sort,
Songez, hélas ! songez que votre bouche
Va prononcer ou ma vie, ou ma mort.
Je ne veux point de la dot qu'on vous donne.
Riche assez de vous posséder,
Je ne veux que votre personne ;
Mais je meurs s'il faut vous céder.

LISIMON.

Jeune insensé ! vous voulez que Sophie
A vos désirs lâchement sacrifie
Ce qu'elle doit?...

DAMIS, *l'interrompant, avec la plus grande chaleur*

Oui, j'espère... je veux...
Vous ignorez, mon oncle, comme on aime.
Un cœur dont l'amour est extrême
Ne sait point renoncer à l'objet de ses vœux.
Le véritable amour n'est point si généreux ;
Il immole tout... hors lui-même...
(*A Sophie, en se jetant à ses pieds.*)
J'attends mon arrêt à vos pieds.

SOPHIE, *à part.*

O ciel! dans quel trouble il me jette!...
(A Damis.)
Je prétends que vous vous leviez,
Damis... Levez-vous, dis-je, ou ma bouche est muette.
(Damis se relève.)

ÉRASTE, *à part.*

Je vois qu'il est aimé.

SOPHIE, *à part.*

Que vais-je prononcer?...
(A Éraste.)
Éraste, vos bienfaits ont des droits sur mon âme,
Que rien jamais ne pourra balancer.
Vous avez beau vouloir y renoncer,
Et ne laisser parler que votre flamme,
Plus vous les oubliez, et plus je m'en souvien...
Mais pourquoi vous montrer sous des dehors austères?
Pourquoi contre l'amour ces discours si sévères?
M'ont-ils dû disposer à ce tendre lien?
Et lorsque votre amour éclate,
Pourrai-je?.. Oui, je puis tout, plutôt que d'être ingrate;
Et dût votre bonheur me coûter tout le mien,
Fallût-il vous donner ma vie...
Je suis prête...

ÉRASTE, *voyant le trouble de Sophie.*

Achevez... Vous vous troublez, Sophie?

SOPHIE, *avec effort.*

Non, monsieur.

ÉRASTE.

Eh bien donc?

SOPHIE, *regardant Damis en soupirant, et présentant sa main à Éraste.*

Mon devoir est ma loi :
Voici ma main, Éraste.

DAMIS, *à part.*

O ciel!

ÉRASTE.

Je la reçoi...
(*À Damis, après une pause.*)
Mais, Damis, c'est pour vous la rendre.

DAMIS.

Qu'entends-je?

SOPHIE.

Quoi! monsieur...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je fais ce que je doi.
A vos vrais sentiments je ne puis me méprendre.
Vous avez beau vouloir vous vaincre en ma faveur,
Damis possède votre cœur :
C'est à moi sur le mien d'emporter la victoire.

DAMIS.

Je doute si je veille, et j'ai peine à vous croire...
De ce bonheur inattendu
Mon esprit encor se défie...
Parlez donc, charmante Sophie.

SOPHIE, *à Éraste.*

Dans le saisissement de mon cœur éperdu,
J'ai peine à trouver des paroles.

ÉRASTE.

Ce sont témoignages frivoles :
Il n'en est pas besoin; votre cœur m'est connu.

SOPHIE.

Que je sens bien tout ce qui vous est dû!

ÉRASTE.

Je fais votre bonheur; il sera mon salaire.
J'exige, cependant, une grâce de vous.

SOPHIE.

Parlez, monsieur, que faut-il faire?

ÉRASTE.

En aimant Damis comme époux,
Me chérir encor comme père.

SOPHIE.

Ce dernier trait achève, et met le comble à tous.

DAMIS ET SOPHIE, *ensemble, à Éraste, en se jetant à ses pieds.*

Nous sommes vos enfants.

BÉLISE, *à Éraste.*

Il faut pourtant le dire :
Les philosophes sont des fous
Que, malgré soi, quelquefois l'on admire.

LISIMON, *à Éraste.*

C'est avoir sur vous-même, Éraste, un grand empire.
Ce sublime effort de raison
Est d'un rare et pénible usage :
Ne soyez singulier que de cette façon,
Et le public en vous respectera le sage.

FIN DE L'ANGLOMANE.

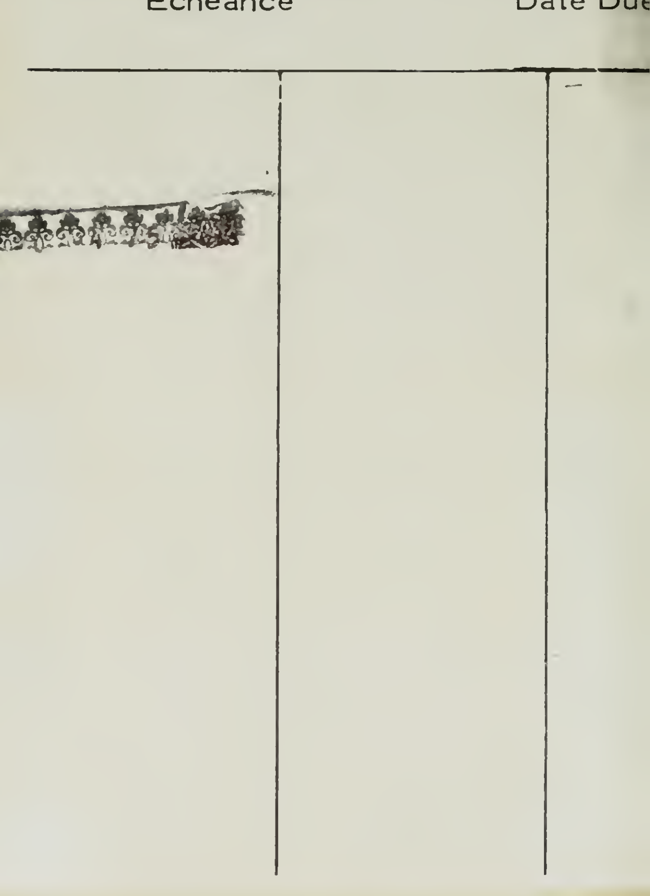
TABLE

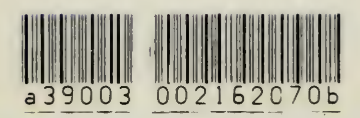
DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES TROIS SULTANES, ou SOLIMAN SECOND, comédie en trois actes, par Favart. . . . . Pag. 1
LA JEUNE INDIENNE, comédie en un acte, par Champfort. 87
Notice sur Barthe. 120
LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, comédie en un acte, par Barthe. 123
LA MÈRE JALOUSE, comédie en trois actes, par le même 161
L'ANGLOMANE, ou l'ORPHELINE LÉGUÉE, comédie en un acte, par Saurin. 249

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME.




a39003 002162070b

